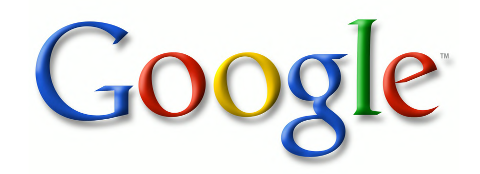
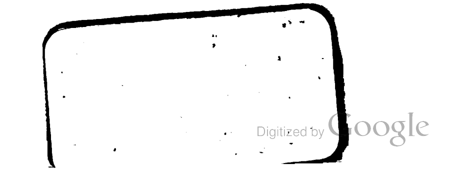


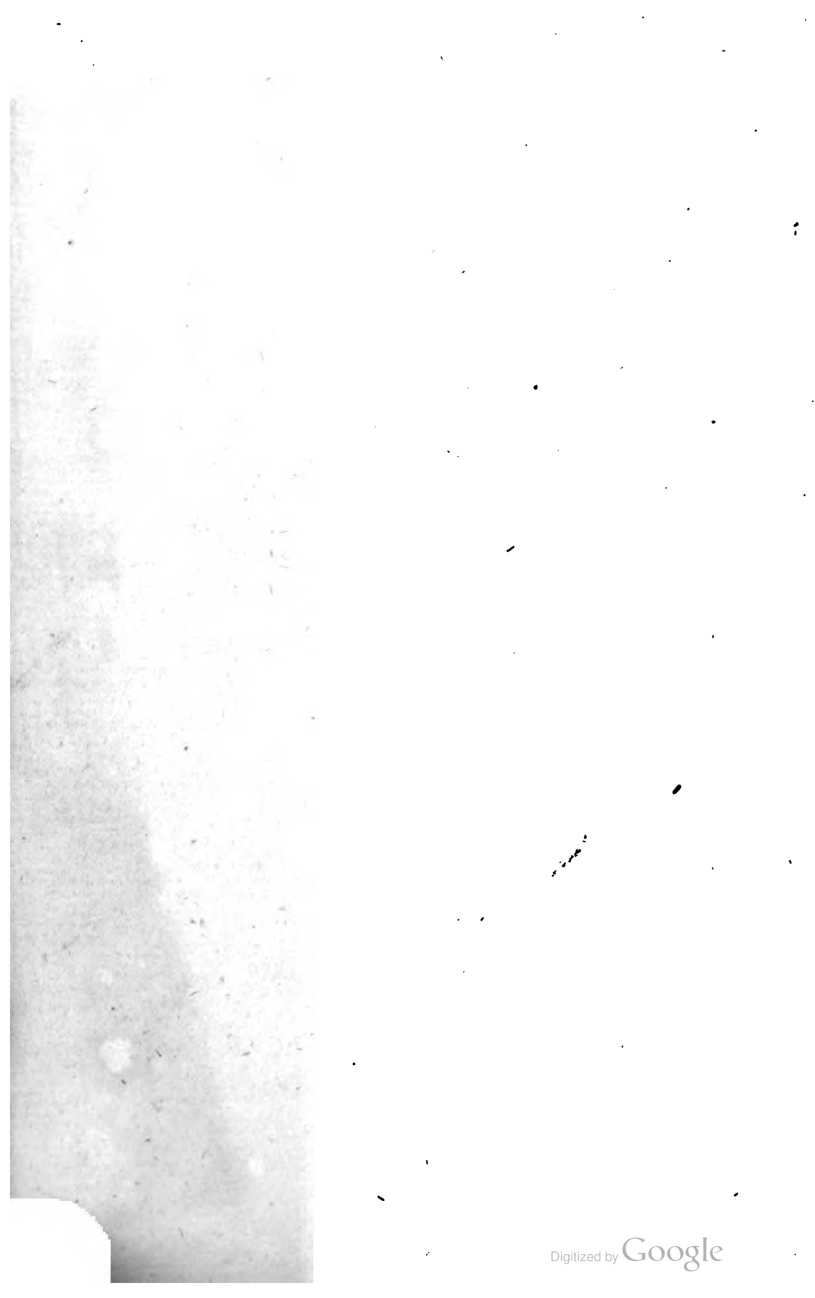



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



= Collection complette des œuvr

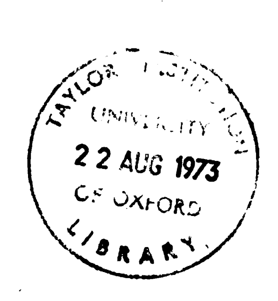
Mr. de Voltaire, T. 2. [Lack



MELANGES DE POESIES, DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.



MDCCLVII.


TAYLOR
UNIVERSITY
22 AUG 1973
OF OXFORD
LIBRARY



MELANGES DE POESIES, DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

EPITRE DE L'AUTEUR,

En arrivant dans sa Terre près du Lac de Genéve, en Mars 1755. a

O Maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'Art soumis à la Nature,

 Em-

a Quoique ce soit un de ses derniers Ouvrages, on a cru qu'il devait servir de frontispice à ce recueil de vers.

Empire de Pomone & de Flore sa sœur,
Recevez vôtre possesseur ;
Qu'il soit ainsi que vous solitaire & tranquile.
Je ne me vante point d'avoir en cet azile
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il est encor moins chez les Rois ;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage ;
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plait en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille Océan *b* l'eau pure & transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces Monts sourcilleux *c*,
Qui pressent les Enfers, & qui fendent les Cieux.
Le voilà ce Théâtre & de neige & de gloire,
Eternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces Monts affreux, célébrés dans l'Histoire,
Ces Monts qu'ont traversé, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat, & Conti,
Sur les aîles de la Victoire.

Au

b Le Lac de Genéve. *c* Les Alpes.

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, *d*
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins & des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai Sage, en vrai voluptueux,
Et que lassé bientôt de ton doux Hermitage,
Tu voulus être Pape, & cessas d'être Sage?
Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant,
Et malgré les deux Clefs dont la vertu nous frape,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être Pape.

Que le Chantre flatteur du Tyran des Romains,
L'Auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces Lacs & leurs bords magnifiques,
Ces Lacs que la Nature a creusés de ses mains
Dans les Campagnes Italiques.
Mon Lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rapelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré
Dans les Cours des Tyrans est tout bas adoré,
LA LIBERTE'. J'ai vû cette Déesse altiére,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerriére,

d Le premier Duc de Savoye *Amédée*, Pape, ou Anti-Pape, sous le nom de *Félix*.

Les mains teintes du ſang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On trainait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle même briſa, quand ſes mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la ſuit: ſa naïve allégreſſe
Fait à tout l'Apennin répéter ſes clameurs;
Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Gréce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt là leur Diadème; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de Marquis & de Comte,
Et des larges Mortiers à grands bords abatus,
Et de ces Mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante,
Ni la fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La priére humble & tremblante
De la triſte pauvreté.
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires;
Les états ſont égaux & les hommes ſont fréres.

Liberté, Liberté, ton Trone eſt en ces lieux.
La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ſes Sages & ſes Dieux.

Rome

Rome depuis Brutus ne t'a jamais revûe.
Chez vingt Peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce Peuple fier & ſage
Te paya de ſon ſang, & ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te r'aſſûrer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept Autels *e* à tes Loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & Génes t'a repriſe.
Tout à côté du Trône à Stockholm on t'a miſe ;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout Etat où la Loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

Ne va plus, ſous les noms & de *Ligue* & de *Fronde*,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les loix, plus encor par les mœurs :
Il chérit la grandeur ſuprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même ?

A 3 Dans

e L'union des ſept Provinces.

Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin tremblante, conſternée;
Sous les pieds d'un Viſir tu languis enchainée,
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL *ƒ* orne en ces lieux ta tête.
Deſcen dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Vien m'y faire un deſtin nouveau.
Embelli ma retraite où l'Amitié t'appelle,
Sur de ſimples gazons vien t'aſſeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des Cours,
Les cabales du Monde, & ſon régne frivole.
O deux Divinités, vous êtes mon recours!
L'une élève mon ame, & l'autre la conſole;
Préſidez à mes derniers jours!

ƒ L'Auteur de la liberté Helvétique.



DIS-

DISCOURS
EN VERS
SUR
L'HOMME.

DISCOURS EN VERS.

LEs trois Discours suivans sont de l'année 1734. *Les quatre derniers sont de l'an* 1737. *L'Auteur les a tous revûs en dernier lieu.*

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisiéme, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatriéme, que pour être heureux il faut être moderé en tout.

Le cinquiéme, que le plaisir vient de DIEU.

Le sixiéme, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septiéme, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PRE-



PREMIER DISCOURS.

DE L'EGALITÉ DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fiére opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce Monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la Nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les Rois en ont-ils ſix? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce? ont-ils d'autres reſſorts?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance;
Dans la même faibleſſe ils trainent leur enfance:
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,

Vont

Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi, me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre!
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un Commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une Princeſſe auprès du Trône aſſiſe?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'Egliſe,
D'orner ſon front tondu d'un Chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *Laude* ou Matine,
De ſon Prieur cloîtré vingt coups de diſcipline?
Sous un triple Mortier n'eſt-on pas plus heureux,
Qu'un Clerc enſeveli dans un Greffe poudreux?
Non; Dieu ſerait injuſte, & la ſage Nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune Colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le Peuple hébété.
Hélas, pour le bonheur que fait la Majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un Monarque s'apuie.
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégouts en inſpirant l'envie,
Tour à tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la Chambre du Roi?

Un

Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre Obſervatoire
Un jour en conſultant leur céleſte Grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux,
Obſervait les ſecrets du Monde planétaire.
Un ruſtre s'écria, Ces ſorciers ont beau faire,
Les Aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvû d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſçavant qui croit le définir.
On dit, qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bèche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein ?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modelle
De ces paſteurs galants qu'a chanté *Fontenelle.*
Ce n'eſt point *Timarette*, & le tendre *Tircis*,
De roſes couronnés, ſous des myrthes aſſis,
Entrelaſſant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines :
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Souléve

Souléve un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la premiére.
Je les vois haletans, & couverts de poussiére,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des Hyvers, & le feu des Etés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse & rustique,
Gayment de *Pellegrin* a détonne un vieux Cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle:
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par *Martin*, b
Des intrigues du tems composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,

Revole

a L'Abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf; c'est là qu'on trouve à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jesus-Christ
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Ces cantiques sont chantés à la campagne & dans des Couvents de Province.

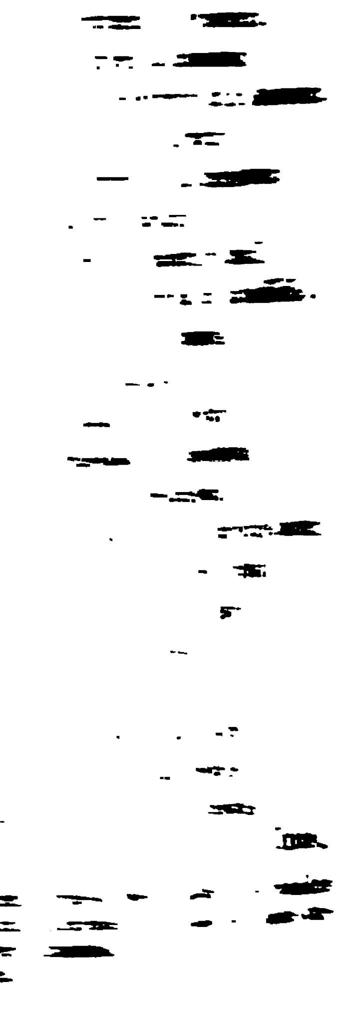
b Fameux vernisseur.

Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'*Hebert c* vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans, il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin : C'est le fard du bonheur.
L'aigle, fiére & rapide, aux ailes étenduës,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nuës.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant,
Cherche en paix sa genisse, & plait en mugissant.
Au retour du printems la douce Philoméle
Attendrit par ses chants sa compagne fidéle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger,
Se mêle en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiéte
S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoutant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute; & Thamas qu'un esclave détrône,
Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,

Ont-

c Fameux Marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, & cela seul lui avait procuré une grande fortune.

Souléve
Perrette
Je les
Braver
Et le
Ils ch
Gaym
La p
Sont
Si C
Sans
Il n
Il r
Da
Et
Sc
D
T
I



Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il. O ſort inéxorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons nous de l'éclat qu'un faux déhors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abîme.
La joye eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout tems, dans toute la Nature,
Nulle part tout entier, partout avec meſure,
Et partout paſſager, hors dans ſon ſeul Auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinuë,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nuë,
Va rougir le corail dans le ſable des Mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Le Ciel en nous formant mélangea nôtre vie,
De déſirs, de dégouts, de raiſon, de folie,
De moments de plaiſirs, & de jours de tourments.
De nôtre être imparfait voilà les éléments.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et DIEU nous peſa tous dans la même balance.



DEU-

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'est pourquoi* Locke *l'a si bien définie* Puissance.

DAns le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? Est-ce un présent des Cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraine,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou Reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le Ciel,
Lorsqu'un de ces Esprits, que le Souverain Etre
Plaça près de son Trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumiére,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossiére,
Et fuïr obstinément tout Docteur orgueilleux,

Qui

Qui dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut revéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la Terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Etre Tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matiére obéït.
Souverain sur la Terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au soufle des Zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes;
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,

Vils inſtrumens d'un Dieu, qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images?
Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les Cieux, ſur la Terre, il n'eſt plus de juſtice.
a) *Pucelle* eſt ſans vertu, *Des Fontaines* ſans vice,
Le deſtin nous entraine à nos affreux panchans,
Et ce cahos du Monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, *Miriweis*, ou tel autre Barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix,
Serait l'auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable,
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le Diable?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enyvré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupiére
Lui laiſſe encor à peine entrevoir la lumiére.
J'oſai répondre enfin, d'une timide voix:
Interprète ſacré des éternelles Loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe?

Que

a) L'Abbé *Pucelle*, célèbre Conſeiller au Parlement. L'Abbé *des Fontaines*, homme ſouvent repris de Juſtice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des ſatyres.

Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe?
Il le ſuit, il s'égare; & toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du Monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage?
L'Eſprit conſolateur à ces mots répondit:
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie:
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un DIEU.
Quoi! dans cet Océan cet atôme qui nage
Dira: L'immenſité doit être mon partage?
Non, tout eſt faible en toi, changeant & limité;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.
La Nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites!
Mais, di-moi, quand ton cœur formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincuë,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perduë?
Une fiévre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connai mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.

La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.
On la perd quelquefois; la ſoif de la grandeur,
La colére, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras raffermi;
Pren ce livre ſenſé, conſulte cet ami.
(Un ami, don du Ciel, eſt le vrai bien du ſage.)
b Voilà l'*Helvetius*, le *Silva*, le *Vernage*,
Que le DIEU des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril ait une autre penſée?
Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Enten comme il conſulte, aprouve ou délibère;
Enten de quel reproche il couvre un adverſaire;
Voi comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre? oui, ſans doute, & lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentait à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le ſentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, raporte à ſon Auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

Com-

b Fameux Médecins de Paris.

Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles.
Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frére;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fai ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainſi parlait la voix de ce Sage ſuprême;
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des Cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matiére,
L'éternité, le tems, le reſſort, la lumiére;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (c) *s'Graveſande*, & le ſubtil *Mairan*,
Et qu'expliquait en-vain, dans ſes doctes chiméres,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guéres.
Mais, déja s'échapant à mon œil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez.

(c) Mr. *s'Graveſande*, Profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de *Newton*.

Mr. *Dortous de Mairan* Gentilhomme de Beſiers, Sécretaire de l'Académie des Sciences de Paris.

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop ; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? C'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;
Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde ;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au Monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé.
L'Etna ſur lui retombe ; il en eſt terraſſé.
J'ai vû des Courtiſans, yvres de fauſſe gloire,
Déteſter dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui faiſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce Héros eut raiſon, quand cherchant les batailles,

Il

Il diſait à Louïs : *Je ne crains que Verſailles ;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Defendez-moi des miens, ils ſont près de mon Roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par vôtre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs fréres ?
Lorſqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
Quand *Dufréne* (*a*) & *Goſſin*, d'une voix attendrie,
Font parler *Oroſmane*, *Alzire*, *Zénobie*,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir :
Rufus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin, mais ſes pleurs ſont de rage.
Hé bien ! pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du-moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.

(*a*) *Du Freſne*, célèbre Acteur de Paris. Mademoiſelle *Goſſin* Actrice pleine de graces, qui joua *Zaïre*.

Le public applaudit aux vers du *Glorieux*;
Eſt-ce un affront pour toi? Courage, écri, fai mieux;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Ayeux chimériques* b:
Ne fai plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez *Rabelais.*
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne Muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de *Marot.* c
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée;
Mais pour ſiffler *Rameau* l'on doit être un *Orphée*;
Il faut être *Pſyché* pour cenſurer *Vénus.*
Eh! pourquoi cenſurer? Quel triſte & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre *Bayle* une infame cabale?

Par

b Mauvaiſe comédie, qui n'a pu être jouée.

c Il eſt à remarquer que Mr. *de Voltaire* s'eſt toujours élevé contre ce mêlange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure eſt non ſeulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

Par le fougueux *Jurieu* (*d*) *Bayle* perſécuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté.
Et le nom de *Jurieu*, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourdhui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ſes chagrins un miſérable Auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de *Séjan*, chez *Neſtor*, chez *Narciſſe*,
Il diſtille à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſûrer que ce Globe, en ſa courſe emporté,
S'éléve à l'équateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un rafinement d'erreur & de blaſphême.
Malbranche eſt Spinoſiſte, & *Locke*, en ſes écrits,
Du poiſon d'*Epicure* infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais Chrêtien!
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien.
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Eſt ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mé-

(*d*) *Jurieu* était un Miniſtre Proteſtant, qui s'acharna contre *Bayle* & contre le bon ſens; il écrivit en fol, & il fit le Prophête: Il prédit, que le Royaume de France éprouverait des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à *Bayle*, on ſait que c'eſt un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme, qui avait éclairé le monde, & honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le raport de Mr. *de Senaux*, Conſeiller.

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs:
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuye;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
On peut à *Despréaux* pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de sa piquûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur? ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où *Bruno* semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pû défigurer *e*
Du *Zeuxis* des Français les savantes peintures?
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
Qui, lorsque *Richélieu* follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,

Tan-

e Quelques Peintres, jaloux de le *Sueur*, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

Tandis que *Chapelain* osait juger *Corneille*,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, Je voudrais l'avoir fait *f*:
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand-homme.
A la voix de *Colbert*, *Bernini* vint de Rome,
De *g* *Perrault* dans le Louvre il admira la main.
Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeller du fond de l'Italie?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand! qu'il est doux, de se dire à soi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime!
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens!
C'est ainsi que la Terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux:
Leur pied touche aux Enfers, leur cime est dans les Cieux:
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête,
Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du tems,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

QUA-

f *Habert de Cerisi*, de l'Académie.

g La belle façade du vieux Louvre est de Mr. *Perrault*.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT, DANS L'ETUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS.

*A Mr. H***.*

TOut vouloir eſt d'un fou ; l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage.
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La Nature eſt ton livre, & tu prétens y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit ; avance à ſa lumiére ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carriére ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abîme, il le faut reſpecter.
Réaumur, dont la main ſi ſavante & ſi ſûre,
A percé tant de fois la nuit de la Nature,

M'ap-

M'apprendra-t-il jamais, par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la pantère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traine ſes pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes aîles?
Le ſage *Du Faij* (*a*) parmi ſes plans divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent *Silva* vous êtes conſolé:
Il ſait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à *Silva* par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digeré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,

A

(*a*) Mr. *Du Fay* était Directeur du jardin du Roi, qui avait été très négligé juſqu'à lui, & qui a été enſuite porté par Mr. *de Buffon* à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conſerve outre les plantes beaucoup d'autres raretés.

A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il léve au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.
Couriers de la Phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos ſecteurs, & ſurtout deux Laponnes ; *b*
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que *Newton* connut ſans ſortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la Terre aplatie.
Dévoilez ces reſſorts, qui font la peſanteur.
Vous connaiſſez les loix qu'établit ſon auteur.
Parlez, enſeignez-moi, comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mondes ?
Pourquoi, vers le Soleil notre Globe entrainé
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné ?
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que *Jupiter* a ſon jour de dix heures ?
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'Univers, & ne le connait pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible ;

Les

b Meſſieurs de *Maupertuis*, *Clairaut*, le *Monnier*, &c. allèrent en 1736. à Torneo, meſurer un degré du Méridien, & ramenèrent deux Laponnes. Les trois Couronnes ſont les armes de la Suéde à qui Torneo apartient.

Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Moderons-nous ſurtout dans notre ambition,
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé Magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille, eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traitreſſe :
Platon va raiſonner à la Cour de *Denis*,
Racine Janſeniſte eſt auprès de *Louis*.
L'Auteur voluptueux, qui célèbra *Glycère*,
Prodigue au fils d'*Octave* un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux Mers de ces Sirénes ;
Leur voix flatta mes ſens ; ma main porta leurs chaines ;
On me dit, Je vous aime, & je crus comme un ſot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère.

Et perdant la raiſon dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiére !
A peine de la Cour j'entrai dans la carriére,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans Maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle yvreſſe,
Aprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouïr.
Les plaiſirs ſont les fleurs, que notre divin Maître
Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens,
On peut en conſerver dans l'hyver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère ;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés,
Tous les parfums de *Flore* à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le pére du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la Nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture :

Tout

Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
c Regardez *Broſſoret*, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encore quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,
Malheureux ! il n'a pas le tems de déſirer.
Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe ;
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſait l'Univers.
Un DIEU, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir, le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortège aujourdhui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de *Daphné* l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.

 Ah !

c C'était un Conſeiller au Parlement fort riche, homme voluptueux & qui faiſait excellente chère.

Ah ! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſurtout vertueux ;
Pour les cœurs corrompus l'Amitié n'eſt point faite.
O divine Amitié ! Félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès ſoit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préſide à mes vers, comme il régne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.



CIN-

CINQUIEME DISCOURS.

SUR

LA NATURE

DU PLAISIR.

JUsqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au Monde, & d'un ton despotique
Damnant le Genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de *Calvin*, ce fou sombre & sévère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je croi voir d'un Tyran le Ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres.
a) *Timon* se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on soit homme, afin d'être Chrêtien.
Je suis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance.
La Nature attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.

a) Cette piéce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un DIEU, & tout sentiment agréable prouve un DIEU bienfaisant.

Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière ;
Par le ſeul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux,
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous ;
Partout d'un DIEU clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des Loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage ?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé ?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?
Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels à vos plaiſirs reconnaiſſez un DIEU.
Que dis-je ! à vos plaiſirs ? C'eſt à la douleur même
Que je connais de DIEU la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,

Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie :
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
Chez de ſombres dévots l'amour propre eſt damné ;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux Enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de DIEU même.
Tout amour vient du Ciel ; DIEU nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſurtout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame ;
Notre eſprit eſt porté ſur ces aîles de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les paſſions *b*.

b) Comme preſque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *paſſions*, des déſirs vifs & continués de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *patir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance ; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *patir*, c'eſt avoir une paſſion ; & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs & continus, appellés *Paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût de ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les Langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables ; mais il n'y a aucune Langue au Monde, qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différentes natures.

Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui tenant ſes déſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au Genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plûtôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour ſon DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis, par un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences,
Et ſurtout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de pére, & la ſocieté;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'eſt moins l'ami de DIEU que l'ennemi du Monde;
On lit dans ſes chagrins les regrets des plaiſirs.
Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des déſirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
DIEU, ſi nous l'en croyons, ſerait ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon Serrail un Muſulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie *c*).
   Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lû jamais la docte Antiquité?

Ne

c) Céla ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

Ne connaiſſez-vous point les filles de *Pélie* ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la Nature & le tems,
Et rendre leur vieux pére à la fleur de ſes ans :
Leurs mains par piété dans ſon ſein ſe plongèrent,
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgèrent.
Voila votre portrait, Stoïques abuſés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Uſez, n'abuſez point. Le Sage ainſi l'ordonne ;
Je fuis également *Epictète* & *Pétrone*.
L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines ;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux, que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, & ſoufflez ſans tempêtes ;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
Dieu des êtres penſans, Dieu des cœurs fortunés,
Conſervez les déſirs que vous m'avez donnés,
Ce gout de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux Arts & de la ſolitude.
Voila mes paſſions ; mon ame en tous les tems
Gouta de leurs attraits les plaiſirs conſolants.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares
Des loix des Nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigans accrédités,
Epuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,

Le travail occupait ma fermeté tranquile ;
Des Arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'azile.
Ainsi le Dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur *Cacus* enlevait ses troupeaux.
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie,
Des beaux Arts amoureux peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lire.



SIXIÈ-

SIXIEME DISCOURS.

DE

LA NATURE

DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fils de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & *Pascal* en ont fait la satire.
Pope & le grand *Leibnitz*, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
Ils descendent à l'homme, ils s'élévent à DIEU.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature ?
Sur l'*Oedipe* nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot ; on a longtems rêvé ;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?
Je sai bien qu'à souper chez *Laïs*, ou *Catulle*,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raison sévère

Trou-

Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plait à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & ſéduit: eſt-on ſeul? on eſt ſage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la Terre, au Trône de ſon Roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du monde des eſprits & du monde ſenſible,
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que *Pope* après *Platon* crut voir dans l'Univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience,
Ou paſſe ma portée, ou me force au ſilence.
Mon eſprit reſſerré ſous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce myſtère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétens pas
Hazarder pour un mot, de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être *Fourmont* † prendra pour une fable,
Et que je lûs hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jéſuite à Pequin traduiſit autrefois.
Un jour quelques ſouris ſe diſaient l'une à l'autre,
Que ce Monde eſt charmant! quel Empire eſt le nôtre!

Ce

† Homme très-ſavant dans l'hiſtoire des Chinois, & même dans leur langue.

Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?
Ils y furent créés des mains de la Nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages :
Les chats sont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient, Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le Ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne paissait auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendait grace au Ciel en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la Terre ;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon Serrail, il conduit mes plaisirs.
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'améne une ânesse ;
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint, & cria : Je suis puissant & sage,
Cieux, Terres, Elémens, tout est pour mon usage :

L'O-

L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux.
Ce Globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles ;
Moi, je préside à tout ; mon esprit éclairé
Dans les bornes du Monde eût été trop serré :
Mais enfin de ce Monde, & l'Oracle, & le Maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planétes,
Disaient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la Terre ils jettaient un coup d'œil ;
Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
Le *Tien* * les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un Monde en ce vaste Univers.

Ouvrages de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des tems connaissez le seul Maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.

L'hom-

* Dieu des Chinois.

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux Lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de *Confucius*, & sa Logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems ?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus promt que mes idées,
Voyager dans la Lune, & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais ?
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées ;
Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense, où se meut l'Univers,
A travers cent Soleils entourés de planétes,
De Lunes, & d'anneaux, & de longues cométes :
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des Mondes réels & des Mondes possibles.
Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.

Il

Il cherchait vainement : l'Ange lui fait connaître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au Ciel, ou plûtôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ;
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure ;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs ;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs ;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires :
Et que sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un DIEU qui ne sçaurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.
Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur est une œuvre impossible.
Matthieu * *Garo* chez nous eut l'esprit plus fléxible :
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;

La

* Voyez la fable de *la Fontaine* :
En louant DIEU *de toute chose*
Garo *retourne à la maison*.

La Lune était plus grande, & la nuit moins obſcure:
L'hyver ſe couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce Roi du Monde, & Roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais, pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens, qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés:
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devrait être;
Obſervons ce qu'il eſt, & recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du Dieu, qui nous fit, l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné nôtre exiſtence,
Il nous aurait fait grace; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le tems eſt aſſez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter longtems.
Et je vai te prouver par mes raiſonnemens .....
Mais malheur à l'Auteur qui veut toûjours inſtruire;
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

C'eſt ainſi que ma Muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorſque de la Nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que *Clairaut*, *Maupertuis*, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,

Tan-

Tandis que d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi *Vaucanſon*, rival de *Promethée*,
Semblait de la Nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Parmeſſe,
Je ſuivais la Nature, & cherchais la ſageſſe ;
Et des bords de la ſphère où s'emporta *Milton*,
Et de ceux de l'abîme où pénétra *Newton*,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les Arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde & du vil délateur ;
Ami ſans artifice, Auteur ſans jalouſie ;
Adorateur d'un DIEU, mais ſans hypocriſie ;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué,
Et ſachant qu'ici bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.



SEPTIE-

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit ſur la Terre;
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire;
Juſqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois:
Il s'eſt même gliſſé dans les Traités des Rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plait d'entendre;
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtème
De ce fou d'Ecoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la Vertu? Le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme-de-bien:
La Vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de *Zénon*, dans ſa fiére ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Lévantins le Derviche hébété,
L'œil au Ciel, les bras hauts & l'eſprit en priéres,
Du Seigneur en danſant invoque les lumiéres,
En tournant dans un cercle au nom de *Mahomet*,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un Hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,

Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde!
Mais quel en eſt le fruit? Quel bien fait-il au monde?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres,
Chez *Pilate* autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'eſt-ce que vérité?*
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels:
Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa Loi; c'eſt aſſez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain léger, envieux,
Le fuir eſt très bien fait, le ſervir encor mieux:
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,

Ces

Ces élans convulsifs & ces pas égarés *a*?
Contre un siécle indévot plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta béate à son cinquiéme étage;
Quelques Saints possédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU;
Sur leurs trétaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux *Quinze-Vingts* marmotant son *Avé*.
Le boiteux saute & tombe; & sa sainte famille
Le raméne en chantant, porté sur sa bequille.
Le sourd au front stupide écoute & n'entend rien.
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens-de-bien,
Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sai que ce mystère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons; mais soulager son frére,
Mais tirer son ami du sein de la misére,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.
Ce Magistrat, dit-on, est sévère, infléxible:
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
J'entens: il fait haïr sa place & son pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vû, sans qu'on le sollicite,

D 2 Cou-

a Les Convulsionaires.

Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule, & donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait justice!
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois,
Lui disait en ces mots son avis despotique:
Timante est en secret bien mauvais Catholique.
On a trouvé chez lui la Bible de *Calvin*;
A ce funeste éxcès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, *Timante* m'est utile;
Vous m'apprenez assez, quels sont ses attentats;
Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret *Cyrus*, en vous seul concentré;
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête homme, indolent, qui dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui soutient hardiment son ami qu'on oprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent *Pelisson*,
Qui deffendis *Fouquet* du fond de ta prison.
Je te rens grace, ô Ciel, dont la bonté propice

M'as

M'accorda des amis dans les tems d'injuftice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouffa les affauts du calomniateur,
Du fanatifme ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Miniftre abufé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourfuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont confolé ma vie.
J'ai mérité leur zéle & leur fidélité,
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
b Certain Légiflateur, dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à *Vaugelas*.
Ce mot eft *bienfaifance*, il me plait, il raffemble,
Si le cœur en eft cru, bien des vertus enfemble.
Petits Grammairiens, grands précepteurs des fots,
Qui pefez la parole, & mefurez les mots,
Pareille expreffion vous femble hazardée:
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

b L'Abbé de *Saint-Pierre*. C'eft lui qui a mis le mot de *bienfaifance* à la mode à force de le répéter. On l'apelle Légiflateur, parce qu'il n'a écrit que pour reformer le Gouvernement. Il s'eft rendu un peu ridicule en France par l'excès de fes bonnes intentions.



LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

EPITRE.

A MADAME DE***.

VIvons pour nous, ma chére *Rosalie*;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le Monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connait pas.
Après diné, l'indolente *Glicére*
Sort, pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barriéres
D'un lourd panier qui flotte aux deux portiéres;

Chez

Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embraſſe, & bâille, & puis lui dit, Madame,
J'aporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oiſiveté.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens; quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées;
Elles chantaient déja faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre Monſieur l'Abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc, & Prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire.
Un Officier arrive & les fait taire;
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le méne au col de la Boquette,
A Nice, au Var, a Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive *Iſis*, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit Janſeniſte,

Tout plein d'orgueil & de *Saint Auguſtin*,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix ;
Et dans les cris de la folle cohuë
La médiſance eſt à peine entenduë.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penſer, & l'on ne penſe à rien.
O Roi *David* (*a*), ô reſſource aſſûrée,
Vien ranimer leur langueur déſœuvrée.
Grand Roi *David*, c'eſt toi dont les ſizains
Fixent l'eſprit & le goût des humains ;
Sur un tapis, dès qu'on te voit paraître,
Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, Petit-maître,
Femmes ſurtout, chacun met ſon eſpoir
Dans tes cartons, peints de rouge & de noir ;
Leur ame vuide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
De ces exploits le beau Monde occupé,

Quit-

(*a*) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du Roi *David*.

Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé ;
Chaque convive en liberté déploye
A ſon voiſin ſon inſipide joye.
L'homme machine, eſprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ſes reſſorts.
Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomach gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du Palais
Blâme la guerre, & ſe plaint de la paix.
Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne,
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'Abbé vous entame une hiſtoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire ;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à ſon tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gayté,
Font le brillant de la ſocieté.
C'eſt donc ainſi, troupe abſurde & frivole,
Que nous uſons de ce tems qui s'envole ;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts.
Mais que ferai-je ? Où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime :
On ne peut vivre avec lui ni ſans lui ;

No-

Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la Cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette Cour on ſe tait avec art,
Et de la joie, ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon Maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais *Jupiter* au fond de l'Empirée
Cache aux humains ſa préſence adorée;
Il n'eſt permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des Cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpèce,
Qui des mortels ſont le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment?
A leur lever, preſſez vous pour attendre,
Pour leur parler ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Non, dites-vous, la Cour, ni le beau monde,
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puiſſans dangereux;

Fui

Fui les plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public atten ta récompense.
Qui ! le public ! ce phantôme inconstant,
Monstre à cent voix, *Cerbère* dévorant,
Qui flate & mord, qui dresse par sottise
Une statue, & par dégoût la brise;
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de *Colbert*,
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide*,
Et pour *Judith*, *Pirame*, & *Régulus*,
Abandonner *Phédre* & *Britannicus*;
Lui qui dix ans proscrivit *Athalie*,
Qui protecteur d'une scène avilie,
Frapant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui heurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte;
Le tems l'éclaire, oui. Mais la mort plus promte
Ferme mes yeux dans ce siécle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouïsse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'im-

Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de *Pope* avec les Rois repoſe;
Un peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait, il fut perſécuté.
Ah! cachons-nous; paſſons avec les ſages,
Le ſoir ſerein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure.
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie & rend la mort affreuſe!



LE

MONDAIN. [a]

Regrettera qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le régne d'*Astrée*,
Et les beaux jours de *Saturne* & de *Rhée*,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rens grace à la Nature sage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge,
Tant décrié par nos tristes frondeurs;
Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe;
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête-homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mére des Arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,

Tout

[a] Cette piéce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fonds eſt très philoſophique & très-utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la piéce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de Mr. *Melon* à Madame la Comteſſe *de Verrue*.

Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce Monde.
O le bon tems que ce siécle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au-loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans?
Quand la Nature était dans son enfance,
Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant, ni le *tien*, ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pû connaître? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds, & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'est point du siécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la séve,
Ne grata point le triste gosier d'*Eve*;
La soie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquait l'industrie & l'aisance;
Est-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?

Mon

(*b*) Auteur du Cuisinier Français.

Mon cher *Adam*, mon gourmand, mon bon pére,
Que faiſais-tu dans dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain?
Careſſais-tu Madame *Eve*, ma mére?
Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête-homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux Arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſein,
Du doux *Correge* & du ſavant *Pouſſin*,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt c *Bouchardon* qui fit cette figure;

Et

c Fameux Sculpteur né à Chaumont en Champagne.

Et cet argent fut poli par *Germain.* d
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrthes en berceaux,
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entens ſortir le maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe,
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous,
Chez *Camargot*, chez *Goſſin*, chez *Julie*.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,

De

d Excellent Orfévre dont les deſſeins & les ouvrages ſont du plus grand gout.

De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque Opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer *Rameau.*
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, *Eglé* me versent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, Monsieur du *Télémaque*,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, ençor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je consens de grand cœur,
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vai là pour chercher mon bonheur;
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le *Diable* & la pomme,

C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, *Calmet*, dans leur ſavante audace,
Du Paradis ont recherché la place.
Le Paradis terreſtre eſt où je ſuis. *a*

a Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non ſeulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut compoſé dans l'année 1736. immédiatement après le ſuccès de la Tragédie d'*Alzire*. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'Auteur, que l'Abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du *Mondain* à un Prêtre nommé C.... qui avait du crédit ſur l'eſprit du Cardinal *de Fleuri*. *Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'Auteur de *la Henriade*, de *Merope*, de *Zayre*, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le Roi de Pruſſe lui offrit alors le même azile qu'il lui a donné depuis; mais l'Auteur aima mieux alors aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de Mr. de *Voltaire*.



LET-

LETTRE (a)

DE

MONSIEUR DE MELON,

ci-devant Sécretaire du Régent du Royaume,

A

MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'Ai lu, Madame, l'ingénieuſe apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Eſſai politique ſur le Commerce*, combien ce goût des Beaux-Arts, & cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce & pour le maintien de l'induſtrie; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent unique-

 ment

(a) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du *Mondain* parut en 1736.

ment par la protection que vous donnez aux Arts? *b* Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt-mille hommes, au moins, ruinés tout-d'un-coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un Canton Suisse on fasse des loix somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche: quand les Hollandais ont commencé leur Commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

b Madame la Comtesse de *Verrue*, mére de Madame la Princesse de *Carignan*, dépensait cent-mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une societé de Philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la Philosophie la plus intrépide.



DEFEN-

DÉFENSE DU MONDAIN, OU L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un triste hazard,
J'étais assis près d'un maître caffard,
Lequel me dit; Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De *Lucifer*; & moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.
Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis *Adam* était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier pére;
Qu'*Eve* avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre Muse polluë
Sera rôtie, & c'est chose concluë.

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint ;
Lors je lui dis : Pour DIEU, Monsieur le Saint,
Quel est ce vin? D'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie:
C'est un nectar, un breuvage d'élû;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il soit bû.
Et ce caffé, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée:
Cet argent fin, cizelé, gaudronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau Monde,
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire,

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un régne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement & l'amour des Nayades ;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant ;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée, & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des Grands,
Et le travail gagé par la molleſſe
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entens d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant *Denis d'Halicarnaſſe*,
Dion, *Plutarque*, & même un peu d'*Horace*,

Vont criaillant qu'un certain *Curius*,
Cincinnatus & des Confuls en *Us*,
Béchaient la terre au milieu des allarmes ;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes ;
Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur.
C'eft fort bien dit, mes maîtres : Je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiftoire.
Mais, dites-moi, fi les Dieux par hazard
Faifaient combattre *Auteuil* & *Vaugirard*,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vint labourer fa terre ?
L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft *Auteuil* ;
Quand ces enfans de *Mars* & de *Sylvie*,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de *Mars*,
Ils arboraient du foin * pour étendarts.
Leur *Jupiter*, au tems du bon Roi *Tulle*,
Était de bois ; il fut d'or fous *Luculle*.
N'allez donc pas avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que *Colbert* était un efprit fage !
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,

Des

* Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *Ma-nipulus*, était le premier étendart des Romains.

Des Lyonnais ouvrage induſtrieux.
Du Conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le Miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos Arts il agrandit la ſource;
Et du Midi, du Levant & de l'Ourſe,
Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payaient l'eſprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;
C'eſt *Salomon*, ce ſage fortuné,
Roi Philoſophe, & *Platon* couronné,
Qui connut tout, du cédre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il faiſait naître au gré de ſes déſirs
L'argent & l'or, mais ſurtout les plaiſirs.
Mille beautés ſervaient à ſon uſage;
Mille? On le dit, c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni Roi.
  Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait,
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

EPI-

EPITRE SUR LA CALOMNIE.

ECoutez moi, respectable *Emilie* ;
Vous êtes belle : ainsi donc la moitié
Du genre-humain sera votre ennemie.
Vous possedez un sublime génie ;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante, & vous serez trahie.
Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez vous, s'il vous plait, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la Cour
Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre aîlé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échaufe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie

Va

Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de Harpie:
Les beaux esprits, les belles & les grands
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire:
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune *Eglé*, de poupons couronnée,
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un *Oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vû.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au Cours, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine,
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi * la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville.
Eglé s'en meurt: ses cris sont superflus.
Consolez vous, *Eglé*, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,

De

* Poëte connu en son tems par quelques Opera, & par quelques petites satyres nommées *Calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi *Bayle*, à l'article *Schomberg*,
a Vous y verrez, que la Vierge *Marie*
Des chansonniers comme une autre a souffert.
Jerusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, batisés, circoncis,
Prennent ses loix, la Terre est son Empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, & trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si par hazard quelque personne honnète,
D'un sens plus droit, & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tète,

Leur

a Cette calomnie citée dans *Bayle* & dans l'Abbé *Houteville*, est tirée d'un ancien livre Hébreu, intitulé *Toldos Jésous*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée *Jonathan*; & celui que *Jonathan* soupçonne, s'appelle *Joseph Panther*. Ce livre cité par les premiers Péres est incontestablement du premier siécle.

Leur fait l'affront de penser à leurs yeux ;
Tout aussi-tôt leur brillante cohuë,
D'étonnement & de colère émuë,
Bruyant essain de frélons envieux,
Pique & poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.

Quant aux Héros, aux Princes, aux Ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres :
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis *César* jusqu'au jeune LOUIS,
De *Richelieu* jusqu'à l'ami d'*Auguste*,
Dont un *Pasquin* n'ait barbouillé le buste.
Ce grand *Colbert*, dont les soins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les *Mignons*, les *Catins* & les *Prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres :
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'Etat murmurer contre lui ;
Et le Français osa troubler *b* la cendre
Du bienfaiteur qu'il révére aujourdhui.

Lorsque LOUIS, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa Chapelle allait à *Saint Dénis* ;

J'ai

b Le peuple voulut déterrer Mr. Colbert à St. Eustache.

J'ai vu ſon peuple, aux nouveautés en proie ;
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Juſqu'au tombeau maudire encor ſon Roi.
Vous avez tous connu, comme je penſe ;
Ce bon Régent, qui gâta tout en France :
Il était né pour la Societé,
Pour les beaux Arts & pour la volupté ;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu ſcrupuleux, mais de crime incapable :
Et cependant, ô menſonge ! ô noirceur !
Nous avons vû la ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes ;
Donner les noms . . . . Quelle abſurde fureur !
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appellés *Philippiques*, c
De l'impoſture éternelles chroniques ;
Et nul Français n'eſt aſſez généreux,
Pour s'élever, pour dépoſer contr'eux.
Que le menſonge un inſtant vous outrage ;
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.
Mais voulez-vous après ce grand exemple,

Baiſſer

c Libelle diffamatoire en vers contre Monſieur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, compoſé par le *Grange Chancel.* On lui a pardonné. Et *Bayle*, *Arnaud* ſont morts hors de leur patrie.

Baiſſer les yeux ſur de moindres objets ?
Des Souverains deſcendons aux ſujets :
Des beaux-eſprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes ſouhaits,
Que de ſi loin Monſieur *Bardus* contemple ;
Et que *Damis* ne viſita jamais.
Entrons : d'abord on voit la jalouſie,
Du DIEU des vers la fille & l'ennemie,
Qui ſous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil, & porte ſa furie
Chez tous ces fous courtiſans d'*Apollon*.
Voyez leur troupe inquiéte, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin Moliniſte,
Ou que *Doucin*, cet adroit Caſuiſte,
N'en a verſé deſſus *Paſquier Queſnel*.
  Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé :
Ce vil *Rufus* *, que jadis votre pére

A

* *Rouſſeau* avait été Secretaire du Baron de *Breteuil*, & avait fait contre lui une ſatyre intitulée la *Baronade*. Il la lut à quelques perſonnes, qui vivent encor, entre autres à Madame la Ducheſſe de *St. Pierre*, Madame la Marquiſe *du Chaſtelet*, fille de Mr. de *Breteuil*, était parfaitement inſtruite de ce fait ; & il y a encor des papiers originaux de Madame *du Chaſtelet* qui l'atteſtent.

A par pitié tiré de la misére,
Et qui bientôt, ferpent envenimé,
Piqua le fein qui l'avait ranimé:
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant *Thémis* accufa l'innocence;
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiffus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite fur fon front.
Et que feront tous les traits fatiriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourdhui,
Et ces ramas de larcins Marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Paitris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel eft le but, l'effet, la récompenfe
De ces recueils d'impure médifance?
Le malheureux, délaiffé des humains,
Meurt des poifons qu'ont préparé fes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain *Boileau*, dans fes févérités,
A de *Quinault* dénigré les beautés;
L'heureux *Quinault*, vainqueur de la fatire,
Rit de fa haine & marche à fes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de fon foufle cauftique,
Je fai jouïr, en dépit des cagots,

De

De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde :
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampants dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentants vôtre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous léve son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie, & tous ses noirs enfans,
Sont au Théatre, au Conclave, aux Couvents.
Montez au Ciel; trois Déesses rivales
Troublent le Ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? A quel Saint recourir ?
Je n'en sai point. Il faut savoir soufrir.



LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'élève un Temple, où l'art & ses prestiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'*Oreste* & de *Pilade*,
Le médaillon du bon *Pirithoüs*,
Du sage *Acate*, & du tendre *Nisus*,
Tous grands Héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe Empirée.
On n'y voit point *Mars* & sa *Cithérée*,
Car la discorde est toujours avec eux;
L'amitié vit avec très peu de Dieux.

A ses côtés sa fidéle interprète,
La vérité, charitable & discrète,

Tou-

Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protegé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie :
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainsi qu'on voit devers l'Etat Romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leur propos la Déesse en colère,
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,

S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide ;
Un peuple immense inonde le parvis.
Le Temple s'ouvre, on vit d'abord paraître
Deux Courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier, qui dit, qu'auprès du Maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand - Seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & prix, & Temple abandonnèrent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, & Missel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodiaient, & bâillaient en chemin.
L'un, riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dixmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le Curé du lieu
Pour son voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent

Un

Un *Oremus*; en leur cœur convoitèrent
Son Bénéfice, & vers la Cour trotèrent.
Puis chacun d'eux, dèvotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés, va chez le Cardinal
De Janſéniſme accuſer ſon confrère.
Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
En détonnant quelques chanſons nouvelles;
Ainſi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'Autel enſanglantèrent;
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & *Chloé*, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs;
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine!
Liſe & *Chloé* prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la haine.
Enfin *Zayre* y parut à ſon tour,
Avec ces yeux, où languit la molleſſe,

Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour!
Que fait ici cette triste Déesse?
Tout y languit: je n'y vois point l'amour.
Elle sortit, vingt rivaux la suivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU sait alors où ma *Zayre* alla;
De l'amitié le prix fut laissé là;
Et la Déesse en tout lieu célébrée,
Jamais connuë & toujours désirée,
Gela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MOn cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorsque j'ai dit, qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa Cour,
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage?



DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES. *

A MONSEIGNEUR LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il eſt peu de Rois, que les Muſes inſtruiſent,
Peu ſavent éclairer les Peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des *Antonins* ſur la Terre eſt tari;
Car depuis ce Héros à Rome ſi chéri,
Ce Philoſophe Roi, ce divin *Marc-Aurèle*,
Des Princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Quel Roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de Philoſophe ont mérité la gloire;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des Rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des Loix,
Fardeaux de la Nature, ou fléaux de la Terre,
Endormis ſur le Trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux piés des Rois les voit ſous un faux jour;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la Cour.

F 4 Mais

* Cette piéce eſt de 1736.

Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un Roi deſpotique ?
Tranquille ſur le Trône, il parle, on obéït ;
S'il ſourit, tout eſt gai ; s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi ! régir d'un coup d'œil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile ?
Non. Mais fouler aux piés la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enyvrer un ennemi flateur,
Des Prélats courtiſans confondre l'artifice,
Aux organes des Loix enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité ;
Eclairer le ſavant, & ſoutenir le ſage ;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là vôtre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier Roi d'Eſpagne un grave *a* Ambaſſadeur,
De deux ſavans Anglais reçut une priére :
Ils voulaient dans l'école apportant la lumiére,
De l'air qu'un long criſtal enferme en ſa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un Pape & de ſept Cardinaux,
D'un zèle Apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour aprendre aux humains dans leurs auguſtes Codes,
Que c'était un péché de croire aux Antipodes ?

Com-

a Cette avanture ſe paſſa à Londres la premiére année du régne de *Charles* II. Roi d'Eſpagne.

Combien de Souverains Chrètiens & Musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans?
Tout Monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un Astrologue, un Moine, un Chymiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice;
Il demande au premier, si *Saturne* propice,
D'un aspect fortuné regardant le Soleil,
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au Conseil.
Il est aux pieds de l'autre, & d'une ame soumise,
Par la crainte du Diable il enrichit l'Eglise.
Un pareil Souverain ressemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le Prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'Essence Divine.

Je sai, que dans un Roi l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite & l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'Histoire sacrée,
Le Roi dont la mémoire est la plus révérée;
C'est ce Héros savant que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la Terre admira,
Qui mérita des Rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage:
L'abondance à sa voix passant le sein des Mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'Univers,
Comme à Londre, à Bourdeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte au Printems les trésors de l'Asie.

Ce

Ce Roi que tant d'éclat ne pouvait éblouïr,
Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouïr.
Ce sont-là les leçons qu'un Roi prudent doit suivre ;
Le sçavoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un Roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son Etat.
Que plus il est instruit, plus il aime sa gloire.

De ce Monarque Anglais vous connaissez l'histoire :
Dans un fatal exil *Jacques* b laissa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pû secourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'Etats les désolations,
Et tenir la balance entre les Nations,
Que d'aller, des Docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages !
Un Monarque éclairé n'est pas un Roi pedant ;
Il combat en Héros, il pense en vrai savant.
Tel fut ce *Julien* méconnu du vulgaire,
Philosophe & guerrier, terrible & populaire.
Ainsi ce grand *César*, soldat, Prêtre, Orateur,
Fut du Peuple Romain l'oracle & le vainqueur :
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse :
Mais tout sied aux Heros, excepté la faiblesse.

EPITRE

b Le Roi *Jacques* fit un petit Traité de Théologie qu'il dédia à l'Enfant JESUS.

EPITRE
A UN MINISTRE D'ETAT
SUR
L'ENCOURAGEMENT
DES ARTS.

TOi qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisans
Encourager les Arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tien toûjours la balance :
De *Melpomène* en pleurs anime les accens,
De sa riante sœur chéri les agrémens,
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'*Uranie*.
Le véritable esprit sait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout esprit faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au DIEU qu'il s'est formé.
Entens-tu murmurer ce sauvage Algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,

Qui

Qui d'un calcul aride à peine encor inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit?
Il mépriſe *Racine*, il inſulte à *Corneille*;
Lully n'a point de ſons pour ſa peſante oreille;
Et *Rubens* vainement, ſous ſes pinceaux flatteurs,
De la belle nature aſſortit les couleurs.
Des x x redoublés admirant la puiſſance,
Il croit que *Varignon* fut ſeul utile en France;
Et s'étonne, ſurtout, qu'inſpiré par l'amour,
Sans algébre autrefois *Quinault* charmât la Cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un éléve d'*Euterpe*, un enfant de *Thalie*,
Qui dans ſes vers pillés nous répéte aujourdhui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
De ſa frivole Muſe admirateur unique,
Conçoit pour tout le reſte un dégoût létargique;
Prend pour des arpenteurs *Archimède* & *Newton*,
Et voudrait mettre en vers *Ariſtote* & *Platon*.
Ce bœuf qui peſamment rumine ſes problèmes,
Ce papillon folâtre ennemi des ſyſtèmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe, aprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu ſa plume & ſa colère.
Pauvres fous, vains eſprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fouré, fier du nom de Docteur:
Venez à moi, laiſſez *Maſſillon*, *Bourdaloue*;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.

Je

Je divise en trois points le plus simple des cas ;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué *St. Thomas.*
Ainsi ces Charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux piés de leurs théatres.
L'honnête-homme est plus juste, il aprouve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
Eût d'un soufle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs ;
Le paon pour étaler l'iris de son plumage,
Le coursier pour servir, le loup pour le carnage,
Le chien fidèle & promt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amans le modelle ;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre *Hortense* *
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort d'un postillon faisait un secrétaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un Docteur Hibernois, son très-digne Aumônier,

Ren-

* Le Duc de *Mazarin*, mari d'*Hortense Mancini*, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
On a vû quelquefois des choix aussi bizares.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie, un Empereur brutal
Des faisceaux d'un Consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de *Cujas*;
La mître a décoré des têtes de *Midas*:
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui la rame à la main dût servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos tems
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents?
Peut-être qu'un *Virgile*, un *Ciceron* sauvage,
Est chantre de paroisse ou Juge de village.
Le sort, aveugle Roi des aveugles humains,
Contredit la Nature, & détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'est à sa place.



ODES,

ODES,

STANCES,

&c. &c.



ODE

SUR

LE FANATISME *.

CHarmante & ſublime *Emilie*,
Amante de la vérité,
Ta ſolide Philoſophie
T'a prouvé la Divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du Monde,
S'élance au ſein de ſon Auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage,
Et tu lui rens un digne hommage,
Exemt de faibleſſe & d'erreur.



Mais ſi les traits de l'Athéïſme

 Sont

* Cette Ode eſt de l'an 1732. Elle eſt addreſſée à l'illuſtre Madame la Marquiſe du *Chaſtelet*, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans, & de tous les bons eſprits de l'Europe.

Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du fanatisme
Ta main renverse le poison :
Tu sers la justice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zéle
De tant de dévots *a* malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincère & juste
Sait approcher d'un Trône auguste
Sans les vices des Courtisans.



Ce fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels ;
Il les profane, il les assiège ;
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mére tendre, mére adorable !
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?



On a vû du moins des Athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.

Des

a Faux dévots.

Des Barreaux fut doux, juſte, aimable *b* :
Le DIEU que ſon eſprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de ſa faibleſſe,
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe,
Et les ombres de la vertu.



Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nîrait l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton Etre Suprême,
Grand DIEU ! c'eſt un moindre blaſphème,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs inſatiable,
Jaloux, injuſte comme nous.



Lorſqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de ſuperſtition,
A, par cette affreuſe chimère,
Corrompu ſa Religion,

b Il était Conſeiller au Parlement ; il paya à des plaideurs les frais de leur procès, qu'il avait trop différé de rapporter.

Le voilà ſtupide, & farouche ;
Le fiel découle de ſa bouche ;
Le fanatiſme arme ſon bras ;
Et dans ſa piété profonde
Sa rage immolerait le Monde
A ſon DIEU qu'il ne connait pas.



Ce Sénat proſcrit dans la France,
Cette infame Inquiſition,
Ce Tribunal, où l'ignorance
Traina ſi ſouvent la raiſon ;
Ces *Midas* en mitre, en ſoutane,
Au Philoſophe de Toſcane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, ſage *Galilée*,
Le ſyſtème de l'Univers.



Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frére eſt teint du ſang du frére ;
Le fils aſſaſſine ſon pére ;
La femme égorge ſon époux ;
Leurs bras ſont armés par des Prêtres.

O Ciel ! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?



Janſeniſtes & Moliniſtes,
Vous qui combattez aujourdhui
Avec les raiſons des Sophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rapelle
Ces tems de vertige & d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous preſſe;
On ne ſent pas dans ſon yvreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.



Vous riez des ſages d'Athénes,
Que la Terre a trop reſpectés:
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais au-moins dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs:
Imitez l'eſprit pacifique
Et du Licée & du Portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.



Malheureux, voulez-vous entendre
La Loi de la Religion?
Dans Marſeille il fallait l'apprendre,
Au ſein de la contagion;
Lorſque la tombe était ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats:



Belzuns c, ce Paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant:
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur *Queſnel*, & ſur la Bulle,
Qu'oublîra la poſtérité.



Pour

c Monſieur de *Belzunce*, Evêque de Marſeille, & Monſieur de *Langeron*, Commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours & les remèdes aux peſtiférés moribonds, dont les Médecins & les Prêtres n'oſaient approcher.

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Est mon exemple & mon docteur ;
Et l'esprit hautain, qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.



ODE

POUR MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

DES SCIENCES,

Qui ont été au Cercle Polaire, & ſous l'Equateur, déterminer la figure de la Terre.

O Vérité ſublime ! ô céleſte *Uranie* !
Eſprit né de l'Eſprit qui forma l'Univers,
Qui meſures des Cieux la carrière infinie,
Et qui péſes les airs ;



Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavants Miniſtres de tes Loix ;
De l'ardent Equateur, ou du Pole du Monde,
Enten ma faible voix.



Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la Nature,
Ils arrachent ſon voile ; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'Univers ſurpris.

Les

Les Enfers ſont émus au bruit de leur voyage;
Je vois paraître au jour les ombres des Héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-Dieux de la Gréce,
Caſtor, *Pollux*, *Orphée*, & vous heureux *Jaſon*,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adreſſe
Ont conquis la toiſon;

En voyant les travaux, & l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux paſſés!
Votre ſiécle eſt vaincu par le ſiécle où nous ſommes:
Venez & rougiſſez.

Quand la Gréce parlait, l'Univers en ſilence
Reſpectait le menſonge annobli par ſa voix;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits.

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y faſſent-ils qu'un pas, leurs noms ſont publiés:
Ceux

Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſent entière,
Demeurent oubliés.

Le menſonge réſide au temple de mémoire;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces faſtes des tems deſtinés pour l'hiſtoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaiſſez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abuſés;
Montrez aux Nations les Héros véritables
Que vous ſeule inſtruiſez.

Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entrepriſe héroïque,
Ont prononcé ces mots:

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos deſcendans ne peut être imité:
Ceux à qui l'Univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage:

Notre

Notre nom doit céder à l'éclat qui vous ſuit.
Plutus guida nos pas dans ce Monde ſauvage ;
La vertu vous conduit.



Comme ils parlaient ainſi, *Newton* dans l'Empirée,
Newton les regardait, & du Ciel entr'ouvert,
Confirmez, diſait-il, à la Terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.



Tandis que des humains le troupeau mépriſable,
Sous l'empire des ſens indignement vaincu,
De ſes jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt ſans avoir vécu ;



Donnez un digne eſſor à votre ame immortelle ;
Eclairez des eſprits nés pour la vérité :
Dɪᴇᴜ vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.



De la raiſon qu'il donne, il aime à voir l'uſage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant ſpectacle eſt l'ame du vrai ſage,
Inſtruiſant les mortels.

Mais

Mais ſurtout écartez ces ſerpens déteſtables,
Ces enfans de l'envie, & leur ſoufle odieux;
Qu'ils n'empoiſonnent pas ces ames reſpectables,
Qui s'élèvent aux Cieux.



Laiſſez un vil *Zoïle* aux fanges du Parnaſſe,
De ſes croaſſemens importuner le Ciel,
Agir avec baſſeſſe, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.



Imitez ces eſprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans ſon ſein,
Qui jettent comme lui, ſur la Nature entière,
Un œil pur & ſerein.



ODE

ODE
SUR LA PAIX
de 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la Terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, Driades gémiſſantes,
Ces campagnes toûjours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſouphre,
Echapés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des Enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marchent la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la Mer avare
Les dépouilles des Nations.

Mais

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces ſecouſſes, qui du Monde
Ont ébranlé les fondemens :
Fléaux que le Ciel en colère
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des Miniſtres,
Et que les diſcordes des Rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le Soleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des fréres :
Jettez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens pourſuit votre imprudence ?
En aurez-vous la joüiſſance
Dans l'horrible nuit du trépas ?



Encor ſi pour votre patrie,
Vous ſaviez vous ſacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie

Aux

Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique
Que vos yeux ne connaiſſent pas;
Et vous n'ètes dans vos miſères
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.



Tels ſont ces oiſeaux de rapine,
Et ces animaux mal-faiſans,
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, ſans intérêt, ſans gloire,
Saiſir une folle victoire,
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.



O ſuperbe, ô triſte Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris enſevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moiſſons dévorées
Par les Nations conjurées,
Qui te flattaient de te venger.
Faible, déſolée, expirante,

Tu

Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un Maître étranger.



Que toujours armés pour la guerre,
Nos Rois ſoient les Dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du Tyran des bois.



Eh! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc,
D'un Roi dont j'achéte la gloire
De ma fortune & de mon ſang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux frontiéres de nos Provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?



Colbert, toi qui dans ta patrie

Ame-

Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De *Louvois*, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'Etat.



Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de GRAND:
Mais que ce nom s'accorde au ſage;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire;
C'eſt dans la paix que ſon Empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidèle,
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modéle des Rois.



ODE
AU ROI DE PRUSSE.
sur son avénement au Trône.

Est-ce aujourdhui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompai-je point, dans un espoir si doux?
Vous régnez. Est-il vrai que la Philosophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de son Trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs;
Vous dont l'ame implacable, & les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entens encor, absurde calomnie?
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et *Descartes* & *Bayle*, & ce puissant génie, *
Successeur de *Leibnitz*.

Tu

* *Wolff* Chancelier de l'Université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un Théologien; & rétabli ensuite. Voyez la préface de l'histoire du Brandebourg, où il est dit, *qu'il a noyé le systême de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Tu prenais ſur l'Autel un glaive qu'on révère,
Pour fraper ſaintement les plus ſages humains.
Mon Roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.



Il te frape, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renait, l'erreur s'évanouït;
La Terre élève au Ciel une voix libre & pure,
Le Ciel ſe réjouït.

Et vous de *Borgia* déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,
Art d'opprimer la Terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des Rois.

Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe, & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du Monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les Tyrans; ils ſont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage;
Mais *Antonin*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, *Titus*,
Ont eu des jours ſereins, ſans nuit & ſans orage,
Purs comme leurs vertus.



Tout ſiécle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés;
Cent Rois que l'on mépriſe ont ravagé la Terre.
Régnez & l'éclairez.

On a vu trop longtems l'orgueilleuſe ignorance
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de Cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent, Eſt-on fait pour connaître?
Eſt-il des vérités?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide & fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les Cieux.
Le *Salomon* du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

ODE

ODE

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2. Novembre 1740.

IL tombe pour jamais, ce cédre dont la tête
Défia ſi longtems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'Etats?
En un inſtant frapée
Sa racine eſt coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce Roi de Rois, & ſes grandeurs ſuprêmes:
La mort a déchiré ces trente Diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguſte & fière!
Un reſte de pouſſière
Eſt ton ſeul monument.

Son nom même eſt détruit; le tombeau le dévore;
Et ſi le faible bruit s'en fait entendre encore,

On dira quelquefois, Il régnait, il n'eſt plus ;
Eloges funéraires
De tant de Rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'*Eugène* enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas langui dans ſa ville allarmée,
Redoutable en ſa Cour, aux Chefs de ſon armée,
Puniſſant ſes guerriers par lui-même avilis:
S'il eût été terrible
Au Sultan invincible,
Et non pas à *Wallis*.

Ou ſi plus ſage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ſes bienfaits ramené ſur la Terre,
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les Arts,
Et cette paix profonde,
Que ſût donner au Monde
Le ſecond des *Céſars*!

La

La renommée alors en étendant ſes ailes,
Eût répandu ſur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ;
Et ſon nom reſpectable
Eût été plus durable
Que ceux de ſes vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le ſévére *Apollon* défend à mon Génie
De verſer, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la ſatire
Sur la tombe où reſpire
La majeſté des Rois.

Mais, ô vérité ſainte ! ô juſte renommée !
Amour du genre-humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguſte,
Où vous êtes peſés aux balances du juſte.
Votre ſiécle eſt témoin, le juge eſt l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui ſeul peut vous abſoudre,
Lui ſeul peut vous punir.

ODE

A LA

REINE DE HONGRIE

Faite le 30. Juin de 1742.

Fille de ces Héros que l'Empire eut pour Maîtres,
Digne du Trône auguſte, où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis ;
Princeſſe magnanime,
Qui jouïs de l'eſtime
De tous tes ennemis.



Le Français généreux, ſi fier, & ſi traitable,
Dont le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton Empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te pourſuit.



Par des nœuds étonnans l'altiére Germanie,
A l'Empire Français malgré ſoi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur longue querelle

Fut

Fut cent fois moins cruelle
Que leur trifte amitié.



Ainfi de l'Equateur, & des antres de l'Ourfe,
Les vents impétueux emportent dans leur courfe
Deux nuages épais, l'un à l'autre oppofés;
Et tandis qu'ils s'uniffent,
Les foudres retentiffent
De leurs flancs embrafés.



Quoi! des Rois bienfaifans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les Nations tremblantes,
Par les routes fanglantes
De la calamité!



O * vieillard vénérable, à qui les deftinées
Ont de l'heureux *Neftor* accordé les années:
Sage que rien n'allarme, & que rien n'éblouït,
Veux-tu priver le Monde
De cette paix profonde,
Dont ton ame jouït?



Ah!

* Le Cardinal *de Fleury*.

Ah ! s'il pouvait encor, au gré de ſa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée
La porte enſanglantée
Du Temple de *Janus* !

Si de l'or des Français les ſources égarées
Ne fertiliſaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aziles,
Où languiſſent les Arts !

Beaux Arts, enfans du Ciel, de la paix & des Graces,
Que *Louïs* en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces Traités rompus, & ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.

ODE

ODE
SUR
L'INGRATITUDE.

I.

O Toi, mon ſuport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits !
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

II.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

III.

Eh quel eſt en effet mon pere ?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſûré ;
Et celui, dont le cœur oublie

Les

Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

IV.

Ingrats, monſtres que la Nature
A paîtris d'une fange impure,
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

V.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du DIEU des combats.
D'où vient que l'Univers déteſte
La couleuvre bien moins funeſte?
Elle eſt l'image des ingrats.

VI.

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La Nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux *Giton*;
Il a la rage de *Zoïle*,
De *Gacon* † l'eſprit & le ſtile,

Et

† *Gacon* était un miſérable écrivain ſatyrique univerſellement mépriſé. *Chauſſon* fut brulé publiquement pour le même crime pour lequel l'Abbé *des Fontaines* fut mis à Biſſêtre.

Et l'ame impure de *Chausson.*

VII.

C'est *Desfontaines*; c'est ce Prêtre,
Venu de Sodome à Bissêtre,
De Bissêtre au sacré vallon;
A-t-il l'espérance bizarre,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'*Apollon*?

VIII.

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans son ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art, & plus d'audace,
De la fange où sa voix croace,
Il outrage son bienfaiteur.

IX.

Qu'un Hibernois, * loin de la France,
Aille ensevelir dans Bizance

Sa

* Un Abbé Irlandais, fils d'un Chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de *M***, ayant subsisté longtems des bienfaits de Mr. *de Voltaire*, & lui ayant en dernier lieu emprunté deux mille livres, s'associa en 1732. avec un Ecossais, nommé *Ramsai*; qui se disait aussi des bons *Ramsai*, & avec un Officier Français, nommé *Mornay*; ils passèrent tous trois à Constantinople, & se firent circoncire chez le Comte *de Bonneval.*

Sa honte à l'abri du Croiſſant ;
D'un œil tranquille & ſans colère,
Je vois ſon crime & ſa miſère,
Il n'emporte que mon argent.

X.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur ;
Voila le raviſſeur coupable,
Voila le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

XI.

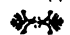
Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits,
Et ſi de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

XII.

Mais lorſque *Virgile*, & le *Taſſe*,
Ont chanté dans leur noble audace
Les Dieux de la terre & des mers,
Leur Muſe, que le Ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux Empire,
Et peint les monſtres des Enfers.

STANCES SUR LES POETES EPIQUES.

Pleins de beautés & de défauts,
Le vieil *Homére* a mon estime;
Il est, comme tous les Héros,
Babillard outré, mais sublime.



Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec *Didon*,
Et rate à la fin *Lavinie*.



De faux-brillans, trop de magie,
Mettent le *Tasse* un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour *Armide* & pour *Herminie*?



Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;

Il

Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les Anges & pour les Diables.



Après *Milton*, après le *Taſſe*,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.



Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt la premiére du Monde.



STAN-

STANCES.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.



Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient ſon Empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.



De ſon infléxible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.



Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.



Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,

Dons du Ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.



On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable,
C'est une mort insuportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.



Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses égaremens.



Du Ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.



Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumiére éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.



MADRIGAL.

A MADAME DE * * *

SUR UN PASSAGE DE POPE.

POpe l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! Il n'eſt heureux, ni ſage.

A LA MEME,

En lui envoyant les Oeuvres myſtiques de Fénelon.

QUand de la *Guion* le charmant Directeur
Diſait au monde, Aimez DIEU pour lui-même,
Oubliez vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême:
On le traita de chimére & d'erreur.
On ſe trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle *Eglé*, qu'il vous aime.

A LA MEME.

DE votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté ;
De vos attraits la trace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus ;
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit, & de la beauté même.

A MADAME DE **.

LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse.
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs & croît par les plaisirs.

De

De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voila le DIEU que mon cœur veut pour Maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

A LA MEME.

TOut eſt égal, & la Nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la Nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.





PIECES DETACHÉES.

L'ANTI-GITON. *

A Mademoiselle le Couvreur.

O Du Théatre aimable souveraine,
Belle *Chloé*, fille de *Melpoméne* !
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit DIEU, de son aîle légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire ;
Car le Théatre apartient à l'Amour :

Tous

* Cette piéce est de 1718. & par conséquent fort ancienne ; l'Auteur était alors fort jeune. On l'imprima comme addressée à la Comédienne *Duclos*.

Tous ſes Héros ſont enfans de Cithère.
Hélas, Amour! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique,
Etabliſſant l'uſage antiphyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrthes de *Cypris*!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé,
En Lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens-de-bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que *Loth*, chaſſé de ſon azile,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à *Socrate*, à *Platon*;
Chez des Héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés déſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,

Ce Dieu paraît ſous humaine figure.
Il n'a point l'air de ce peſant Abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, & corrompt la jeuneſſe;
Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un Démon qui viole des Anges.
Ce Dieu ſait trop, qu'en un pedant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau Marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le ſuivent en riant;
Philis le lorgne, & ſoupire en fuyant.
Ce faux Amour ſe pavane à toute heure,
Sur le Théatre aux Muſes deſtiné,
Où par *Racine* en triomphe amené,
L'amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? Hélas! l'amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du Dieu qu'on lui préfére,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mére,
D'où rarement il deſcend ici-bas.
Belle *Chloé*, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. *Chloé*, pour vous entendre,
Du haut des Cieux j'ai vû ce DIEU deſcendre.
Sur le Théatre il vole parmi nous,

Quand

Quand ſous le nom de *Phédre*, ou de *Monime*,
Vous partagez entre *Racine* & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que ſi voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,
Convertiſſons ceux qui devant l'idole
De ſon rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la Prêtreſſe du Temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prèchez donc vite, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable amour.



LE CA-

LE

CADENAT. *

JE triomphais ; l'amour était le maître ;
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un Tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux. Geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la Déeſſe *Cérès*.
Or, en ſon tems *Cérès* eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa Cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.

Le

* Cette piéce eſt fort ancienne. L'Auteur n'avait que 18. ans quand il la fit, au ſujet d'une Dame, qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Le vieux *Pluton*, riche autant qu'haïssable,
Dans les Enfers fut son indigne époux :
Il était Dieu, mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la justice.
Pirrithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au Dieu *Pluton* donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas,
Comment un homme avant sa derniére heure
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ses pas :
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
De sa chaudiére, un traître d'espion
Vit le grand cas, & dit tout à *Pluton* ;
Il ajouta, que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait *Proserpine*.
Le Dieu cornu, dans son noir Tribunal,
Fit convoquer son Sénat infernal ;
Il assembla les détestables ames
De tous ses Saints dévolus aux Enfers,
Qui dès longtems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frére & Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre Altesse a fait l'expérience,
Tuer sa Dame est toujours le meilleur.

Mais,

Mais, las, Seigneur! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité:
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie:
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé!
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphoné, de ces lieux ſerruriére,
Au cadenat met la main la premiére:
Elle l'achève, & des mains de *Pluton*,
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains! Vous allez être ſage.
Or, ce ſecret aux Enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni Gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.

Là,

Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté?
A ſes projets l'amour ſera funeſte;
Ce Dieu charmant ſera notre vengeur;
Car vous m'aimez; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.



AUX

AUX MANES
DE Mr. DE GENONVILLE, *
CONSEILLER AU PARLEMENT,
ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

TOi, que le Ciel jaloux ravit dans ſon Printems;
Toi, de qui je conſerve un ſouvenir fidelle,
Vainqueur de la mort & du tems;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'eſt encor affreuſe & nouvelle;
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſouffle ſi caché, cette faible étincelle,
Cet eſprit, le moteur & l'eſclave du corps,
Ce je ne ſai quel ſens qu'on nomme ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les morts;
S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O! mon cher GENONVILLE, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems où l'aimable *Egerie*,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chanſons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raiſon, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réuniſſait nos trois cœurs.

Que

* Cette piéce eſt de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de *Genonville* était mort.

Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Trifte compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoifonner le cours.
Jeunes, gais, fatisfaits, fans foins, fans prévoyance,
Aux douceurs du préfent bornant tous nos défirs,
Quel befoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous poffédions bien mieux, nous avions les plaifirs :
Ces plaifirs, ces beaux jours coulés dans la molleffe,
Ces ris, enfans de l'allégreffe,
Sont paffés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompenfe, accorde à ta maîtreffe
Des grandeurs & de la richeffe,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible foulagement quand on perd fa jeuneffe.
La fortune eft chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaifirs ont leur tems, la fageffe a fon tour.
L'amour s'eft envolé fur l'aîle du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du fage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens ;
De ton aimable efprit nous célébrons les charmes ;
Ton nom fe mêle encor à tous nos entretiens :
Nous lifons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du facré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconftance ardens à fe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne fait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

LA MORT DE MADEMOISELLE LE COUVREUR, FAMEUSE ACTRICE.

QUe vois-je, quel objet! Quoi! ces lévres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient cés flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs?
Muſes, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois-je? C'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs, on ſait déja cette affreuſe nouvelle:
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entens de tous côtés les beaux Arts éperdus,
S'écrier, en pleurant; Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure,
Qu'à ces Arts déſolés font des hommes cruels?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au mondes, ils ſoupiraient pour elle;
Je

Je les ai vû ſoumis, autour d'elle empreſſés :
Si-tôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle ;
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez.
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes, *
Ils contiennent ta cendre ; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes Mânes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voilà mon *St. Denis* ; oui, c'eſt-là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toûjours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition ?
Quoi ! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuſe terre,
Ainſi que des Tyrans, vous avez ſû chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt-là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer ;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de *Tallard*, le fils de la victoire,

* Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Le ſublime *Dryden*, & le ſage *Addiſſon*,
Et la charmante *Ophils*, & l'immortel *Newton*,
Ont part au Temple de Mémoire :
Et *Le Couvreur* à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux-eſprits, les Rois & les Héros.
Quiconque a des talens, à Londre eſt un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'*Apollon*, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?



AU

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

Le 3. Juillet 1734.

C'Eſt ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entens l'athmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre,
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille *Alexandres*
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,

Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répétent le refrain.
O Nation brillante & vaine!
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gayment
Le trépas & le Prince *Eugène.*
Mais hélas! quel ſera le prix
De vos héroïques prouëſſes?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtreſſes.



RECUEIL

RECUEIL
DE
LETTRES EN PROSE
ET EN VERS.

K 3 R B.



REPONSE A UNE DAME, OU SOI-DISANT TELLE. a

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouër
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hyvers.
Apollon présidait au jour qui m'a vû naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son Sanctuaire:
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire;
Je fus Poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame;
Tout Art a mon hommage, & tout plaisir m'enflâme.

 La

a En 1732. il y eut un homme de Bretagne, qui s'avisa d'écrire des lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris, sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette méprise attira cette réponse.

La Peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de *Philippe*, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant *b Cagliari* saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
De *Raphaël* & du *Poussin.*
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de *c Campra*,
La gayté de *Mouret*, les graces de *Destouche*;
Pelissier par son art, *le More* par sa voix *d*,
Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité,
Du nom de Philosophie,
Je cours après *Newton* dans l'abîme des Cieux;
Je veux voir si des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pése d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entens raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & *Clairaut*, calculante cabale:

Je

b *Paul Veronese.*
c Musiciens agréables.
d Actrices de ce tems là.

Je les vois qui des Cieux franchissent l'intervale,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la Morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, & le style énergique
De ce fameux *Pascal*, ce dévot Satyrique.
Je vois ce rare esprit trop promt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes:
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux, que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugé fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaines.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux Arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encor assez pour remplacer l'amour.



LETTRE

LETTRE
SUR
LA TRACASSERIE,
A Mr. DE BUSSI, EVEQUE DE LUÇON,
en 1724.

ORnement de la bergerie,
Et de l'Eglise & de l'amour;
Aussi-tôt que *Flore*, à son tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie;
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau Ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la TRACASSERIE?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le Ciel, en sa furie,
De nôtre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur

Distille

Diſtille de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Le courroux étourdi la guide;
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'amour, ſecouant ſes aîles,
De ces commerces infidèles,
Puiſſe s'envoler à jamais;
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles.
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel-eſprit batiſe,
Du nom d'ennui, la paix du cœur,
Et la conſtance de ſottiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe & l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule;
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre préſence,

Galant

Galant Prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet;
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance;
Les graces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit-colet;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre Excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence.



A MON-

A MONSIEUR
DE GERVASI,
MEDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan * furpris t'avait vû triompher
Des traits contagieux d'une pefte cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poifons cachés la femence mortelle.
Dans Maifons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la mort inéxorable
Avait levé fur moi fa faulx épouvantable.
Le vieux Nocher des morts à fa voix accourut.
C'en était fait, fa main tranchait ma deftinée:
Mais tu lui dis, arrête... & la mort étonnée
Reconnut fon vainqueur, frémit & difparut.
Hélas! fi comme moi l'aimable *Genonville*
Avait de ta préfence eu le fecours utile,
Il vivrait, & fa vie eût rempli nos fouhaits;
De fon cher entretien je goûterais les charmes;

Mes

* Mr. *de Gervafi*, célèbre Médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la pefte, & à fon retour il eft venu guérir l'Auteur de la petite vérole dans le château de MAISONS, à fix lieuës de Paris, en 1723.

Mes jours, que je te dois, renaîtraient ſans allarmes;
Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur
Je peux jouïr de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai *Maiſons*, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux *Sully* donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que *Mariamne* peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de *Villars*, ombrages toûjours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce Héros plein de gloire,
Qui nous a ramené la paix
Sur les aîles de la victoire.
C'eſt-là que *Richelieu*, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher *Bolingbroke*, Héros qui d'*Apollon*

As

As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de *Ciceron*,
L'eſprit de *Mécénas.*, l'agrément de *Pétrone*:
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi;
Je pourrai déſormais te parler & t'entendre.
Mais Ciel ! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné ſa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux ſur moi?
Hélas! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais ſon image;
Son amour, ſes vertus, ſes graces, ſes appas,
Les plaiſirs que cent fois j'ai goûté dans ſes bras,
A ces derniers momens flataient encor mon ame;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flâme.
Grands Dieux! me faudrait-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? Serait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vai-je m'engager?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger?



LETTRE

LETTRE

A SON ALTESSE ROYALE
MADAME
LA PRINCESSE DE ***.

SOuvent la plus belle Princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.



Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa Couronne,
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.



On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un *Cavagnole* *
S'aſſeoir entre des Majeſtés.

On

* Jeu à la mode à la Cour.



On fait triſtement grande chère ;
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiège, vous conſidère ;
Et croit voir le ſouverain bien.



Le lendemain quand l'hémiſphère
Eſt brulé des feux du Soleil,
On s'arrache aux bras du ſommeil ;
Sans ſavoir ce que l'on va faire.



De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde ; il embarraſſe :
Le plaiſir fuit ; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.



O tems, ô perte irréparable !
Quel eſt l'inſtant où nous vivons ?
Quoi ! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraitraient ſi longs !



Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux Cours auguſte ornement,

Vous employez utilement
Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En ſont le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.

S'occuper c'eſt ſavoir jouir.
L'oiſiveté péſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.



EPITRE

EPITRE
CONNUE SOUS LE NOM
DES VOUS ET DES TU.

PHilis, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avait conſacré ſa vie?
Le Ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne!
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
  Ah, Madame, que votre vie,
D'honneur aujourdhui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans!
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,

 Qui

Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du tems;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vû jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.
Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tiſſus la *Savonerie*, *a*
Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats ſi chers que *Germain* *b*
A gravés de ſa main divine;
Et ces cabinets où *Martin* *c*
A ſurpaſſé l'art de la Chine;
Vos vaſes Japonnois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

LETTRE

a La Savonerie eſt une belle manufacture de tapis établie par le grand *Colbert*.

b *Germain* excellent orfévre dont il eſt parlé dans *le Mondain*.

c *Martin*, excellent verniſſeur

LETTRE
A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DU BOIS *.

De Cambray Juillet 1722.

UNe beauté qu'on nomme *Rupelmonde*,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma Muſe, comme à vous, à lui plaire atentive,
Accepte, avec tranſport, un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, Monſeigneur, dans votre Métropole, où je crois que tous les Ambaſſadeurs & tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que les Miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambray que pour faire boire la ſanté de l'Empereur. Pour Meſſieurs les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux Meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des Comédiens. Les Miniſtres Anglais envoyent beaucoup de couriers en Cham-

L 3 pagne,

* Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame *de Rupelmonde* était fille du Maréchal *d'Alégre*, mariée à un Seigneur Flamand, & mére du Marquis *de Rupelmonde* tué en Baviére.

pagne, & peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici Votre Eminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, & nous aussi, s'il vous fallait quitter le Ministère pour l'Apostolat.

Puissent Messieurs du Congrès,
En buvant dans cet azile,
De l'Europe assûrer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais!
Je sai que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la Messe par-fois,
Et marmoter des litanies.

Donnez, donnez plûtôt des exemples aux Rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambray des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir Votre Eminence aussi souvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flateuse.

LETTRE

LETTRE
DE MONSIEUR LE CARDINAL DE FLEURY,
A MR. DE VOLTAIRE.

A Issi ce 14. Nov. 1740.

JE reçois dans le moment, Monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr. le Marquis *de Beauveau* ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'aprouver le voyage que vous y allez faire, & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au Roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance.. Le seul motif de la Reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas, que le précieux présent que m'a fait Madame la Marquise *du Châtelet*, de l'*Anti-Machiavel*, vînt de vous; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pû en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement ma retraite; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'Auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas Prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu est si

ſage, ſi raiſonnable, & renferme des principes ſi admirables, que celui qui l'a fait ſerait digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il eſt né Prince, il contracte un engagement bien ſolemnel avec le public, & l'Empereur *Antonin* ne ſe ſerait pas acquis la gloire immortelle, qu'il conſervera dans tous les ſiécles, s'il n'avait ſoutenu, par la juſtice de ſon gouvernement, la belle morale, dont il avait donné les leçons ſi inſtructives à tous les Souverains.

Vous me dites des choſes ſi flateuſes pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre; mais elles ne laiſſent pas de me faire un ſenſible plaiſir, parce qu'elles ſont du moins une preuve de vôtre amitié. Je ſerais infiniment touché, que Sa Majeſté Pruſſienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ſes principes; mais du moins puis-je vous aſſûrer, que je ſens, & regarde les ſiens comme le modéle du plus parfait & du plus glorieux Gouvernement. . . . .

Je tombe ſans y penſer dans des réflexions politiques, & je finis en vous aſſûrant, que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que Sa Majeſté Pruſſienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de Prince de trop, & s'il n'était qu'un ſimple particulier, on ſe ferait un honneur de vivre avec lui en ſociété. Je vous porte envie, Monſieur, d'en jouïr; & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos ſentimens, &c.

REPON-

REPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURY.

J'Ai reçu, Monseigneur, votre lettre du 14. que Monsieur le Marquis *de Beauveau* m'a remise. J'ai obéï aux ordres que Votre Eminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au Roi de Prusse; il est d'autant plus sensible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me paraît, qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les Nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le Roi de France & le Roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux, & de vous être toûjours dévoué avec le plus profond respect.

A Berlin
ce 26. *Novembre* 1740.

LETTRE

LETTRE
DE
MONSIEUR
LE CARDINAL ALBERONI
A MR. DE VOLTAIRE.

A Rome
le 10. *Février* 1735.

IL m'eſt arrivé aſſez tard, Monſieur, la connaiſſance de la vie que vous avez écrite du feu Roi de Suéde, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre panchant pour ma perſonne vous a porté aſſez loin, puiſqu'avec votre ſtile ſublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans ſon Panégyrique. Heureux les Princes, qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume ſuffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnaiſſance, & je vous aſſûre, Monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus que le Cardinal ALBERONI.

REPON-

REPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont Votre Eminence m'a honoré est un prix aussi flateur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, Monseigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand-homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays, qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du Monde ; j'espére alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de Votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

PRE-

PREMIERE LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8. Août 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en ètes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux Auteur, qui fait honneur à notre ſiécle & à l'eſprit humain. Les Grands-Hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute, à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt duë, vienne à renaître, que vous ferez pancher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent Poëte, une infinité d'autres connaiſſances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la Poëſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais Poëte ne cadença des penſées métaphyſiques; l'honneur vous en était reſervé le

le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la Philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accuſation & de la juſtification du Sieur *Wolf*, le plus célèbre Philoſophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumiére dans les endroits les plus ténébreux de la Métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matiéres d'une manière également relevée, que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irréligion & d'athéïſme. Tel eſt le deſtin des Grands-Hommes; leur génie ſupérieur les expoſe toûjours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'Ame & du Monde*, émané de la plume du même Auteur. Je vous l'envoyerai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé; & je ſuis ſûr, que la force de l'évidence vous frapera dans toutes ſes propoſitions, qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaine.

La douceur & le ſuport que vous marquez pour tous ceux qui ſe voüent aux Arts & aux Sciences, me fait eſpérer, que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'Univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que

je

je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La Tragédie de *Céſar* nous fait voir des caractères ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que *Brutus* eſt ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des Sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de *Guſman*, qu'un Chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le Paganiſme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout ſon ſiécle, s'il reſſuſcitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique Déeſſe vous prodigue avec profuſion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'Auteur de tant de chef-d'œuvres? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi également le *Temple du Goût?*

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſai malheureuſement, que la foi des

des Princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours ; mais j'eſpère néanmoins, que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la régle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ferais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étenduë de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la Poëſie était encor ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les Poëtes ne ſavaient que fredonner des idilles ennuyeux, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout-au-plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'élégie ; j'y renoncerais à jamais : mais vous annobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnuës aux * * & aux * * *.

Vos Poëſies ont des qualités, qui les rendent reſpectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles ſont un cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinuë le gout des ſciences d'une maniére ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lû vos ouvra-

ges

ges reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, „ Malheureux! laiſſe-là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on ne peut „ imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même. " C'eſt dans ces momens, que j'ai ſenti, que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſes, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils par préférables?

Que ne doit-on pas aux gens, que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître? Elle ſe plait à former des ſujets qu'elle doüe de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les Arts & les Sciences, & c'eſt aux Princes à récompenſer leurs veilles. Eh! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès? Je ne craindrais autre choſe, ſinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſques au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui, que depuis ſi longtems j'admire de loin, & de vous aſſûrer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidération duë à ceux, qui ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public,

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,
FREDERIC P. R. de Pruſſe.

REPONSE

REPONSE
D
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26. Aout 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer; mon amour-propre en a été trop flaté; mais l'amour du genre humain, que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vû, qu'il y a dans le monde un Prince, qui pense en homme, un Prince Philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise, qu'il n'y a personne sur la Terre, qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine Philosophie, une ame née pour commander. Croyez, qu'il n'y a eu de véritablement bons Rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la super-

ſtion. Il n'y a point de Prince, qui en penſant ainſi, ne puiſſe ramener l'âge d'or dans ſes Etats. Pourquoi ſi peu de Rois cherchent-ils cet avantage? Vous le ſentez, Monſeigneur, c'eſt que preſque tous ſongent plus à la Royauté qu'à l'humanité. Vous faites préciſément le contraire. Soyez ſûr, que ſi un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes, n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos Peuples, & chéri du Monde entier: les Philoſophes, dignes de ce nom, voleront dans vos Etats; & comme les Artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt le plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre Trône.

L'illuſtre Reine *Chriſtine* quitta ſon Royaume pour aller chercher les Arts. Régnez, Monſeigneur, & que les Arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégouté des Sciences par les querelles des Savans. Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour la plûpart; comme les Courtiſans même, ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intriguans, auſſi faux, auſſi cruels; & toute la différence, qui eſt entre les peſtes de Cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules.

Il eſt bien triſte pour l'humanité, que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des Commandemens Céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les Théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve

trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées, & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la Terre pour un sophisme, & intéresser tous les Rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être pensant, qui n'est pas de leur avis, est un Athée; & tout Roi, qui ne les favorise pas, sera damné. Vous savez, Monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus Précepteurs, & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverse quelquefois le Trone.

Je vois, Monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois, que les *Newtons*, les *Leibnitz*, les *Bayles*, les *Lockes*, ces ames si élevées & si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés, ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'Elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. *Wolf*; je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut

espérer, je crois, de la Métaphysique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'Architecte, ni pourquoi cet Architecte a bâti: elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, & le divin Architecte, qui a bâti cet Univers, n'a pas encor, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est Mr. *Wolf*. On peut le combattre; mais il faut l'estimer: sa Philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être Athées?

Vous avez la bonté, Monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'Ame & du Monde*. Quel présent & quel commerce! L'héritier d'une Monarchie daigne du sein de son Palais envoyer des instructions à un Solitaire! Daignez me faire ce présent, Monseigneur; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne; la plûpart des Princes craignent d'entendre la vérité, & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sans doute sur cet article aussi sensément que sur tout le reste; les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être

lus;

lus; vous ſentez, qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que Poëte ſatirique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces Poëtes ſont dans le Parnaſſe, ce que ſont dans les écoles ces Docteurs, qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la *Henriade* a pû ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon Poëme reſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les Tyrans, & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête-homme, il devait trouver grace devant un Prince Philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéïrai, Monſeigneur: vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en Philoſophie; vos lumiéres ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de Souverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Alteſſe Royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruïnes, & des bas-reliefs. Un Prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je

 ſuis,

ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous paraiſſez plus homme que Prince, & vous permettrez ſans doute, Monſeigneur, que les amis ſoient préférés aux Rois.

Dans quelque coin du Monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toûjours au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai, que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres Rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

AU

AU

R. DE P.....

A Cirey ce 21. Décembre 1741.

SOleil, pâle flambeau de nos triſtes hyvers,
Toi qui de ce Monde es le pére,
Et qu'on a cru longtems le pére des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt-là qu'eſt mon Héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes Etats;
Mon Héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le Pole Antarctique?
Quels charmes ont pour toi les Négres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon Héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce Monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de Votre

Majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez fait dans Neiss tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwits, fournit de bien singuliers Mémoires pour servir un jour à l'Histoire.

Louis XIV. prit en hyver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon. Ceux que Votre Majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que *Salomon* faisait dans sa gloire; quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité.* Il est vrai, que le bon-homme parlait ainsi au milieu de trois cent femmes & de sept cent concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, Sire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce Monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poësie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté

Des

Des favoris de la victoire ;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre Majesté a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la Terre plus occupé qu'Elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds, qui peuplent la Terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton* :

Amongst unequals no society.

Il y a encor un autre malheur, c'est que Votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des Politiques, les soins intéressés des Courtisans, &c. qu'Elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, & qu'Elle

qu'Elle croira, qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive, que par malheur ce génie ſupérieur ſoit Roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une Couronne? Pour moi je ſens, que la Couronne ne me refroidit point-du-tout. Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE DU R. DE P.....

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélowits ce 23. Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres Peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné : Pourquoi ? Parce que leur Maître a fait un contrat avec un autre Prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisiéme : Vous me diriez, que ces gens sont fous, sots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur Maître.

Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister : vous vous récrieriez : Ah barbares ! Ah brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous ; les injustes n'hériteront

riteront point du Royaume des Cieux, selon *St. Matthieu Chapitre* 12. *v.* 34.

Puisque je prévois ce que vous me diriez sur ces matiéres, je ne vous en parlerai point; je me contenterai de vous informer, qu'un homme dont vous aurez entendu parler sous le nom du Roi de Prusse, apprenant que les Etats de son Allié l'Empereur, étaient ruinés par la Reine d'Hongrie, est volé à son secours; qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne, pour opérer une diversion en basse Autriche; & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie pour le service de son Allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà du héroïsme. Cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau & celui-ci sont les mêmes; c'est la même femme, qu'on représente premiérement en cornettes de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets? Combien les jugemens ne varient-ils point! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvaient le matin; ce même Soleil, qui leur plaisait en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entiére. Est-il possible, qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie, depuis le tems qu'elle est connuë? &c.

LETTRE

LETTRE

DU

R. DE P.....

SI les Histoires de l'Univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ferions plus instruits des mœurs de tous les siécles, & moins trompés par les Historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lû de plus beau stile que celui de l'histoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté: toutes les lignes portent coup: tout est nourri de réflexions excellentes: aucune fausse pensée; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lû tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres sur les noms Allemands qui sont un peu maltraités, ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que vôtre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits, & qui peuvent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui régne dans de certains livres. C'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages: il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.



REPONSE

RÉPONSE.

VOus ordonnez, que je vous diſe
Tout ce qu'à Cirey nous faiſons:
Ne le voyez-vous pas, ſans qu'on vous en inſtruiſe?
Vous êtes nôtre Maître, & nous vous imitons:
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la ſageſſe d'*Epicure*.
Comme vous, nous ſacrifions
A tous les Arts, à la Nature;
Mais de fort loin nous vous ſuivons.
Ainſi tandis qu'à l'avanture
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obſcure,
De ces traits la lumiére pure
Y peint du plus vaſte horizon
La perſpective en mignature.
Une telle comparaiſon
Se ſent un peu de la lecture
Et de *Kirker* & de *Newton*.
Par ce ton ſi Philoſophique,
Qu'oſe prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La Poéſie & la Phyſique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux Code Poétique

Je

Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ſes vers lyriques,
Depuis deux-mille ans repétés,
Brode encor des fables antiques :
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies,
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches,
Des rimailleurs ſuivants les Cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille eſt le chemin du cœur ;
L'harmonie, & ſon bruit flatteur,
Sont l'ornement de la penſée ;
Mais je préfére avec raiſon
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraiſon
D'un puriſte d'Académie.
Jardins, plantés en ſimétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'aplaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau :

Jar-

Jardins, il faut que je vous fuye;
Trop d'art me révolte & m'ennuye.
J'aime mieux ces vaſtes forêts;
La Nature libre & hardie,
Irréguliére dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette Nature ſimple & belle;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi vôtre pardon
Pour cette longue rapſodie;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'*Emilie*.



AU

R. DE P..... *

SIRE,

PEndant que j'étais malade, Votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fiévre. Je ne pouvais répondre aux derniéres bontés de Votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? A Vienne? A Presbourg? A Temeswar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être, qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assûrement votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les Princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand Votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'*Esculape* les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur

On

* Nous n'avons pu trouver la datte de cette lettre. Il paraît qu'elle est de l'année 1742.

On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au Diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout Chrêtien,
Tout Juif, tout Musulman raisonne,
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainsi que le Parisien,
Badaut crédule & satirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De *Bellisle* & de vous peut-être,
Et dans son léger entretien
Vous juge à fonds sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié sur le bord du Stix ; mais je suis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les Rois vos confréres, de ravager cette Terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,

 Que

Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon Abbé de *Saint Pierre?*

Il vous accorderait tout aussi aisément, que *Lycurgue* partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux Moines. Il établirait les quinze Dominations de *Henri IV.* Il est vrai pourtant, que *Henri IV.* n'a jamais songé à un tel projet. Les Commis du Duc de *Sully*, qui ont fait ses Mémoires, en ont parlé; mais le Sécretaire d'Etat *Villeroy*, Ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à *Henri IV.* le projet de déranger tant de Trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la Diète Européane, ou *Europaine*, s'assemble pour rendre tous les Monarques modérés & contens, Votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siécle de Louis XIV.*; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de Votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain: mais je travaillais principalement pour Elle; & j'ai jugé, que la sphère du Monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à Votre Majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sai, si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Ce-

Cependant, grand Roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même ;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des Rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, & l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.



AU
R. DE P.....

A Paris ce 15. Mai 1742.

QUand vous aviez un pére, & dans ce pére un maître,
Vous étiez Philosophe, & viviez sous vos loix.
Aujourdhui mis au rang des Rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt Maîtres à la fois.
Ces Maîtres sont Tyrans. Le premier c'est la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à son côté,
Moins éblouïssante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un Traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:

Aux

Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance :
Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un Héros !

Il ne vous en coûte rien, à vous, Sire, tout cela vous eſt naturel : vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux-eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance, que Votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confréres les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'Abbé de *Saint Pierre* * a envoyé à Votre Majeſté. Je préſume, qu'Elle voit les choſes que veut voir le Pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le Roi Philoſophe fait parfaitement ce que le Philoſophe qui n'eſt pas Roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de faiſeurs & de faiſeuſes de cabrioles, que Votre Majeſté fait venir de France dans ſes Etats. On ne danſe guè-

N 4

* L'Abbé de *St. Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au Roi de Pruſſe, & à d'autres Princes, des projets d'une pacification générale. Le Cardinal *Du Bois* appellait ſes ouvrages les rêves d'un homme de bien.

guères que dans la paix. Il eſt vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques Puiſſances voiſines; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des Electeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'Arbitre de l'Allemagne; & quand vous avez fait un Empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent-vingt-mille hommes bien faits, bien armés, bien vétus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête: c'eſt à vous à danſer. Sire, *Voiture* vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les Grands-Hommes & avec les Rois, & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au-lieu de douze bons Académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des Académiciens ennuyer un Héros, & des Acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra dont Votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous; & ſi Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les Princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques Acteurs pour la Tragédie, qui

ne

ne font pas fans talens, & qui pourraient convenir à Votre Majefté; car je me flatte qu'Elle ne fe bornera pas à des galimatias Italiens & à des gambades Françaifes. Le Héros aimera toujours le Théâtre, qui repréfente les Héros. Puiffiez-vous, Sire, jouïr bientôt de toutes fortes de plaifirs, comme vous avez acquis toute forte de gloire. C'eft le vœu fincère de votre admirateur, de votre fujet par le cœur, qui malheureufement ne vit point dans vos Etats; d'un efprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreffe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire mes tres-profonds refpects.



A U

AU

R. DE P.....

A Paris ce 26. Mai 1742.

LE *Salomon* du Nord en eſt donc l'*Alexandre*;
Et l'amour de la Terre en eſt auſſi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les Héros, ils ſont trop de fracas;
Je hais ces Conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O Ciel! que je dois vous haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage;
Vous êtes un Héros; mais vous êtes un ſage:
Votre raiſon maudit les exploits inhumains

Où

Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en Abbé de *St. Pierre* pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi Votre Majeſté force la Reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le Héros de l'Allemagne, & l'Arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, & nos prologues d'Opéra ſeront pour vous.

La fortune qui ſe jouë des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiécle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le Comte *du Four* allait voir le Maréchal *de Broglio*, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce Comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du Maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je croi, autre choſe à faire que des rélations: mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de cou-

courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon Héros eſt toujours ſenſible, & que ce même homme, qui ſait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de Mr. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plûtôt qu'il pourra, & qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos piés, ſi l'amitié, plus forte que les Rois & les Héros, ne le retenait pas, & qui ſera attaché à jamais à Votre Majeſté avec le plus profond reſpect & la plus tendre vénération.



A U

AU R. DE P......

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable;
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais: il n'y a plus moyen de vous dire toujours Votre Majeſté. Cela eſt bon pour des Princes de l'Empire, qui ne voyent en vous que le Roi: mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entouſiaſme, j'oublie dans mon yvreſſe le Monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pû faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des Rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avouë;

Car

Car des Rois que ce monde louë,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux & paiſible,
Joignit le myrthe à l'olivier,
Fut indolent & familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.

Si la Reine de Hongrie & le Roi mon Seigneur & Maître, voyaient la lettre de Votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remédes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en ayent dit les *Céſars*, & les *Antoines*, & les *Octaves* vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les Rois: battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux Rois qui le méritent bien.
Tous ces Héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.

Mais

Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas;
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouïrai sans repentir
Des caresses & du plaisir
Que fait votre Muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme Votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'avanture de Lintz, Elle ne juge pas non-plus de l'esprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les grossiéretés de *l'Abbé des Fontaines.*

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je croi, d'être conté à Votre Majesté. Le Cardinal *de Fleury*, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la Messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. *Amelot* & Mr. *de Breteuil* arrivèrent, & lui dirent, qu'il se joüait à se tuer: *Bon bon*, *Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la Messe à cet âge, & moi la servir. Je suis avec le plus profond respect, &c.

A Paris ce 2. Octobre 1743.

A U

AU

R. DE P.....

On n'a pas trouvé la date dans la copie.

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25. Décembre: elle contient deux grands articles; un plein de bonté, de tendreſſe & d'attention à me combler des bienfaits les plus flateurs. Le ſecond article eſt un ouvrage bien fort de Métaphyſique. On croirait, que cette lettre eſt de Mr. *Leibnitz* ou de Mr. *Wolfius*, & cependant elle eſt d'un Roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la Métaphyſique, pour oſer diſputer contre les *Leibnitz*, les *Wolfs* & les *Fréderics*. Me voilà comme *Ajax* combattant dans l'obſcurité, & diſant aux Dieux, *Rendez-nous le jour*.

1. J'avouë d'abord, que l'opinion de la *raiſon ſuffiſante* de Mrs. *Wolf* & *Leibnitz*, eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie: car enfin il n'y a rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

2. Qu'entens-je par liberté? Le pouvoir de penſer & d'opérer des mouvemens en conſéquence; pouvoir très-borné

borné ſans doute, comme toutes nos facultés. Car, Sire, plus vous êtes grand, plus vous ſentez que l'homme eſt peu de choſe.

3. Eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'eſt moi, je ſuis libre; car être libre, c'eſt agir; ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi? Je ſuis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel eſt cet autre, qui me tromperait ? S'il y a un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement : c'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui ſans raiſon ſuffiſante s'occupe éternellement d'erreur; choſe oppoſée directement à ſon eſſence, qui eſt la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe ? Eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a point l'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comment la liberté ſerait impoſſible.

6. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine : comme un quarré rond eſt une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire; reſte à voir, ſi l'Etre infini & créateur eſt libre, & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, com-

me il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si Dieu n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent, donc il n'eſt pas Dieu. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit, qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend, que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je répons, que Dieu fait, loiſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus: Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette communication, qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie.

9. On nous objecte, que nous ſommes quelquefois emportés malgré nous, &c. Je répons: Donc nous ſommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'ame.

10. On objecte, que l'aſſentiment de notre eſprit eſt toujours néceſſaire; que la volonté ſuit cet aſſentiment, &c. Donc, dit-on, nous voulons, nous agiſſons néceſſairement. Je répons, qu'en effet on déſire néceſſairement: mais déſir & volonté ſont deux choſes très-différentes, & ſi différentes, qu'un homme veut & fait ſouvent ce qu'il ne déſire pas. Combattre ſes déſirs eſt le plus bel effet de la liberté; & je crois, qu'une des grandes ſour-

ces

ces du mal-entendu qui eſt entre les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté & le déſir.

11. On objecte, que ſi nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au-contraire que ce n'eſt que parce qu'il y a un DIEU, que nous ſommes libres; car ſi tout était néceſſaire, ſi ce monde exiſtait par lui-même d'une néceſſité abſoluë inhérente dans ſa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il eſt certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés néceſſairement enſemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté: Donc ſans DIEU point de liberté. Je ſuis bien ſurpris des raiſonnemens échapés ſur cette matière à l'illuſtre Mr. *Leibnitz*.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, eſt l'impoſſibilité d'accorder avec elle la preſcience de DIEU; & quand on me dit, DIEU *ſait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans eſt d'une néceſſité abſoluë*: j'avouë, que je ſuis à bout, & que tous les Philoſophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la preſcience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il eſt permis de parler ainſi) comme un Roi peut ignorer ce que fera un Général à qui il aura donné carte blanche. C'eſt le ſentiment des Sociniens. On objecte à ces raiſonnemens-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'Eternité eſt inſtantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils

n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui est un instant, leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans cette occasion un homme, dont il connaît le caractère? La différence sera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'est le sentiment de *Clarcke*, ce grand ferrailleur en Métaphysique. J'avouë, que tout cela me paraît très-hazardé, & que c'est un aveu plûtôt qu'une solution de la difficulté. J'avouë enfin, Sire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la Création & contre la Providence, je crois néanmoins la Création & la Providence; aussi je me crois libre (jusques à un certain point, s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je crois donc écrire à Votre Majesté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus sages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous pensiez, Sire, que nous sommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices? De quel prix seraient les grandes actions

qu

que vous ferez? Quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que Votre Majeſté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous? Quoi! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir? Non, Sire, votre ame eſt trop noble pour ſouffrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, *&c.*



AU

R. DE P..... *

CEux qui ſont nés ſous un Monarque,
Font tous ſemblant de l'adorer:
Sa Majeſté qui le remarque,
Fait ſemblant de les honorer;
Et de cette fauſſe-monnoïe,
Que le Courtiſan donne au Roi,
Et que le Prince lui renvoïe,
Chacun vit, ne ſongeant qu'à ſoi.
Mais lorſque la Philoſophie,
La ſéduiſante Poëſie,
Le goût, l'eſprit, l'amour des Arts,
Rejoignent ſous leurs étendarts,
A trois cent milles de diſtance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand ſans crainte & ſans eſpérance
Je ſens en moi tous vos panchans,
Et lorſqu'un peu de confidence
Rèſſerre encor ces nœuds charmans;
Enfin lorſque Berlin attire
Tous mes ſens à Cirey ſéduits,

Alors

* *Du* 1. *Août* 1744.

Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout Roi que je ſuis?
Enfin l'Océan Germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit ſi bien la République,
Vers Embden ſera ſous vos loix,
Avec garniſon Batavique.
Un tel mêlange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuſet me raſſûre;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal ſe fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de proſpérités!
Vous conquerez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces;
Vous mariez à de grands Princes
De très-adorables beautés;
Vous faites nôce, & vous chantez,
Sur votre Lyre enchantereſſe,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce molleſſe.
Vos ſujets, au ſein du loiſir,
Goûtent les fruits de la victoire;
Vous avez & fortune & gloire:
Vous avez ſurtout du plaiſir;
Et cependant le Roi, mon Maître,

Si digne avec vous de paraître
Dans la liſte des meilleurs Rois,
S'amuſe à faire dans la Flandre
Ce que vous faiſiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des baſtions en cendre.
C'eſt lui, qui ſecouru du Ciel,
Et ſur-tout d'une armée entiére,
A briſé la forte barriére
Qu'à notre Nation guerriére
Mettait le bon Greffier *Fagel.*
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le Pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon Souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à vôtre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux Prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment,
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le Firmament;

Et

Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammates
Tout l'horiſon d'un nouveau Ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençates
A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volates.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis;
A l'Europe toute incertaine,
Vous parûtes. Vingt Potentats
Se troublèrent dans leurs Etats,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.



LETTRE

LETTRE
AU
R. DE P.....*

BLaiſe Paſcal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux Miſantrope, *Héraclite* ſublime,
Qui penſe qu'ici-bas tout eſt miſère & crime,
Dans ſes triſtes accès oſe nous maintenir,
Qu'un Roi que l'on amuſe, & même un Roi qu'on aime,
Dès qu'il n'eſt plus environné,
Dès qu'il eſt réduit à lui-même,
Eſt de tous les mortels le plus infortuné.
Il eſt le plus heureux ; s'il s'occupe, & s'il penſe.
Vous le prouvez très bien, car loin de vôtre Cour,
En hibou fort ſouvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immenſe,
Que la Philoſophie ouvre à nos faibles yeux ;
Et votre eſprit laborieux,
Qui ſait tout obſerver, tout orner, tout connaître,
Qui ſe connaît lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encor ſon être.
Travailler eſt le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos eſt, dit-on, le partage du Ciel!

Je

* Cette piéce eſt de 1751. Voyez les Penſées de *Paſcal*.

Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité !
Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
Dieu ferait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.
Toujours ainsi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui dans le Vatican
Met sur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du prisonnier *Mahmouth* il vous fait un Sultan.
Il meurit à Mocha dans le sable Arabique
Ce caffé nécessaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour
De la variété le mobile théatre ;
Il se plut à paitrir d'incarnat & d'albâtre,
Les charmes arrondis du teint de *Pompadour*,
Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
Sur le nez applâti d'une Dame Africaine,
Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
Dieu se joüe à son gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand *Fontenelle*,
Et trousse à trente-deux mon dévot de *Pascal*.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Descendent en pluye éternelle
Sur cent mondes divers & sur chaque animal ;
Les sots, les gens d'esprit, & les fous, & les sages,

Cha-

Chacun reçoit sa dose, & le tout est égal.
On prétend que de DIEU les Rois sont les images ;
Les Anglais pensent autrement ;
Ils disent en plein Parlement,
Qu'un Roi n'est pas plus Dieu que le Pape infaillible :
Mais il est pourtant très plausible,
Que ces Puissans du siécle un peu trop adorés,
A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés,
Ressemblent en un point à nôtre commun Maître ;
C'est qu'ils font comme lui, le mal, & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégouts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de Cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis :
Au feu de votre esprit que nôtre esprit s'éclaire ;
Que sans empressement nous cherchions à vous plaire ;
Qu'en dépit de la Majesté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaisir, mére de la saillie,
Assaisonne avec volupté
Les ragouts de vôtre ambrosie.
Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
Versez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe sablonneux,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

A MON-

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE VENDOME †.

De Sully, salut & bon vin,
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé *Courtin*,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon Ange & son Lutin
Ont envoyé dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du tems,
Une fraicheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galans,
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec & décharné,

N'ayant

† C'est le frére du Duc de *Vendome*. Il était Grand Prieur de France. L'Abbé *Courtin* était un de ses amis, fils d'un Conseiller d'Etat, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette letre est de 1716.

N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de DIEU maudit,
Puisqu'il aime & qu'il verſifie.

Notre premier deſſein était d'envoyer à Votre Alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelles*, les *des Barreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'Abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſai pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court; le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſçaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'Egliſe, à la Cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre . . & Madame de . . ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous

Nous euſſions peint les jeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vû de Paphos,
Vous en euſſiez vû de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de Tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe *Orgie*.
L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins,
Dans leurs ſotiſiers recueillirent,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,

Tels

Tels que l'ingénieux *Horace*
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec *Auguſte* & *Mécénas*.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits;
Nous ne ſommes point beaux-eſprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de *Clément*,
Qui dans votre Temple réſide. *
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eſt le vôtre, & vous m'avoûrez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A *Mars*, à la Cour, à *Cithère*,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

A MON-

* L'Abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux Grands-Prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CHAULIEU. *

De Sully le 5. *Juillet* 1717.

A Vous, l'*Anacréon* du Temple,
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goute au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la Tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sully, où *Chapelle* a demeuré; c'eſt à-dire, s'eſt enyvré deux ans de ſuite. Je voudrais bien, qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écri-

* Cette lettre mêlée de proſe & de vers, eſt un des premiers ouvrages de notre Auteur. *Chapelle*, dont il eſt ici queſtion, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bû, ce qui était le vice de ſon tems; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, & enfin à ſon eſprit.

écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la Magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux Déïtés des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorciére *Pithonisse*,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot Prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le Diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère:
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Eh! de grace, Monsieur *Chapelle*,
Quittez le manoir de *Pluton*,
Pour cet enfant qui vous appelle;
Mais non, sur la voûte éternelle,

Les

Les Dieux vous ont reçû, dit-on,
Et vous ont mis entre *Apollon*
Et le fils joufflu de *Sémèle*.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable *Chapelle*.
Cette familiére oraison,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche,
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son *Gassendi* * dans sa poche;
Il s'appuyait sur *Bachaumon*,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

* *Gassendi* avait élevé la jeunesse de *Chapelle*, qui devint grand partisan du systême de Philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait, il expliquait le systême aux convives, & lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin:
Puis à *Chaulieu* l'Epicurien
Je ſervis quelque tems de maître;
Il faut que *Chaulieu* ſoit le tien.



REPON-

REPONSE
A LA
PRECEDENTE.

JE n'aurais jamais crû qu'un homme comme vous, Monſieur, eût pû croire aux Eſprits, & moins encor ajouter foi à ce qu'ils diſent quand ils veulent bien revenir, je ne ſai pas d'où. La ſecte des Philoſophes, où vous avez la bonté de m'aſſocier de votre autorité, m'a fait douter, grace au Ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préſervé des coquetteries de ſon ombre, de votre politeſſe, & de la complaiſance de mon amour propre, que vous avez tâché ſi galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raiſons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une eſſentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illuſion.
Quand avec vos talens le Ciel vous a fait naître,
Il n'eſt pour vous de Maître qu'*Apollon*.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus

jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flateuſe pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponſe en forme, qui ſerait indigne peut-être d'un élève de *Chapelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après ſa mort.

Mais ſi je me défie de mon eſprit, je ſuis toujours ſûr de mon cœur ; & je vai répondre au ſentiment d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque eſſentielle, qui eſt de vous dire avec la ſincérité dont je fais profeſſion, ce que je penſe de la petite affaire dont vous me faites ouverture &c.

A Paris ce 26. Juillet 1717.



A MON-

A MONSIEUR
LE PRESIDENT HENAUT,
AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1. Sept. 1744.

O Déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mére des plaisirs du sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage.
O Déesse, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable:
Il est si digne d'être heureux.
Sur *Hénaut* tous les autres Dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inéxorable?
Ramène à ses amis charmans,
Ramène à ses belles demeures

Ce bel-esprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures,
Orne pour lui, pour lui suspens
La course rapide du tems,
Il en fait un si bel usage:
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us* pour un savant,
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage;
Qu'il vive autant que tous les Rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faiblesse & le courage,
Les mœurs, les passions, les loix,
Sans erreur & sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir:
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Grand DIEU, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un *Des Fontaine*,
Entouré dans son galetas

De

De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais *Eglé*, jamais *Sylvie*,
Jamais *Liſe* à ſouper ne prie
Un pedant à citations,
Sans gout, ſans grace & ſans génie;
Sa perſonne, en tous lieux honnie,
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la ſanté, que je fais du meilleur de mon cœur, ſouffrez, Monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs comme de raiſon; buvez gaîment, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières; & revenez vîte à Cirey avant que les Houzards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Stix. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arrêtiez ſur la route.



A MON-

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

De Villars, le 1. *Septembre* 1720.

LEs Dames, qui ſont à Villars, Monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères, que Philoſophes. Elles mettent à obſerver les Aſtres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits Phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la Nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,
Nous brouillons tout l'ordre des Cieux;
Nous prenons *Venus* pour *Mercure*;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,

Au-lieu

Au-lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'Opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le Soleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite, ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur: Nous n'avons ſçu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le Soleil pour la Lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vû la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre Maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres Philoſophes rendent à peine intelligibles; & la Nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les ſavans, & pour donner aux ignorans le goût des Sciences.

Or, dites-nous donc, *Fontenelles*,
Vous, qui par un vol imprévu,
De *Dédale* prenant les aîles,
Dans les Cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où *Saint Paul* avant vous a vû

Force

Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tû.
Du Soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et sa grandeur & sa lumière?
Que dira le *Boulainvilliers* *
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez Pasteur,
On vous eût vû sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du DIEU brillant, qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.

Mais

* Le Comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'Astrologie. Le Cardinal *de Fleury* disait de lui, qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'histoire de France.

Mais depuis que votre *Apollon*
Voulut quitter la bergerie
Pour *Euclide* & pour *Varignon*,
Et les rubans de *Céladon*
Pour l'astrolabe d'*Uranie*,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poësie;
Car sachez, que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'Astronomie.



REPON-

REPONSE*
DE
MONSIEUR
DE FONTENELLE
A
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Vous dites donc, gens de village,
Que le Soleil à l'horiſon
Avait aſſez mauvais viſage?
Eh bien quelque ſubtil nuage
Vous avait fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Elle était là comme en priſon,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en ſon haut étage
Ne craignait point la pamoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.

Adieu,

* Cette réponſe de *Fontenelle* eſt très-mauvaiſe; il en fit une autre, addreſſée à Madame la Maréchale de *Villars*, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle eſt ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette piéce.

Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage ;
L'ignorance eſt ſon appanage ,
Avec les plaiſirs à foiſon ,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avourai bien , & j'en enrage ,
Que le ſavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage ,
Mais badinage de griſon ;
Que de ſon brillant équipage ,
Toujours de maiſon en maiſon
L'inquiet *Phœbus* déménage ;
Laiſſez-le en paix faire voyage ,
Rabattez vous ſur le gazon ;
Un gazon , canapé ſauvage ,
Des ſoucis de l'humain lignage ,
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſçu l'uſage ,
On chante encore en vieux langage
Martin & l'adroite *Aliſon*.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute ,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre Soleil ne s'encroute ,
En nous diſant : Meſſieurs , bon ſoir ,
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir ;
Pour moi j'en ai fait mon devoir ,
Et moi-même ne vois plus goute ;

Encor

Encor un coup, Messieurs, bon soir :
Et peut-être en son désespoir
Osera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute?
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout sera pêle & mêle, & toute
Société sera dissoute,
Sans qu'on dise, jusqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute,
Sans tester & sans laisser d'hoir;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir.



REPONS

REPONSE
A UNE LETTRE
DONT
LE ROI DE PRUSSE
HONORA L'AUTEUR
A SON AVENEMENT A LA COURONNE.

QUoi, vous êtes Monarque, & vous m'aimez encore?
Quoi! le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la Terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours ſenſible! ame toujours égale!
Vos mains du Trône à moi rempliſſent l'intervale.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincères.
Ah Prince! ah digne eſpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux ſi magnanimes;
Tout Roi jure aux Autels de réprimer les crimes,
Et vous plus digne Roi, vous jurez dans mes mains
De proteger les Arts, & d'aimer les humains.

Et toi *a*, dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un DIEU, mais qu'on nommait Athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un Philosophe craigne,
Socrate est sur le Trône, & la vérité régne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des Etats,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarrassans, Colosses de la guerre,
Enlevés *b* à prix d'or aux deux bouts de la Terre;
Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
Et sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi régne le sage:
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;
Consulter la prudence, & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste;

Le

a Le Professeur *Wolf*, persécuté comme Athée par les Théologiens de l'Université de Hall, chassé par *Fréderic II.* sous peine d'être pendu, & fait Chancelier de la même Université à l'avénement de *Fréderic III.*

b Un de ces soldats, qu'on nommait *Petit-Jean*, avait été acheté 24000. liv.

Le Conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé ;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé ;
Lui ſeul eſt vraiment Roi, ſa gloire eſt toujours pure ;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente Rois ;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de *Titus*.
Il fut aimé ; voilà ſa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le Héros dont vous ſuivez les pas ;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.



A U
R. DE P.....

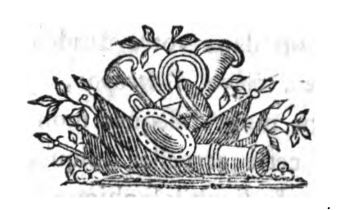
Ce 20. *Avril* 1741.

EH bien! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les Rois dans la balance;
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſûrez, qu'un ſavant ne peut être un Héros;
Ennemis de la gloire & de la poëſie,
Grands critiques des Rois, allez en Siléſie:
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt-là qu'eſt mon Héros. Venez, ſi vous l'oſez.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les Arts la carrière immortelle;
Lui qui de la Nature a vu les profondeurs,
Des Charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſai, que *Charle Douze*, & *Guſtave*, & *Turenne*,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocréne:
Mais enfin ces guerriers, illuſtres ignorans,

En

En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon Prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'eſt point *Achille*, il ſait être un *Homère*.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets auſſi-bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genéve & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, régne en grand-homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous, mon Prince, & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un Héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O Ciel! que ferait-on dans votre Académie?
Un dur Anatomiſte, élève d'*Atropos*,
Viendrait ſcalpel en main diſſequer mon Héros :
Là voila, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes Dieux! l'aimable *Fréderic*,

Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, Prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaiſirs, tous les *Ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Jenſeric*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos Etats, ainſi que votre gloire,
Daignez vous ſouvenir, que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préſagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur ſuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand Politique, & rapide vainqueur,
Trente Etats ſubjugués ne valent point un cœur.



AU
R. DE P.....

A Paris ce 1. Novembre 1744.

DU Héros de la Germanie,
Et du plus bel eſprit des Rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie :
Ma Muſe en eſt en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la Renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déeſſe vagabonde,
De *Fréderic* & de *Louis*
Porter les noms au bout du Monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumiére;
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entiére,
S'ils ſont toujours entrelaſſés.

Quels seront les heureux Poëtes,
Les Chantres boursouflés des Rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre & la lance d'*Achille*;
Vous qui rapide en votre stile,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose & des vers,
Comme vous prenez une ville,
D'*Horace* heureux imitateur,
Sa gaîté, son esprit, sa grace,
Ornent votre stile enchanteur:
Mais votre Muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur.
L'Empereur protégeait *Horace*,
Et vous protégez l'Empereur.
Fils de *Mars* & de *Calliope*,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand *Themis* avec *Bellone*,
Par votre main rafermira
Des *Césars* le funeste Trône:
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;

Quand

Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du Monde;
Mon Prince à Berlin reviendra,
Mon Prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel Opéra,
Qu'il aura compoſé lui-même.
Chaque Auteur vous aplaudira;
Car tout envieux que nous ſommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un Poëte eſt toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel ſecours
Vous n'avez pas beſoin pour plaire;
Fuſſiez-vous pauvre comme *Homère*,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, ſi ma plume légère,
Que ſouvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-eſprit
Beaucoup plus qu'au Roi qu'on révère.
Le Nord à vos ſanglans progrès,
Vit des Rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.



A MON-

A MONSIEUR
LE DUC DE SULLY.

J'Irai chez vous, Duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du système *,
De ce système tant vanté,
Par qui nos Héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté:
Pareils à la vieille Sybille,
Dont il est parlé dans *Virgile*,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'*Energumène*,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être les larmes aux yeux,

Je

* Le système de Mr. *Law*, 1720. Cette lettre est de ce qui bouleversa la France en tems-là.

Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux goûteux,
Qu'anima l'esprit de *Chapelle.*
L'éternel Abbé de *Chaulieu*
Paraîtra bientôt devant Dieu;
Et si d'une Muse féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre Monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son Curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile & son Latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très-beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché;
Car on sait, qu'il était Poëte;
Et que sur ce point tout Auteur,
Ainsi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté,

Com-

Comme s'il eût été modeſte.
Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiécle plein de politeſſe.
On dit, qu'aujourdhui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.
Pour notre petit *Genonville*,
Si digne du ſiécle paſſé,
Et des faiſeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile;
Il a toujours le même ſtile,
Et toujours la même gaîté.
Je ſai, que par déloyauté,
Le fripon n'aguère a tâté
De la maîtreſſe tant jolie,
Dont j'étais ſi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pû m'en courroucer:
Mais je ſai; qu'il faut ſe paſſer
Des bagatelles dans la vie.

A Paris le 18. *Août* 1720.

A MON-

A MONSIEUR LE DUC DE LA FEUILLADE.

COnſervez précieuſement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La Dame, qui depuis longtems
Connait à fond votre perſonne,
A dit: Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens:
Son eſprit eſt dans ſon printems,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.
Adieu, Monſieur le Gouverneur,
Non plus de Province frontiére,
Mais d'une beauté ſinguliére,
Qui par ſon eſprit, par ſon cœur,
Et par ſon humeur libertine

De jour en jour fait grand honneur
Au Gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche, que *Cithérée*
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais Lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau Gouvernement.



A MON-

A MONSIEUR LE MARECHAL DE VILLARS.

Je me flatais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais *Vinache* * a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand Charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse, que j'ai tort
De parler du soin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez, que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde:
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,

Vous

* Médecin Empirique. Cette lettre est de 1721.

Vous eût envoyé chez *Pluton*,
Voyez la consolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'histoire.
Paris vous eût premiérement
Fait un service fort célèbre,
En présence du Parlement;
Et quelque Prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas fait assûrement.
Puis en vertueux Capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'Eglise de *Saint Denis*,
Entre *du Guesclin* & *Turenne*.
Mais si quelque jour, moi chétif,
J'allais passer le noir esquif,
Je n'aurais qu'une vile bière,
Deux Prêtres s'en iraient gaïment,
Porter ma figure légère,
Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetiére.
Mes niéces au-lieu de priére,
Et mon Janseniste de frére *,

Ri-

*** L'Auteur avait un frére, Comptes, qui était en effet un Trésorier de la Chambre des Janséniste outré, & qui se brouil-**

Riraient à mon enterrement ;
Et j'aurais l'honneur ſeulement,
Que quelque Muſe médiſante
M'affublerait pour monument,
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur DIEU vous réſerve.

brouillait toujours avec ſon frére, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des Jéſuites.



A MONSIEUR DE GENONVILLE, *
SUR UNE MALADIE.

NE me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami *Chaulieu* de parler de lui-même;
Et laiſſe-moi jouïr de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma Muſe en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie avec ſes noirs ſerpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obſcurcir la naiſſante aurore.
D'une injuſte priſon, je ſubis la rigueur;
Mais au moins de mon malheur
Je ſçus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.

Dieux!

* Cette lettre eſt de l'année 1719.

Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien:
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien,
Je te pardonnai tout avec un cœur Chrêtien,
Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourdhui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est racourcie;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs:
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentimens confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée

Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce-là ce rayon de l'eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce-là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas! périrait-il de même!
Je ne ſai, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
DIEU conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.



A MA-

A MADAME

DE

FONTAINE-MARTEL. *

En 1732.

O Très singulière *Martel*,
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête-homme ait en ce monde.
Il est vrai, qu'un peu je vous gronde ;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse Harpie,

* La Comtesse de *Fontaine-Martel*, fille du Président *Desbordeaux* ; elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre & très-aimable.

Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente & crie;
Mais celle, qui ſi doucement,
Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables?
Bien-loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au-lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquiles;
Des vers aimables & faciles,
Au-lieu des fatras inutiles
De *Queſnel* & de *le Tourneur*;
Voltaire, au-lieu d'un Directeur;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au Curé préférant *Campra*,
Vous avez loge à l'Opéra,
Au-lieu de banc dans la Paroiſſe:

Et

Et ce qui rend mon fort plus doux,
C'eſt que ma maîtreſſe chez vous,
La liberté, ſe voit logée :
Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni Catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A Meſdames les précieuſes.
C'eſt-là qu'on trouve la gaîté,
Cette ſœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le Ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre,
Martel; l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.



LETTRE
écrite de Plombières
A Mr. PALLU,
CONSEILLER D'ETAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornuës,
Sous un Ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés ſur d'épaiſſes nuës,
Près d'un bain chaud, toujours croté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui ſur ſon mal toujours raiſonne,
Se baigne, s'enfume, & ſe donne
La queſtion pour la ſanté.

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes ſempiternelles,
Qui toutes penſent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;

Où

Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nancy,
Et des Moines de Commercy,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.
De ces lieux, où l'ennui foiſonne,
J'oſe encor écrire à *Paris*.
Malgré *Phœbus*, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaiſſent peu ma perſonne;
Mais c'eſt à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la Cour
Nous vîmes briller tour-à-tour,
Par ſes graces, par ſon courage;
Gai, généreux, tendre, volage,
Et ſéducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait ſa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous ſoyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien, à l'avanture,

Choi-

Choisir un autre greluchon,
Plus *Alcide* pour la figure,
Et pour le cœur, plus *Celadon* ;
Mais quelqu'un plus aimable? Non,
Il n'en est point dans la Nature;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux Seigneur la politesse,
Avec l'imagination,
Et les graces de la jeunesse;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plait à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme une Ambassade,
Sans nous avoir rien raporté
De la pesante gravité
Dont cent Ministres font parade?
A ce portrait si peu flaté,
Qui ne voit mon *Alcibiade*?



A MON-

A

MONSIEUR

DE FORMONT,

en lui renvoyant les œuvres de Descartes *& de* Mallebranche.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de graces ;
Epicure, avec *Apollon*,
S'empresse à marcher sur vos traces :
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire *,
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire ;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir DIEU dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour *René*, le visionnaire †,
Songeur de la nouvelle loi ;
Il éblouït plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité

Un

* *Mallebranche.* † *Des-Cartes.*

Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans ſa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le Monde ;
Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vai chez ma Silvie ;
Un eſprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux ſon entretien,
Qu'un Roman de Philoſophie.
De ſes attraits toujours frapé,
Je ne la crois pas trop fidelle ;
Mais puiſqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.



A MON-

A MONSIEUR LE PRESIDENT HENAUT.

A Luneville ce 28. Novembre 1748.

Vous, qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poësie;
Vous qui de la Philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
HENAUT, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle Magie,
Parmi tant de succès flateurs,
Vous avez désarmé l'envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher

Aux

Aux murs du Temple de mémoire;
Aux ſots vous fûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine ſur mille arbriſſeaux,
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu ſur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le ſort de tout Auteur,
Que les autres ne plaignent guères;
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux eſprits ſerviteur
Il évite ſes chers confréres.
Montagne, cet Auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourés de l'école.
Mais quand ſon élève *Charon*,
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,

Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourdhui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé *Pyrrhon*
Fait élever une ſtatue;
Socrate prèche la raiſon,
Et *Socrate* boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiette,
Le bel eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poſſède.

Mais finiſſons ce triſte ton,
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.

Dans

Dans la carriére des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon *Mevius*,
Hercule avait ſon *Euriſtée*.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des Cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un Roi ſans Courtiſans, *
Près de *Bouflers* & d'*Emilie*;
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je faſſe envie.

* Le Roi *Staniſlas*.



A MON-

A MONSIEUR LE MARQUIS DES ISSARTS, AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Versailles le 7. Avril 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir & bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pû être témoin du moment où Votre Excellence signait le bonheur de la France ; j'ai pû voir la Cour de Dresde, & je ne l'ai point vûé. Je ne suis pas né heureux ; mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un Roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux Rois tient mieux sa Cour,

Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de *Louïs Quinze* ou d'*Auguſte ?*
La plus fine ſagacité
En ce point pourrait ſe confondre,
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; & puis, Monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'aprocher des trois Princeſſes que la Reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois Nations eſt la plus heureuſe ?

Que même on demande à la Reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois Peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monſeigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine,

phine, je me fouviens de *Pfyché*, & je fonge que *Pfyché* avait deux fœurs :

Chacune des deux était belle ;
Tenait une brillante Cour,
Eut un mari jeune & fidelle :
Pfyché feule époufa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monfieur, un moyen de finir cette difpute ; dans laquelle *Paris* aurait coupé fa pomme en trois.

Je fuis d'avis que l'on préfére
Celle qui le plus promtement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur augufte mére.

Vous voyez, Monfieur, que fans être Politique j'ai l'efprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels fentimens. J'ai l'honneur d'être avec refpect, Monfieur, de Votre Excellence, le &c.



A MONSIEUR
LE COMTE ALGAROTTI,
QUI ETAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21. Février 1747.

ENfant du Pinde & de Cithère,
Brillant & ſage *Algarotti*,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti ;
Dans vos Palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons !
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance !
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le Héros qui venge la France
Et la Nymphe qui l'embellit.
Aprenez que cette Dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre Muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.

Vous

Vous penſerez que je l'ai vuë,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entenduë;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma Muſe peu connuë,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nuë,
N'eſt que l'écho de l'Univers.
  Une Dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'apartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de *Livie*?
Il laiſſait paſſer *Cornelie*,
Les Ducs & Pairs, le Chancelier,
Et les Cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec *Tibulle* & *Polymnie*.
  Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les Dieux ne me refuſent guère:
Je fais aux Graces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis, Filles de l'amour,
Daignez, à ma Muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,

Me présenter à votre sœur,
Quand vous irez à sa toilette.
Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du sacrement?
Les Dames d'honneur de Cithère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Sa Cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de Héros,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Son ayeul & son digne pére.
Daignez pour moi remercier
Votre Ministre magnifique:
D'un fade éloge poëtique
Je pourrais fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles & des Potentats,
Gens tous nourris de flaterie,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
Adieu; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de *Newton*;
Et que votre Muse polie
Parle encor sur un nouveau ton,
De notre immortelle *Emilie*.

REPONSE
A MONSIEUR
LE
CARDINAL QUIRINI.

A Berlin le 12. *Décembre* 1751.

QUoi, vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourdhui Berlin ſe vante !
Je vous admire, & je me tais.
Comment ſur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourrai-je élever une voix
A des Cardinaux conſacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas, mon Prince eſt hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale ſequelle
Il ſera près de *Cicéron*,

Et d'*Ariſtide* & de *Platon*,
Ou vis-à-vis de *Marc-Aurèle.*
On ſait que ces eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce Monde.
Mais ſurtout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le Muſulman, le Payen,
Le Quacre & le Luthérien,
L'Enfant de Genéve & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi Chambellan très inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre Evangile?
Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate;

Vous

Vous dont le Chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'*Horace*,
Et ſur ceux de *Saint Auguſtin*,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis & du Parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire;
Et la grace de JESUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'*Homère*.



A MA-

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS MDE. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.

SAvez-vous, gentille Douairière,
Ce que dans Sulli l'on faisait,
Lors qu'*Eole* vous conduisait
D'une si terrible manière?
Le malin *Perigni* riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Inceſſamment dans la rivière,
Et qu'alors il obſerverait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Cependant l'*Eſpar*, *la Valière*,
Guiche, *Sully*, tout ſoupirait;
Et l'Abbé *Courtin* qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adreſſait à DIEU ſa prière,

Et

Et pour vous tout bas murmurait
Quelque oraiſon de ſon Bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle! j'enviſage
Les amours, qui de tous côtés
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois: ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN, ſongez à faire uſage
Des jours qu'Amour a conſervés;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.



EPI-

EPITRE

A . . . .

F*Ourmont*, vous, & les *Dudeffans*,
C'eſt-à-dire les agréments,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis par goût,
Et les *Newtons* par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De nôtre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de *René*, le ſonge-creux,
J'ai lû le romaneſque ouvrage?
Quand avec l'*Oratorien* *
Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades

Au

* Mallebranche.

Au château de la Vérité,
Sur le dos de *Leibnitz* monté,
Je ne trouve que des Monades?
Ah ! fuyez, ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe & froide chimère;
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre Philoſophie,
Ne voyez-vous pas *Emilie*
S'avancer avec les Amours?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie
Elle aurait perdu ſes beaux jours,
Avec ſon *Leibnitz* qui m'ennuye.



A Mr.

A MR. DE CIDEVILLE.

DEvers Pâque on doit pardonner
Aux Chrètiens qui font pénitence :
Je l'ai fait : un si long silence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi pléniére indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ;
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le Trone, & son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas nôtre hermitage.
Vers les champs Hyperboréens,
J'ai vû des Rois dans la retraite,
Qui se croyaient des *Antonius* ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des Rois.
Ils vont par de sanglants exploits,
Prendre ou ravager des Provinces :
L'ambition les a soumis ;
Moi, j'y renonce. Adieu les Princes,
Il ne me faut que des Amis.

EPI-

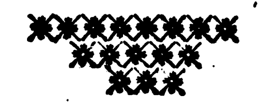
EPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN Prêtre, un oui, trois mots Latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrêtiennement vous engage
A coucher avec *Richelieu*,
Avec *Richelieu*, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à DIEU.
Mais vous, Madame la Duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à Vôtre Altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance;
Ils diront voyant vos attraits,

Dieux!

Dieux! quel plaiſir que la vengeance!
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuſe loi du Talion
Eſt des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu?
Votre ſévérité me gronde?
Ah! quelle eſpèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit-là votre chimère;
Avec tous les talents de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur;
Mais voila la choſe impoſſible.



A MON-

À MONSIEUR LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU,

A qui le Sénat de Gènes avait érigé une ſtatuë. *

Je la verrai cette ſtatuë,
Que Gène élève juſtement
Au Héros qui l'a défenduë.
Votre Grand-Oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étenduë ;
Il ſerait jaloux à la vuë
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modèler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la Cour,
On eût pris celui de l'Amour,

* *A Luneville le 18. Novembre 1748.*

Et ſurtout de l'Amour volage ;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'eſt de quoi mon Héros enrage.
On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaiſirs ſont de paſſage ;
Mais vous ſaurez régner toujours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits du *Richelieu* coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où *Macé* mit votre figure.
Mais ceux du *Richelieu* vainqueur,
Du Héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du pére, du défenſeur
D'une République en allarmes,
Ceux de *Richelieu* ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je ſens tous les travers
De la Morale où je m'engage :

Par-

Pardon ; vous n'ètes pas si sage
Que je le prétens dans ces vers.
Je ne veux pas que l'Univers
Vous croye un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre Roi :
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie,
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les myrthes de *Cypris*
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles ;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France & les Génois.



EPITRE AU ROI,

Présentée à SA MAJESTÉ, *au Camp devant Fribourg.*

VOus, dont l'Europe entiére aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au Monde, où portez-vous vos pas ?
De la fiévre échapé, vous courez aux combats !
Vous volez à Fribourg ! En vain la *Peyronie* *
Vous disait, „ Arrêtez, ménagez votre vie ;
„ Il vous faut du régime, & non des soins guerriers ;
„ Un Héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebelle aux Médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage :
Ah, n'effrayez que *Vienne*, & rassûrez *Paris* !
Rendez, rendez la joye à vos peuples chéris :
Rendez-nous ce Héros, qu'on admire & qu'on aime.
Un Sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce Sage eut raison, si la Philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,

Quel

* Premier Chirurgien du Roi.

Quel eſt donc, juſtes Dieux! le deſtin d'un bon Roi,
Qui dit, ſans ſe flater, Tous les cœurs ſont à moi!
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joye,
Béniſſant le Héros que le Ciel lui renvoye.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.

Cent Rois au Capitole en eſclaves traînés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces Prêtres, cette armée,
Ce Sénat inſultant à la Terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure;
Un jour les effaçait, le votre à jamais dure:
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſûrez:
Vous, l'image des Dieux ſur la Terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour Maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours;
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

1. *Novembre* 1744.

LETTRE

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le Roi à Lawfelt.

AUguſte fille & mère de Héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma Muſe laſſée,
Comme LOUIS ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillans exploits,
Et *Cumberland*, que l'on a vu deux fois
Chercher ce Roi, l'admirer & le craindre:
Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle:
Notre *Alexandre* en vain cherche un *Apelle*;
LOUIS s'éléve, & le ſiécle eſt baiſſé.
De Fontenoy le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie:
Boileau pâlit au ſeul nom de Woërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût fallu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſçavant en retraites,

Avec

Avec *d'Eſtrée* à Roſmal s'avancer?
La gloire parle, & LOUIS me réveille;
Le nom du Roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer!
Et quel beſoin de nos panégiriques,
Diſcours en vers, épitres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par *Crébillon* *,
Signés † *Marville*, & jamais *Apollon*?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans courroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos ayeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnants l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de *Condé*,
Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes;
Plus d'un cenſeur, encor avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de ſatire,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire;

 Mais

* Mr. *Crébillon* de l'Académie Françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la Police..

† Mr. *Feydeau de Marville* alors Lieutenant de Police.

Mais pour ſon Prince il faut ſavoir ſouffrir:
Il eſt partout des riſques à courir;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des Héros, dont la fidélité
L'a mieux ſervi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble Académie,
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Repréſentez ce Conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main:
Ne louez point, Auteurs, rendez juſtice;
Et comparant aux ſiécles reculés
Le ſiécle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez *Céſar*, vous connaîtrez *Maurice.* *
Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
Si la patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce Chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Génes, Parme & la France;
Chantez *Bellisle*; élevez dans vos vers
Un monnment au généreux *Bouflers*;
Il eſt d'un ſang qui fut l'appui du Trône:
Il eût pû l'être; & la faulx du trépas
Tranche ſes jours échapés à *Bellone*,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre

De

* *Maurice* Comte de Saxe.

De ces Héros que *Mars* priva du jour,
Aux yeux d'un Roi, leur pére & leur amour?
O vous ſurtout, infortuné *Baviére*,
Jeune *Froulay*, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerriére?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?
  Anges des Cieux, Puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez *Lautrec*, au milieu des dangers;
Mettez *Ségur* à l'ombre de vos aîles;
Déja Rocou vit déchirer ſon flanc:
Ayez pitié de cet âge ſi tendre;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour *Louïs* il brûle de répandre:
De cent guerriers couronnez les beaux jours:
Ne frapez pas *Bonac* & *d'Aubeterre*,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
  Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de Héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés;
On flate peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.

Ceſſez,

Ceſſez, ceſſez, digne ſang de *Bourbon*,
De ranimer mon timide *Apollon*,
Et laiſſez-moi tout entier à l'Hiſtoire ;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre *Louïs* de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire :
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand Satirique *,
De ſon Héros diſcret Hiſtorien,
Qui pour écrire un beau panégirique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

* *Boileau.*



LE

LE
TEMPLE
DU GOUT.



LE
TEMPLE
DU GOUT. *a*

LE Cardinal, Oracle de la France,
Non ce *Mentor*, qui gouverne aujourdhui,
Mais ce *Neſtor*, qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui régne ſur nous
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce Cardinal, qui ſur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant *Virgile* avec *Platon*,
Vengeur du Ciel & vainqueur de *Lucrèce* *b*.

Ce

a Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait pluſieurs éditions; celle-ci eſt incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b L'*Anti-Lucrèce* n'avait point encor été imprimé. Mais on en connaiſſait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour, qu'il voulait que j'allaſſe avec lui au Temple du Goût. C'eſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont preſque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchiſe;
Hélas! je connais aſſez peu
Les loix de cet aimable Dieu;
Mais je ſai, qu'il vous favoriſe.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau Paradis;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Egliſe.
Mais de l'autre Pape & de vous
(Dût Rome ſe mettre en courroux)
La différence eſt bien viſible,
Car la Sorbonne oſe aſſûrer,
Que le Saint Pére peut errer,
Choſe, à mon ſens, aſſez poſſible:
Mais pour moi, quand je vous entens,
D'un ton ſi doux & ſi plauſible,
Débiter vos diſcours brillans,
Je vous croirais preſque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome pour les choſes

ſes qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choſes que tout le monde croit entendre. Il faut abſolument que vous veniez avec moi. Mais, inſiſtai-je encor, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Auſſi-tôt on demandera
Que je compoſe un gros ouvrage:
Voltaire ſimplement fera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vû ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais ſe refuſer un plaiſir honnète, dans la crainte de ce que les autres en pourront penſer, je ſuivis le guide, qui me faiſait l'honneur de me conduire.

Cher *Rotelin*, * vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne ceſſe d'inſpirer,

Vous

* L'Abbé de *Rotelin* de l'Académie Françaiſe.

Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocrassus*, *Scriblerius*; une nuée de Commentateurs qui restituaient des passages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'apperçus les *Daciers c*, les *Saumaises d*,
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,

Le

c Dacier avait une littérature fort grande; il connaissait tout des Anciens, hors la grace & la finesse: ses Commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de gout; il traduit grossiérement les délicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse: *Miseri, quibus intentata nites*: Dacier dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus*: *C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros*: *Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure *Horace*, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on louë son travail, en voyant son peu de génie.

d Saumaise est un Auteur savant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre *Charles I.* „ Anglais, qui vous renvoyez les „ têtes des Rois comme des *bal*„ *les de paumes*, qui jouez à la „ *boule* avec *des couronnes*, & „ qui vous servez de *sceptres* „ *comme de marottes*,

Le dos courbé ſous un tas d'Auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre, & coëffés de pouſſiére.
Je leur criai de loin, par la portiére:
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous décraſſer? Nous, Meſſieurs? Point-du-tout.
Ce n'eſt pas là, grace au Ciel, notre étude:
Le goût n'eſt rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces Meſſieurs voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de *Dictys de Créte*, & de *Métrodore de Lampſaque*, que *Scaliger* avait eſtropiés. Nous les remerciames de leur courtoiſie, & nous continuames notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous trouvames un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux connaiſſeurs, de flateurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil ſe repoſait,
Se pavanait ſur ſon large viſage:
Et mon *Craſſus*, tout en ronflant diſait;
J'ai beaucoup d'or, de l'eſprit davantage:
Du goût, Meſſieurs, j'en ſuis pourvû ſurtout;
Je n'appris rien, je me connais à tout:
Je ſuis un aigle en conſeil, en affaires:
Malgré les vents, les rocs & les corſaires,

J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les Arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétens qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéïssez.
Il dit, & dort. Aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertuë & travaille.
Certain maçon en *Vitruve* érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé;
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur;
Grands cabinets, sallon sans profondeur;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Criait un Peintre; admirez l'industrie
De mes talens; *Raphaël* n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui sais annoblir la nature:
Je couvrirai platfonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.
Crassus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, régle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit curieux,

Lor-

Lorgnette en main, disait: Tournez les yeux;
Voyez ceci; c'est pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est DIEU le Pére, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du *e Vateau.*
Et cependant un fripon de Libraire,
Des beaux-esprits écumeur mercenaire,
Tout *Bellegarde* à ses yeux étalait,
Gacon, *le Noble*, & jusqu'à *Des-Fontaines*,
Recueils nouveaux, & Journaux à centaines:
Et Monseigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la Musique qu'il n'avait jamais apprise, & encor plus fou de la Musique Italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français, mis en musique par un Italien, qui ne savait pas notre Langue. En vain on lui remontra, que cette espèce de mu-

V 2 sique,

e Vateau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

fique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de ſi ridicule que des ſcènes Françaiſes chantées à l'Italienne, ſi ce n'eſt de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit, tout peuple a ſon langage,
Ses ſons & ſes accens, à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la Nature exactement notés:
L'oreille heureuſe & fine en ſent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût *Lully* ſut ſe ranger;
Il embellit notre Art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit en ſecouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà ſon concert qui commence.

Du grand *Lully* vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon-ſens,
Défiguraient, ſur des tons glapiſſans,
Des vers Français, en fredons Italiques;
Une bégueule en lorgnant ſe pâmait;
Et certain fat, yvre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, fredonnait;

Et

Et de l'index battant faux la meſure,
Criait, *Bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortimes au plus vîte : ce ne fut qu'au-travers de bien des avantures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme & durable :
Puis juſqu'au Ciel on exhauſſa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encenſa.
Le Romain longtems intraitable,
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le Muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris, que l'infidèle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER oſa
En bâtir un ſur ce modèle.
Sa poſtérité mépriſa
Cette architecture ſi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert, ſon Miniſtre fidelle,
Dans ce Sanctuaire attira

Des beaux-Arts la troupe immortelle,
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle;
Mais je ne ſai s'il durera.
Je pourrais décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de faiſeurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De Monſieur de *Félibien*,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles,
Que nos très-Gothiques ayeux
Entaſſaient autour des murailles
De leurs temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouït les yeux,
Et dont le connaiſſeur ſe raille.

Il eſt plus aiſé de dire, ce que ce Temple n'eſt pas, que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajoûterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté:

Simple en était la noble architecture;

Cha-

Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Y ſemblait mis par la néceſſité:
L'art s'y cachait ſous l'air de la nature;
L'œil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoſes, d'Artiſtes & de Juges de toute eſpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point:

Car la Critique, à l'œil ſévère & juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fiérement repouſſait
Le peuple Goth, qui ſans ceſſe avançait.

Oh! que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites ſociétés, ne ſont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux eſprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux!

On ne voit point dans ce pourpris,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-eſprits,
Qu'on vit ſoutenir dans Paris
Les *Pradons* & les *f Scuderis*,

V 4 Con-

f Scuderi était, comme de raiſon, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au-deſſus de ce pére du Théatre. Il y a encore un mauvais ouvrage de *Sarrazin*, fait

Contre les immortels écrits
Des *Corneilles* & des *Racines*.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand *Condé*, Denain à *Villars*, & *Polieucte* à *Corneille*. Ils auraient exterminé *le Brun*, pour avoir fait le tableau de la famille de *Darius*. Ils ont forcé le célèbre *le Moine* à se tuer, pour avoir fait l'admirable sallon d'*Hercule*. Ils ont toujours dans les mains la cigue, que leurs pareils firent boire à *Socrate*.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est-là que d'un *Midas* ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuye.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le tems seul essuye.

Ces

fait pour prouver que je ne sai quelle piéce de *Scuderi*, nommée *l'Amour Tyrannique*, était le chef-d'oeuvre de la scène Française. Ce *Scuderi* se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses piéces, & il disait qu'il ne céderait à *Corneille*, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux *Cids* & aux *Horaces*.

A l'égard de *Pradon*, on sait, que sa *Phédre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, & qu'il fallut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant ; c'était une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grataient à la porte, & qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un Roman Mathématique ; l'autre une harangue à l'Académie ; celui-ci venait de compoſer une Comédie Métaphyſique ; celui-là tenait un petit recueil de ſes Poëſies imprimé depuis longtems *incognito*, avec une longue approbation *g* & un privilège. Cet autre venait préſenter un Mandement en ſtile précieux, & était tout ſurpris, qu'on ſe mît à rire au-lieu de lui demander ſa bénédiction. » Je ſuis le révérend Pére *Albertus Garaſſus*, diſait un Moine noir ; je prêche mieux que *Bourdaloue* ; car jamais *Bourdaloue* ne fit bruler de livres ; & „ moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre *Pierre* „ *Bayle*, dans une petite Province toute pleine d'eſprits „ j'ai touché tellement les auditeurs, qu'il y en eut ſix „ qui brulèrent chacun leur *Bayle*. Jamais l'éloquence „ n'obtint un ſi beau triomphe. Allez, Frére *Garaſſus*, lui dit la Critique, „ allez, barbare ; ſortez du Temple du „ Goût ; ſortez de ma préſence, Viſigot moderne, qui „ avez inſulté celui que j'ai inſpiré. J'aporte ici *Marie* „ *Alacoque*, diſait un homme fort grave ; Allez ſouper „ avec elle, répondit la Déeſſe.

Un

g Beaucoup de mauvais livres imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

Un raiſonneur avec un fauſſet aigre,
Criait, Meſſieurs, je ſuis ce Juge intégre,
Qui toujours parle, arguë & contredit;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit:
Ami *Bardou*, vous êtes un grand Maître;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu.
Vous y venez pour fronder notre Dieu;
Contentez vous de ne le pas connaître.

Mr. *Bardou* ſe mit alors à crier: Tout le monde eſt trompé, & le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma; perſonne ne l'écouta, & l'on s'empreſſait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
De ce parvis obſtinément chaſſée,
Tout doucement venait *la Motte Houdard*,
Lequel diſait d'un ton de papelard:
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon Oedipe en proſe h;
Mes vers ſont durs, d'accord, mais forts de choſe.

De

h *Houdard de la Motte* fit en 1728. un *Oedipe* en proſe, & un *Oedipe* en vers. A l'égard de ſon *Oedipe* en proſe, perſonne, que je ſache, n'a pu le lire. Son *Oedipe* en vers fut joué trois fois. Il eſt imprimé avec ſes autres œuvres dramatiques, & l'Auteur a eu ſoin de mettre dans un avertiſſement, que cette piéce a été interrompue au milieu du plus grand ſuccès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages eſtimés, quelques Odes très belles, de jolis Opera, & des diſſertations très-bien écrites.

De grace ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre *Perrault* & *Chapelain*, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre *Virgile*.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il *i*, pour rire & pour m'ébatre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens-là? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printens :

Car les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux *k*.

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour *l* une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax,

Va

i Vers de *Rousseau*. *k* Vers de *Rousseau*. *l* Id. ibid.

Va chantant pour toute musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la Critique; quel horrible jargon! elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était *Rousseau*, dont les Muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux esprits!
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toûjours dans vos écrits,
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris;
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant aprocher, elle me dit tout bas, Tu le connais : il fut ton ennemi, & tu lui rens justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De *David* la harpe imposante,
Et le flageolet de *Marot*.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop longtems.

Les

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printems ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida, que *Rousseau* passerait devant *la Motte*, en qualité de versificateur ; mais que *la Motte* aurait le pas, toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme, qui était depuis longtems dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le discret *Fontenelle*,
Qui par les beaux-Arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aîle,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son Empire.
Avec *Quinault* il badinait ;
Avec *Mairan* il raisonnait ;
D'une main légére il prenait
Le compas, la plume & la lire.

Eh quoi ! cria *Rousseau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon goût souf-

souffrira dans son Temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, &c. Eh non, dit la Critique; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire; de *Thétis & de Pelée*, Opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'ès pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme, & *Fontenelle* le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre *Lucrèce* & *Leibnitz* m. Je demandai, pourquoi *Leibnitz* était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses confréres.

Cepen-

m *Leibnitz*, né à Leipsick le 23. Juin 1664. mort à Hanovre le 14. Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les belles-lettres; il faisait même des vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des Mondes, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût, & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public, & de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord:

> Votre Muse sage & riante
> Devrait aimer un peu moins l'art:
> Ne la gâtez point par le fard,
> Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de *Lucréce*, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

> Aveugle que j'étais, je crus voir la Nature;
> Je marchai dans la nuit, conduit par *Epicure*.
> J'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux,
> Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
> L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
> Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
> Tu m'as vaincu, je céde, & l'ame est immortelle,
> Aussi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la

la langue de *Lucrèce*. Tous les Poëtes Latins qui étaient là, le prirent pour un ancien Romain; à son air & à son stile; mais les Poëtes Français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & disent que puisque *Lucrèce*, né à Rome, embellissait *Epicure* en Latin, son adversaire né à Paris, devait le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel, & jusqu'au Trone du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que *la Fontaine* fait sentir,
Et que *Vadius* cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces simples & naïves,
Dont la France doit se vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître sur nos rives:
Il est toujours environné,

De

De leur troupe tendre & légère,
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leurs charmes qu'il sait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnasse
Composa jadis *Apollon*,
Du laurier du divin *Maron*,
Du lierre & du myrte d'*Horace*,
Et des roses d'*Anacréon*.

Sur son front régne la sagesse ;
Le sentiment & la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux ;
Son air est vif, ingénieux ;
Il vous ressemble enfin, *Sylvie*,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui, *Rollin* dictait n

n *Charles Rollin*, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, si néceſſaire & cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût, & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. III. pag.* 305. en parlant de *Cyrus* : *Auſſi-tôt*, dit-il, *on équippe le petit Cyrus en échanson* ; il s'avance *gravement la serviette sur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts* : *J'ai* appré-

Quelques leçons à la jeuneſſe,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que *o* *Girardon* & *le Puget*
Embelliſſaient de leur ſculpture :
Le Pouſſin ſagement peignait *p* ;
Le Brun fiérement deſſinait *q* ;

Le

appréhendé, dit le petit *Cyrus* ; *que cette liqueur ne fût du poiſon.* Comment cela ? *Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle, un ballon, un ſabot, ſont fort de leur goût. Depuis le toit juſqu'à la cave, tout parlait Latin chez Robert Etienne.* Il ſerait à ſouhaiter, qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la premiére édition qu'on fera de ce livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

o Girardon mettait dans ſes ſtatues plus de grace, & le *Puget* plus d'expreſſion. Les bains d'*Apollon* ſont de *Girardon* ; mais il n'a pas fait les chevaux, ils ſont de *Marſi*, Sculpteur digne d'avoir mêlé ſes travaux avec *Girardon*. Le *Milon* & le gladiateur ſont du *Puget*.

p Le Pouſſin, né aux Andelis en 1594. n'eut de maître que ſon génie, & quelques eſtampes de *Raphaël*, qui lui tombèrent entre les mains. Le déſir de conſulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvres, qu'il ne vendait que ſept écus piéce. Appellé en France par le Sécretaire d'Etat *Deſnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture : mais perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacremens ſont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de Mr. le Duc d'Orléans un raviſſement de *St. Paul*, du *Pouſſin*, qui fait pendant avec la viſion d'*Ezechiel*, de *Raphael*, & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de *Raphael*, & on les voit tous deux avec un égal plaiſir.

q Le Brun diſciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris.

Son

Le Sueur entr'eux se plaçait r;
On l'y regardait sans murmure ;
Et le Dieu, qui de l'œil suivait
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant, se plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de f *Rubens*.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillons*, les *Benserades*, les *Pelis-*

Son tableau de la famille d'*Alexandre* est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'antique, que le *Poussin* & *Raphael*; mais il a autant d'invention que *Raphael*, & plus de vivacité que le *Poussin*. Les estampes des batailles d'*Alexandre* sont plus recherchées que celles des batailles de *Constantin* par *Raphael* & par *Jules Romain*.

r *Eustache le Sueur* était un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encor de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'école Française.

f. *Rubens* égale le *Titien* pour le coloris ; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessein.

sons, les *Segrais* †, les *St. Evremonds*, les *Balzacs*, les *Voitures*, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plûpart n'avaient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la derniére postérité.

> Déjà de leurs faibles écrits
> Beaucoup de graces sont ternies:
> Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits,
> Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire, en récitant ce vers de *Despréaux*:

Que *Segrais* dans l'églogue encharme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son Enéïde en vers Français, le renvoya assez

† *Segrais* est un Poëte très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéïde est du stile de *Chapelain*. Il y a un Opera de lui. C'est *Rolland & Angelique*, sous le titre de *l'Amour guéri par le Tems*. On voit ces vers dans le prologue:

> *Pour couronner leur tête*
> *En cette fête,*
> *Allons dans nos jardins,*
> *Avec les lis de Charlemagne,*
> *Assembler les jasmins,*
> *Qui parfument l'Espagne.*

La *Zaïde* est un roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

assez durement, & laissa venir à sa place Madame *u de la Fayette*, qui avait mis sous le nom de *Segrais* le roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à *Pelisson* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'Académie Françaife, & d'avoir raporté, comme des bons-mots, des choses assez grossiéres *x*. Le doux, mais faible *Pavillon*, fait sa cour humblement à Mad. *Deshouliéres*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *y* *Saint-Evremond* n'ose

 se

u Voici ce que Mr. *Huet*, Evêque d'Avranches, raporte, page 204. de ses Commentaires, édition d'Amsterdam. „ Me. *de* „ *la Fayette* négligea si fort la gloi- „ re qu'elle méritait, qu'elle laissa „ sa *Zaïde* paraître sous le nom „ de *Segrais* : & lorsque j'eus ra- „ porté cette anecdote, quelques „ amis de *Segrais*, qui ne sa- „ vaient pas la vérité, se plaigni- „ rent de ce trait, comme d'un „ outrage fait à sa mémoire. „ Mais c'était un fait, dont j'a- „ vais été longtems témoin ocu- „ laire, & c'est ce que je suis „ en état de prouver par plusieurs „ lettres de Me. *de la Fayette*, & „ par l'original du manuscrit de „ la *Zaïde*, dont elle m'envoyait „ les feuilles à mesure qu'elle „ les composait.

x Voici ce que *Pelisson* raporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le Roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices seront grandes!
Ils seront toujours en festin ;
Car si la PROU *fournit les viandes*,
VOITURE *fournira le vin !*

Il ajoute que Madame *Desloges* jouant au jeu des proverbes dit à *Voiture* : „ Celui-ci ne vaut „ rien, percez-nous en d'un au- „ tre. „ Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment ; & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

y On sait à quel point *St. Evremond* était mauvais Poëte. Ses Comédies sont encor plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq-cent louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politik*.

se parler de vers à personne. *Balzac* assomme de longues phrases hyperboliques, z *Voiture* & *Benserade*, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de *Bussy*. Mad. de *Sévigné*, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit, que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût

z *Voiture* est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites piéces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que *Pline*, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de *le Pays* & de *Boursaut*. Voici quelques-uns de ses traits: „ Lorsque vous me déchirez le „ cœur & que vous le mettez en „ mille piéces, il n'y en a pas „ une qui ne soit à vous, & un „ de vos souris confit mes plus „ amères douleurs. Le regret de „ ne vous plus voir me coûte, „ sans mentir, plus de cent-mil„ le larmes. Sans mentir, je vous „ conseille de vous faire Roi de „ Madère. Imaginez vous le plai„ sir d'avoir un Royaume tout „ de sucre. A dire le vrai nous y „ vivrions avec beaucoup de dou„ ceur.

Il écrit à *Chapelain*: „ Et no„ tez quand il me vient en la „ pensée, que c'est au plus ju„ dicieux homme de notre sié„ cle, au pére de la *Lionne* & „ de la *Pucelle* que j'écris, les „ cheveux me dressent si fort à „ la tête qu'il semble d'un hé„ risson.

Souvent rien n'est si plat que sa poësie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte;
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que *Despréaux* l'a comparé à *Horace*: mais *Despréaux* était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture*, pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; & *Despréaux* a retracté depuis ces éloges.

Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de *Bussy* avait de Messire *Roger de Rabutin.*

Bussy, qui s'estime & qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même *a*.
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui, qui sans flater, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi-bien
Que son pére croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de *Chaulieu*,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce yvresse
Des beautés sans correction *b*,

 Qui

a Il écrivit au Roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit & du courage... J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

b L'Abbé de *Chaulieu* dans une épître au Marquis de *la Fare*, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit:

J'ai vû de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déja venaient fraper mes oreilles timides

Les

Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
c *La Fare*, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictaient sans l'aide d'*Apollon*.
Auprès d'eux, le vif *Hamilton*, d

Tou-

Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le Confesseur. Dans une autre piéce sur la Divinité, il dit :

D'un DIEU, *moteur de tout, j'adore l'existence :*
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, & Mr. de *St. Marc* s'est trompé en disant dans son édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses Poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois piéces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination, qui y sont répandues, en rachétent les défauts.

L'Abbé de *Chaulieu* mourut en 1720. âgé de près de quatre-vingt ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

c Le Marquis de *la Fare*, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques piéces de Poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable Poëte. Il est mort en 1718. Ses Poësies sont imprimées à la suite des œuvres de l'Abbé de *Chaulieu*, son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

d Le Comte *Antoine Hamilton*, né à Caën en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il était fort satyrique. Mr. *de St. Aulaire*, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encor des chansons aimables.

Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre *Saint Aulaire*,
Plus vieux encor qu'*Anacréon*,
Avait une voix plus légère :
On voyait les fleurs de Cithère,
Et celles du ſacré vallon,
Orner ſa tête octogenaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Meſſieurs, & ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien ; il avertiſſait *Chaulieu*, de ne ſe croire que le premier des Poëtes négligés, & non pas le premier des bons Poëtes.

Ils faiſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet *e*, ni le tumulte qui régne parmi nos jeunes étourdis.

On y ſait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt-là qu'avec grace on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,

Et

e *Deſpréaux* alla reciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin*, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie :
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait *Chapelle*, ce génie plus débauché encor que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son stile, libre dans ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez *Richelet* étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le Président *de Maisons*, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait aimé tous les Arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher *Maisons*, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,

A

A la fleur de tes ans, vint fraper dans mes bras.
La mort, l'affreuſe mort fut ſourde à ma priére.
Ah! puiſque le deſtin nous voulait ſéparer,
C'était à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupiére,
Le Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs;
Il ſéme de chagrins ma pénible carriére:
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe;
Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins ſouple & moins docile,
Que l'ame n'eſt fléxible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques Jéſuites. Un Janſéniſte dira, que les Jéſuites ſe fourent partout; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis, & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce temple *Bourdaloue* qui s'entretient avec *Paſcal* ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le P. *Bouhours* eſt

eſt derriére eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échapent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Pére *Bouhours* :

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence ;
Aimons juſqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politeſſe que je ne le raporte ; mais nous autres Poëtes, nous ſommes ſouvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les ſeuls beaux-eſprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe :
Beaux-Arts, je vous invoque tous !
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je

Je vis les Muſes préſenter tour-à-tour ſur l'autel du Dieu, des livres, des deſſeins, & des plans de toute eſpèce. On voit ſur cet autel, le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'eſt point redevable au Cavalier *Bernin*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut conſtruite par *Perrault* & par *Louis le Vau*, grands Artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſein de la porte *St. Denis*, dont la plûpart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté, que le nom de *François Blondel*, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine *f*, qu'on regarde ſi peu, & qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de *Jean Gougeon*; mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, & qui ſemble accuſer la groſſiére ruſticité de toutes les autres. Le portail de *Saint Gervais*, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une égliſe, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliſer le nom de *Desbroſſes*, encor plus que le palais du Luxembourg qu'il a auſſi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent ſouvent les regards du Dieu.

On nous fit voir enſuite la bibliothéque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien, que nous n'y trouvâmes pas

L'amas

f La fontaine *St. Innocent*; l'architecture eſt de *Leſcot*, Abbé de Claigni, & les ſculptures de *Jean Gougeon*.

L'amas curieux & bizarre,
De vieux manufcrits vermoulus,
Et la fuite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de fa main même
En leur rang placer ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on eftime & qu'on aime,
Et dont la fageffe fuprême,
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Prefque tous les livres y font corrigés & retranchés de la main des Mufes. On y voit entr'autres, l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un ftile, & qui chante du même ton les Pfaumes de David & les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* & *Sarazin* n'ont pas, à eux deux, plus de foixante pages.

Tout l'efprit de *Bayle* fe trouve dans un feul tome, de fon propre aveu; car ce judicieux Philofophe, ce juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, difait fouvent, qu'il n'aurait pas compofé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les Libraires g.

Enfin, on nous fit paffer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les myftères du Dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit fervir d'exemple à la poftérité: un petit nombre de vérita-

g C'eft ce que *Bayle* lui-même écrivit au Sieur *des Maizeaux*.

véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son roman moral, & rayait le titre de Poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avouë sincérement qu'il n'y a point de Poëme en prose.

L'éloquent *Bossuet* voulait bien rayer quelques familiarités échapées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funébres ; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime *Corneille*,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna :
Ce *Corneille* qui crayonna *h*
L'ame d'*Auguste*, de *Cinna*,
De *Pompée* & de *Cornélie*,
Jettait au feu sa *Pulcherie*,
Agésilas & *Suréna*,
Et sacrifiait, sans faiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,

Trop

h Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses épîtres.

Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits
De *Bajazet*, de *Xiphares*,
De *Britannicus*, d'*Hippolite*.
A peine il diſtingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux & diſcrets,
Et l'amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans Français.
Toi, favori de la Nature,
Toi, *la Fontaine*, Auteur charmant,
Qui bravant & rime & meſure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables,
Di-nous quel eſt ton ſentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, & qui dans le Temple du Goût joignait un ſentiment éclairé à cet heureux & ſingulier inſtinct, qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, & déchirait

chirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs, qui vivent des sotises des morts.

Là régnait *Despréaux*, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satyre;
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'*Apollon* les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire,
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconciliait avec *Quinault*, qui est le Poëte des graces, comme *Despréaux* est le Poëte de la raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassait encor, en grondant,
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait *Despréaux*, que vous ne conveniez, qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables. Cela peut bien être, dit *Quinault*;

 mais

mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux*, & embrassé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, & j'osai lui dire:

Le sage, le discret *Térence*,
Est le premier des traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le Peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurais trouvé des dénoüemens plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur

leur ſupériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité eſt ſoumiſe, & dont nul grand-homme n'eſt exemt.

Je connus alors que le Dieu du Goût eſt très-difficile à ſatisfaire, mais qu'il n'aime point à-demi. Je vis, que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, ſont ceux qui en tout lui plaiſent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire :
Il le critique ſans colère,
Il l'aplaudit avec tranſport.
Melpomène étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes Héros,
Et c'eſt en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du Goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens ; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe ;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.

 Je

Je ſai qu'à vos yeux éclairés
Le faux-goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.

Il prend mon nom, mon étendart ;
Mais on voit aſſez l'impoſture ;
Car il n'eſt que le fils de l'Art,
Moi, je le ſuis de la Nature.



DISCOURS
SUR LES EVENEMENS
DE L'ANNÉE 1744.
ET LE
POEME
DE FONTENOY.

SUR LES EVENEMENS DE L'ANNÉE 1744.

DISCOURS EN VERS.

QUoi, verrai-je toujours des ſotiſes en France?
Diſait l'hyver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le Roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu, qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du Trône des *Céſars*,
Contre l'or des Anglais & le fer des Houzars?
Dans le jeune CONTI, quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer, vers *Nice*, un Roi victorieux,
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux Cieux?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet *Icare* a-t-il prêté ſes aîles?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'*Annibal*?
Il parle, & CONTI vole. Une ardente jeuneſſe
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,
Se précipite en foule autour de ſon Héros:

Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots ;
De torrens en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en courroux on aſſiége la cime ;
On y brave la foudre : on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domtés.
CONTI qu'on cenſurait, & que l'Univers loue,
Eſt un autre *Annibal*, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice & Demont vous voilà terraſſés.
Mais, tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voïſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, Généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du Conſeil aux dangers, leur Prince & leur modèle.
L'ombre du GRAND CONDÉ, l'ombre du GRAND LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils :
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la ſatyre ;
Et le vieux Nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au Palais Royal, Ypre, Furne & Menin.
Ainſi, lorſqu'à Paris la tendre *Melpomène*
De quelque ouvrage heureux vient embellir la ſcène,
En dépit des ſiflets de cent Auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains ;
Ainſi, malgré *Buſſy*, ſes chanſons & ſa haine,
Nos Ayeux admiraient *Luxembourg* & *Turenne*.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;

Mais

Mais toûjours le mérite eut des droits ſur ſon cœur;
Son œil perçant & juſte eſt promt à le connaître;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon Maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde, en eſt auſſi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats.
Jàdis *Germanicus* fit verſer moins de larmes:
L'Univers éploré reſſentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'*Antonin* mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joye,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploye.
Paris n'a jamais vû de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô GRAND ROI, les Filles de Mémoire,
Chantant au pied du Trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri!
L'éclat du Trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il eſt dur d'ennuyer ſon Héros & ſon Maître:
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les Héros à l'immortalité;
Nous nous trompons beaucoup; un Roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit; le vieillard expirant,

De

De ce Prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant;
Le fils, éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères,
Et ce nom, dont la Terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiécles à venir.

Si pourtant, ô GRAND ROI, quelqu'eſprit moins vulgaire
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flater, vous peindre à l'Univers,
Peut-être on vous verrait, ſéduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnaſſe excité,
De ſon luſtre terni reprendrait la beauté.
L'œil du Maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous les dents de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui ſait régner, nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un Héros produiſent les grands-hommes.





LE

POEME

DE FONTENOY.

QUoi! du siécle passé le fameux Satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos Ayeux son onde & son rivage?
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence!
Venez le contempler aux champs de Fontenoy,
O vous, gloire, vertu, Déesses de mon Roi,

Redou-

Redoutable *Bellone* & *Minerve* chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image:
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.
C'eſt-là ce fier Saxon *a*, qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon Roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à *Mars*, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ſes années.
Deja de la tranchée *b* *Harcourt* eſt accouru:
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles c pour ſon Roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en ſon Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de Rois, ce ſang du grand *Condé*,
D'Eu d, par qui des Français le tonnerre eſt guidé,
Penthiévre e, dont le zéle avait dévancé l'âge,

Qui

a Le Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa faibleſſe l'empêchaient de ſe tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embraſſa, après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

b Mr. le Duc d'*Harcourt* avait inveſti Tournay.

c Maréchal de France.

d Grand-Maître d'Artillerie.

e Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingen.

Qui déja vers le Mein ſignala ſon courage,
Bavière avec *de Pons*, *Boufflers* & *Luxembourg*,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné *Danoy* *f*, *Chabanes*, *Galerande*,
Le vaillant *Berenger*, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & *du Chaila*, tous nos Héros enfin *g*,
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement, que le péril commence.

Le jour frape déja de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui, longtems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourdhui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſurtout obéïr;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers *Céſars* occupant ſa penſée;
Surtout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de Mers
Son

f Mr. *de Danoy* fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts & de mourans ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain: cette femme vint avec un paſſeport, accompagnée d'un Seigneur du Régiment du Roi, dans lequel était alors cet Officier.

g Les Lieutenans-Généraux chacun à leur diviſion.

Son commerçe & sa gloire embrasser l'Univers ;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'Empire Français l'indomtable génie
Brave, auprès de son Roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour ;
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol promt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;
Elle observe LOUIS, & voit avec colère,
Que sans elle aujourdhui la valeur va tout faire.
Le brave *Cumberland*, fier d'attaquer LOUIS,
A déja disposé ses bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que *Pyrrhus* mit en cendre,
Ces antiques Héros, qui montés sur un char,
Combattaient en désordre, & marchaient au hazard :
Mais tel fut *Scipion* sous les murs de Carthage ;
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquille.

Cent

Cent-tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur dévance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui ſur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le téms de venger les *Valois.*

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont *Maurice* a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, ſi ſon Maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de *h* gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire?
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,

Que

h Il allait être Maréchal de France.

Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune *i Craon*! Que le Ciel moins févère
Veille fur les deftins de ton généreux frère !
Hélas ! cher *Longaunay k*, quelle main, quel fecours
Peut arrêter ton fang, & ranimer tes jours ?
Ces Miniftres de *Mars l*, qui d'un vol fi rapide
S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les fuit, dans leur courfe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oifeaux tout fanglans palpitans fur la terre.
Le fer atteint *d'Avray m.* Le jeune *d'Aubeterre*
Voit de fa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourants à fes côtés.
Guerriers, que *Chabrillant* avec *Brancas* rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grace, ô *Mars*! Dieu de fang, Dieu cruel,
La race de *Colbert n*, ce Miniftre immortel,
Echape en ce carnage à ta main fanguinaire.
Guerchy o n'eft point frapé, la vertu peut te plaire ;

Mais

i Dix-neuf Officiers du Régiment du Hainault ont été tués ou bleffés. Son frére, le Prince de *Beauveau*, fert en Italie.

k Mr. *de Longaunay*, Colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de fes bleffures.

l Officiers de l'Etat-Major, Meffieurs de *Puifegur*, de *Mezière*, de *St. Sauveur*, de *St. George*.

m Le Duc d'*Avray*, Colonel du Régiment de la Couronne.

n Mr. *de Croiffy* avec fes deux enfans, & fon neveu Mr. *Dupleffis-Chatillon* bleffé légérement.

o Tous les Officiers de fon Régiment Royal des Vaiffeaux, hors de combat, lui feul ne fut point bleffé.

Mais vous, brave p *Daché*, quel ſera votre ſort?
Le Ciel ſauve, à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné *Lutteaux*! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'ès plus.
O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipſés à l'Aurore!
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des *Bourbons*.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;
Vous q qui lanciez la foudre, & qu'ont frapé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh quel ſerait, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,

p Mr. *Daché* (on l'écrit *Dapcher*) Lieutenant-Général. Mr. *de Lutteaux*, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

q Mr. *Du Brocard*, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez vous, ingrats; LOUIS est en danger.

Le feu, qui se déploye, & qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes Mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pû l'arrèter; *Mars* pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, son seul espoir. . . Ah! cher Prince, arrètez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au Monde nécessaire.
LOUIS craint pour son fils *r*, le fils craint pour son pére;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous *s* qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,

Accou-

r Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin; & un domestique de Mr. le Comte *d'Argenson* fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

s Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-légers, les Mousquetaires sous Mr. de *Montesson*, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes Françaises & Suisses, &c.

Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins;
Louis, ſon fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du Roi, marchez; aſſûrez la victoire;
Soubiſe & *Peçquigny* *t* vous ménent à la gloire.
Paraiſſez, vieux ſoldats, *u* dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées:
Partez, fléches de feu; grenades *x* enflammées,
Phalanges de Louis, écraſez ſous vos coups
Ces combatans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de *Minerve* & de *Mars*,
Richelieu *y* vous appelle, il n'eſt plus de hazards;
Il vous appelle: Il voit d'un œil prudent & ferme,
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,

Z 2 Il

t Mr. le Prince *de Soubiſe* prit ſur lui de ſeconder Mr. le Comte *de la Marche*, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin; il alla enſuite ſe mettre à la tête des Gendarmes, comme Mr. *de Pecquigny* à la tête des Chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

u Carabiniers, Corps inſtitué par *Louis XIV.* Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le Roi les a nommés dans ſa lettre.

x Grenadiers à cheval commandés par Mr. le Chevalier *de Grille*; ils marchent à la tête de la Maiſon du Roi.

y Un Miniſtre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots: *C'eſt Mr. de Richelieu qui a donné ce conſeil, & qui l'a exécuté.*

Il vous marque la place, où vous ferez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible & promte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck z, *la Vauguion* a, *Choiseuil* d'un même effort,
Arrètent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'Etat, à tous les siens si chère,
Le danger de son Roi, le sang de ses ayeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu, qui semble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron b, fameux par cent batailles,
Lui, par qui *Catinat* fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis *du Chastellet*, jeune *Castelmoron* c,
Toi, qui touches encor à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Re-

z Mr. le Comte *de la Marck*, au poste d'Antoin.

a Messieurs *de La Vauguion*, *Choiseuil*-*Meuse*, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. Mr. *de Créqui* n'était point à ce poste; comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

b Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

c Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendart dans la colonne Anglaise; Mr. de *Castelmoron*, âgé de 15. ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. Mr. *de Bellet* commandait ces escadrons de la Gendarmerie; il y

Reprens ces étendarts déchirés & ſanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs affreux que *Chevrier* expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'amour en ſoupire.
Anglais, ſur *Du Gueſclin* deux fois tombent vos coups;
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.

Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron, *d* tels on voyait dans les plaines d'Ivry,
Tes immortels ayeux ſuivre le grand *Henry*.
Tel était ce *Grillon*, chargé d'honneurs ſuprèmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces *d'Aumonts*, ces grands *Montmorencis*,
Ces *Créquis* ſi vantés renaiſſans dans leurs fils *e*;
Tel ſe forma *Turenne* au grand art de la guerre,
Près d'un autre *f* Saxon la terreur de la Terre,
Quand la juſtice & *Mars*, ſous un autre Louis,
Frapaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les Lys.

Comment ces Courtiſans, doux, enjoués, aimables,

 Sont

y eut un cheval tué ſous lui, auſſi-bien que Mr. *de Chimènes*, en reformant une brigade.

d Mr. le Duc de *Biron* eut le commandement de l'Infanterie, quand Mr. *de Lutteaux* fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

e Mr. *de Luxembourg*, Mr. *de Loigni*, & Mr. *de Tingri*.

f Le Duc de *Saxe-Weimar*, ſous qui le Vicomte de *Turenne* fit ſes premiéres campagnes. Mr. de *Turenne* eſt arriére-neveu de ce grand-homme.

Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, *Meuze*, *d'Ayen*, *Duras* bouillants d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux:
Il marche, il est semblable à ce Maître des Dieux,
Qui, frapant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, & sous ses coups la Terre au loin mugit;
L'Escaut fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord aportent dans leur course,
Les vainqueurs des *Valois* descendent en courroux:
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altiéres;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est domté, l'Anglais est abattu,

Et

Et la férocité *g* le céde à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses Rois trahis, sa Patrie & ses Temples.
Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens *h*,
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche assûrée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens *i* suit la fougue indomtable;
Ce Danois *k*, ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fût conduit sur ce bord,
Admire les Français, qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre:
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort:
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave *d'Estrée l*, achevez cet ouvrage,
Enchainez ces vaincus échapés au carnage:
Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui;

 Ils

g Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les Officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

h Les Régimens de *Diesbach* & de *Betens*, de *Courten*, &c. avec des bataillons des Gardes Suisses.

i Le Régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondaient sur elle.

k Mr. *de Lowendahl.*

l Mr. Le Comte *d'Estrée* à la tête de sa division, & Mr. *de Brionne* à la tête de son Régiment, avaient enfoncé les grenadiers Anglais le sabre à la main.

Ils feront fiers encor, ils n'ont cédé *m* qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide *n*,
Qui femblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours promt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le fpectacle effrayant.
C'eft ainfi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaffeurs intrépides;
Les courfiers écumans franchiffent les guérets;
On gravit fur les monts, on borde les forêts;
Les piéges font dreffés, on attend, on s'élance;
Le javelot fend l'air, & le plomb le dévance.
Les léopards fanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugiffemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'eft affez de fang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaffés c'eft marcher trop longtems.
Noailles *o*, ramenez vos foldats triomphans.
Mars voit avec plaifir leurs mains victorieufes

Trai-

m Depuis *St. Louis* aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en perfonne en bataille rangée.

n On envoya quelques Dragons à la pourfuite: Ce corps était commandé par Mr. le Duc *de Chevreufe*, qui s'était diftingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois bleffures. L'opinion la plus vraifemblable fur l'origine du mot *Dragon*, eft qu'ils portèrent un Dragon dans leurs étendarts fous le Maréchal *de Briffac*, qui inftitua ce corps dans les guerres du Piémont.

o Le Comte de *Noailles* attaqua de fon côté la colonne d'Infanterie Anglaife avec une brigade de cavalerie, qui prit enfuite des canons.

Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'azile,
Ces premiers *p* fondemens de l'Empire des lis.
Puissent-ils par vos mains être enfin rafermis!
Déja Tournay se rend, déja Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, & fuit de ce séjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit: Mais quel objet pour cette ombre allarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire, en ces vastes remparts *q*,
Ecrasant le berceau du plus grand des *Césars* *r*.

Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, suspendez dans nos Temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendarts sanglants.

Que

p Tournay, principale ville des Français sous la premiére race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de *Childeric*.

q La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par Mr. *du Chaila*, à la tête des brigades de *Crillon* & de Normandie, le Régiment de *Grassin*, &c.

r Des *Césars* modernes.

Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos méres, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allegresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.



POE-

POEMES
SUR LE
DESASTRE DE LISBONNE,
ET SUR
LA LOI NATURELLE;

AVEC DES PREFACES,

DES NOTES, &c.



PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

SI jamais la question du Mal Physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rapellent à la contemplation de nôtre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le Monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre-cent mille personnes à la Chine en 1699., celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du Royaume de Fez. L'axiome, *Tout est bien*, paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible, que tout depuis longtems n'est pas arrangé pour nôtre bien-être présent.

Lorsque l'Illustre *Pope* donna son *Essay sur l'homme*, & qu'il dévelopa dans ses vers immortels les systêmes de *Leibnitz*, du Lord *Shaftersburi*, & du Lord *Bollingbroke*,

broke, une foule de Théologiens de toutes les Communions attaqua ce systême. On se révoltait contre cet Axiome nouveau, que *Tout est bien*, que *l'homme jouït de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible*, &c... Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, & un sens dans lequel on peut l'aprouver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un sens odieux. Mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition, *Tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. Si *Tout est bien*, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de Rédempteur. Si ce Monde tel qu'il est, est le meilleur des Mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les Nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal Physique & du mal Moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du Monde; si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général & nécessaire; nous ne sommes donc que des roües qui ser-

servent à faire jouer la grande machine ; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du Poëme de Mr. *Pope* ; & ces conclusions mêmes augmentaient encor la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine Morale, la tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le Public a fait ; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matiéres plus délicates.

C'est le propre des censures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure éléve des fantômes pour les combattre, & les Lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les Critiques ont dit ; *Leibnitz*, *Pope*, *enseignent le Fatalisme :* & les partisans de *Leibnitz* & de *Pope* ont dit ; *Si Leibnitz & Pope enseignent le Fatalisme, ils ont donc raison ; & c'est à cette Fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit, *Tout est bien*, en un sens qui était très

très recevable, & ils le disent aujourdhui en un sens qui peut être combattu.

L'Auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'Illustre *Pope*, qu'il a toujours admiré & aimé; il pense comme lui sur presque tous les points; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'éléve contre les abus qu'on peut faire du nouvel axiome, *Tout est bien*. Il adopte cette ancienne & triste vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal sur la Terre*; il avoue que le mot *Tout est bien* pris dans un sens absolu, & sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755. des Philosophes avaient crié aux malheureux qui échapaient à peine des ruines, *Tout est bien*; *les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons, les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires, votre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général.* Un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste: & voilà ce que dit l'Auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la Terre, qu'il y a du mal sur la Terre, ainsi que du bien; il avoue qu'aucun Philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal

Moral,

Moral, & du mal Physique: il avoue que *Bayle*, le plus grand Dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, & qu'il se combat lui-même: il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumiéres de l'homme que de miséres dans sa vie. Il expose tous les systêmes en peu de mots. Il dit que la Révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philosophes ont embrouillé; il dit que l'espérance d'un dévelopement de nôtre être dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présents, & que la bonté de la Providence est le seul azile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, & dans les calamités de sa nature faible & mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un Auteur, de ses réponses aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute, pour ce qu'il adopte.





POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE, OU EXAMEN DE CET AXIOME, *TOUT EST BIEN.*

O Malheureux mortels ! ô Terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés, qui criez, *Tout est bien*,
Accourez : contemplez ces ruïnes affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfans, l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la Terre dévore,
Qui sanglants, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,

Direz-

Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un DIEU libre & bon néceſſitent le choix?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglants?
Lisbonne qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londre, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abimée, & l'on danſe à Paris.
Tranquilles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos fréres mourants contemplant les naufrages;
Vous recherchez en paix les cauſes des orages;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
  Croyez-moi, quand la Terre entr'ouvre ſes abimes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvans les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage,
Demandez aux mourants, dans ce ſéjour d'effroi,
Si c'eſt l'orgueil qui crie, *O Ciel, ſecourez-moi,*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine miſére.
  Tout eſt bien, dites-vous, & tout eſt *néceſſaire.*

 Quoi?

Quoi? l'Univers entier, ſans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous aſſurés que la Cauſe Eternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jetter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas?
Borneriez-vous ainſi la Suprême Puiſſance?
Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence?
L'éternel Artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prèts pour ſes deſſeins?
Je déſire humblement, ſans offenſer mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de ſouphre & de ſalpêtre
Eût allumé ſes feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon DIEU, mais j'aime l'Univers:
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas! il eſt ſenſible.

Les triſtes habitans de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourments ſeraient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſait; *Tombez, mourez tranquiles,*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos aziles;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés;
D'autres Peuples naîtront dans vos murs écraſés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
Tous vos maux ſont un bien dans les Loix générales;
DIEU *vous voit du même œil que les vils vermiſſeaux,*
Dont vous ſerez la proye au fond de vos tombeaux?
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non,

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits, & des mondes.
O rêves de ſavants ! ô chimères profondes !
DIEU tient en main la chaîne, & n'eſt point enchainé ; a
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un Maître équitable ?†
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier ?
Tous les Peuples tremblans ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle Loi qui meut les éléments,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents ;
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au DIEU qui l'a formé.
Enfans du Tout-puiſſant, mais nés dans la miſére,
Nous étendons les mains vers notre commun pére.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſſier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée ;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,

 Qui

a Voyez les notes à la fin du Poëme.

† *Sub Deo juſto nemo miſer niſi mereatur.* ST. AUGUSTIN.

Qui désirât les biens, & sentît son malheur. . . .
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre Etre.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point; vous aigrissez mes peines:
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentans nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglants se repaît avec joie:
Tout semble *bien* pour lui, mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altiére;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussiére,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du Monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent:
Et vous composerez, dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, & faible, & misérable!
Vous criez, *Tout est bien*, d'une voix lamentable.
L'Univers vous dément, & vôtre propre cœur

Cent

Cent fois de vôtre efprit a réfuté l'erreur.
Eléments, Animaux, Humains, tout eft en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eft fur la Terre:
Son principe fecret ne nous eft point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal eft-il venu?
Eft-ce le noir *Tiphon* *, le barbare *Arimane* †,
Dont la loi tyrannique à fouffrir nous condamne?
Mon efprit n'admet point ces monftres odieux,
Dont le Monde en tremblant fit autrefois des Dieux.
Mais comment concevoir, un DIEU, la bonté même,
Qui prodigua fes biens à fes enfans qu'il aime,
Et qui verfa fur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans fes profonds deffeins?
De l'Etre Tout-Parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui, ** puifque DIEU feul eft Maître.
Il exifte pourtant. O triftes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un DIEU vint confoler nôtre race affligée;
Il vifita la Terre, & ne l'a point changée; §
Un Sophifte arrogant nous dit qu'il ne l'a pû;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu;
Il le voudra fans doute. Et tandis qu'on raifonne,

 Des

* Principe du mal chez les Egyptiens.

† Principe du mal chez les Perfes.

** C'eft-à-dire d'un autre Principe.

§ Un Philofophe Anglais, a prétendu que le Monde Phyfique avait dû être changé au premier avénement, comme le Monde Moral.

Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente Cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglants du Tage à la Mer de Cadis.
Ou l'homme eſt né coupable, & DIEU punit ſa race,
Ou ce Maître abſolu de l'être & de l'eſpace,
Sans courroux, ſans pitié, tranquille, indifférent,
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent;
Ou la matiére informe à ſon Maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle;
Ou bien DIEU nous éprouve; & ce ſéjour mortel *
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un Monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſères.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La Nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un DIEU, qui parle au Genre-humain.
Il n'apartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'apui.
Leibnitz ne m'aprend point, par quels nœuds inviſibles
Dans

* Voila avec l'opinion des deux Principes toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette grande difficulté; & la Révélation ſeule peut enſeigner ce que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

Dans le mieux ordonné des Univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un cahos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien*:
Je ſuis comme un Docteur, hélas! je ne ſai rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'aprochaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourdhui!
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui naît, expire;
De la deſtruction la Nature eſt l'Empire.
Un faible compoſé de nerfs & d'oſſements,
Ne peut être inſenſible au choc des éléments;
Ce mêlange de ſang, de liqueurs, & de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre.
Et le ſentiment promt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs miniſtres du trépas.
C'eſt là ce que m'aprend la voix de la Nature.
J'abandonne *Platon*, je rejette *Epicure*.
Bayle en ſait plus qu'eux tous: je vai le conſulter:
La balance à la main, *Bayle* enſeigne à douter. *b*
Aſſez ſage, aſſez grand, pour être ſans ſyſtème,
Il les a tous détruits, & ſe combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiſtins,

Qui

b Voyez les notes à la fin du Poëme.

Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.
Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte-étendue?
Rien : le livre du Sort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vai-je? & d'où ſuis-je tiré? *c*
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſants, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré les Cieux;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
Ce monde, ce théatre, & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être;
Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaître. *
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance;
Tout eſt bien aujourdhui, voilà l'illuſion.

Les

c Voyez les notes à la fin du Poëme.

* On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes événements.

Les Sages me trompaient, & DIEU ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſoufrance,
Je ne m'éléve point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſai que ſouffrir, & non pas murmurer.

Un Calife autrefois à ſon heure derniére
Au DIEU qu'il adorait dit pour toute priére:
Je t'apporte, ô ſeul Roi, ſeul Etre illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité;
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encor ajouter L'ESPERANCE. *d*

d Voyez les notes à la fin du Poëme.



NOTES.

NOTES.

a DIEU *tient en main la chaîne, & n'est point enchaîné.*

a La Chaîne Universelle n'est pas, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures ; il y a l'Infini entre DIEU & toutes les substances. Les Globes qui roulent autour de nôtre Soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs Satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les Lunes de *Jupiter* sont moins grandes que *Jupiter* ; il se trompe en cela ; c'est une erreur pardonnable qui a pû échaper à son beau génie. Il n'y a point de Mathématicien qui n'eût fait voir au Lord *Bollingbroke*, & à Mr. *Pope*, que si *Jupiter* était plus petit que ses Satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de Mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du Systême Solaire.

Il n'est pas vrai que si on ôtait un atome du Monde, le Monde ne pourrait subsister : & c'est ce que Mr. *De Crouzas*, savant Géomètre, remarqua très bien dans son Livre contre Mr. *Pope*. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement refuté par Mrs. *Warburton* & *Silhouëtte*.

Cette chaîne des événements a été admise & très ingénieusement défendue par le grand Philosophe *Leibnitz* ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps & d'autres événements. Cela est vrai : mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre & à la conservation de l'Univers ; & tous les événements ne sont pas essentiels à la série des événements. Une goute d'eau, un grain de sable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la constitution générale. La Nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle Planète ne se meut dans une Courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique : nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la Nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la Terre, serait la cause de la destruction de la Terre.

Il en eſt de même des événements. Chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précéde ; c'eſt une choſe dont aucun Philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération Céſarienne à la mére de *Céſar*, *Céſar* n'aurait pas détruit la République ; il n'eût pas adopté *Octave*, & *Octave* n'eût pas laiſſé l'Empire à *Tibère*. *Maximilien* épouſe l'héritiére de la Bourgogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la ſource de deux-cent ans de guerre. Mais que *Céſar* ait craché à droite ou à gauche, que l'héritiére de Bourgogne ait arrangé ſa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtême général.

Il y a donc des événements qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la premiére génération, & d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événements reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que dans toute machine, il y a des effets néceſſaires au mouvement, & d'autres effets indifférents qui ſont la ſuite des premiers, & qui ne produiſent rien. Les rouës d'un caroſſe ſervent à le faire marcher ; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou un peu moins de pouſſiére, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du Monde, que les chainons de la chaîne ne ſeraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matiére, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'eſt pas dans un plein abſolu ; il eſt démontré que les Corps Céleſtes font leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de Corps depuis un atome juſqu'à la plus reculée des Etoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chainons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe, ſinon, que tout eſt arrangé. DIEU eſt la Cauſe & le Maître de cet arrangement. Le *Jupiter* d'*Homère* était l'eſclave des Deſtins : mais dans une Philoſophie plus épurée, DIEU eſt le Maître des Deſtins. *Voyez* Clarke *Traité de l'exiſtence de* DIEU.

b La balance à la main, Bayle *enſeigne à douter*.

b Une centaine de remarques répandues dans le Dictionnaire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. Il a laiſſé la diſpute ſur l'*origine du mal* indéciſe. Chez lui toutes les opinions ſont expoſées ; toutes les raiſons qui les ſoutiennent, toutes les raiſons qui

qui les ébranlent, sont également aprofondies; c'est l'Avocat général des Philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme *Ciceron*, qui souvent dans ses ouvrages Philosophiques soutient son caractère d'Académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux Abbé d'*Olivet*.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre *Bayle* : j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient aprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le Philosophe *Bayle* n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'Ame. On traduit *Ciceron*, on le commente, on le fait servir à l'éducation des Princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans *Ciceron* parmi plusieurs choses admirables? on y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser*. Sic vestra ista providentia reprehendenda quæ rationem dederit eis quos scierit ea perversè usuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raison. Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un Criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frapent dans sa postérité. Une ville soufrirait-elle un Législateur qui condamnerait les petits enfants pour les crimes de leur grand-pére? Ferretne ulla civitas latorem legis ut condemnaretur nepos si avus deliquisset?

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que *Ciceron* finit son Livre de la *Nature des Dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'Ame dans ses Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus. C'est à tout le Sénat de Rome qu'il dit dans son plaidoyer pour *Cluentius* : *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejettons tous les Fables ineptes des Enfers. Qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs?* Quid illi mors attulit mali, nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud Inferos supplicia perferre ? quæ si falsa sunt quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter sensum doloris?

Enfin dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas, *Cum non ero, sensu omni carebo* : Quand je ne serai plus, tout sentiment périra avec moi?

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'aprochant. Cependant on met *Ciceron* entre les mains de la jeunesse; on se déchaine contre *Bayle* : Pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.

c Que

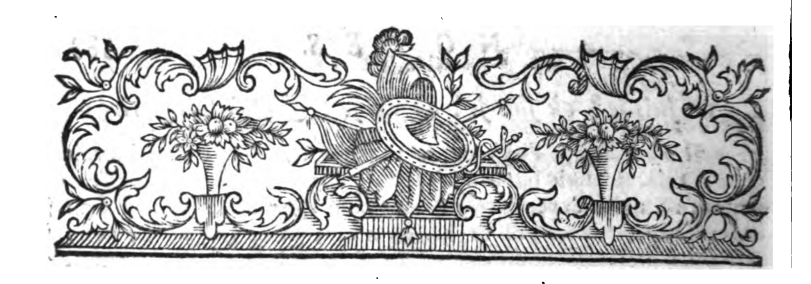
c Que suis-je? où suis-je? où vai je? & d'où suis-je tiré?

c Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous aprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après; ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment nôtre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire? comment nos membres obéïssent-ils incontinent à nôtre volonté? &c. nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une premiére plante? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? Les plus grands Philosophes n'en savent pas plus sur ces matiéres que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas : mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

*d Mais il pouvait encor ajouter l'*Espérance.

d La plupart des hommes ont eu cette Espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la Révélation. L'espoir d'être après la mort, est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration; parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. *Lucrèce* pour détruire cette Espérance aporte dans son troisiéme Livre des arguments dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme *Lucrèce;* & on chantait sur le Théatre de Rome ; *Post mortem nihil est, Il n'est rien après la mort.* Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent; & les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir: espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La Révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.

PRE-



PREFACE
SUR LE
POEME DE LA LOI
NATURELLE.

ON fait aſſez que ce Poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand Roi & l'Auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon Auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un Ecrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encor juſte de ne pas juger le Poëme d'un Laïque comme on jugerait une Thèſe de Théologie. Ces deux Poëmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peu-

vent

vent n'être pas du gout de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, & pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet Ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentiments. La plupart des livres reſſemblent à ces converſations générales & gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'Auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un Prince Philoſophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des eſprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche : ils ont jugé que le Poeme ſur la Loi Naturelle eſt une préparation à des vérités plus ſublimes. Cela ſeul aurait déterminé l'Auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, ſi ſes infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de ſe borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un Prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent ſurprendre perſonne : elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur ; ce n'eſt pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puiſſance. L'homme de Lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le Monarque le comblait, mais le Monarque méritait la vérité que l'homme de Lettres lui diſait dans cet ouvrage. Les changements ſurvenus depuis dans un commerce ſi honorable pour la Littérature n'ont point alteré les ſentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puiſqu'on a arraché au ſecret & à l'obſcurité

un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques Sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; & on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie Philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste ce faible Essay fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée *Du Souverain Bien*; & elle devait l'être *Du Souverain Mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'Auteur du Poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de nôtre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondements de la Loi Naturelle.



LA



LA
LOI NATURELLE,
POEME
EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous, dont les Exploits, le Régne & les Ouvrages
Deviendront la leçon des Héros & des Sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le Trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumiére.
Nos premiers entretiens, notre étude premiére,
Etaient, je m'en souviens, *Horace* avec *Boileau*.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*;
Quelques traits échappés d'une utile Morale,
Dans leurs piquants Ecrits brillent par intervale;

 Mais

Mais *Pope* approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers est dans *Pope* utile au Genre-humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'*Octave*,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa *Glicére*, ou de *Ligurinus*,
En Prose mesurée insulte à *Crispinus* ?
Que *Boileau* répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager *Quinault*, pense avilir le *Tasse*?
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.

De l'Esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, & surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pû sçavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux Docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un DIEU qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits:
Si DIEU n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'Auteur de nôtre vie
Qu'au Labyrinthe obscur de la Théologie ?
Origène & *Jean Scot* sont chez vous sans crédit:
La Nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces Romans qu'on appelle systêmes,
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la justice, & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette Loi Naturelle sur laquelle la Religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on dévelope ici. L'on ne parle que de la Loi Naturelle, & non de la Religion & de ses augustes Mystères.*

SOit *a* qu'un Etre inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'Univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matiére éternelle;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il régne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux:
Vous êtes sous la main de ce Maître invisible.
Mais du haut de son Trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprème indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bisance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,

a Voyez les notes à la fin du Poëme.

Qui connaît son essence, & suit sa volonté ?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux : *
Et sans vouloir sonder, d'un regard téméraire,
De la Loi des Chrêtiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si DIEU n'a point parlé.
La Nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame, & l'instinct de ses sens.
Le Ciel à ses besoins soumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la Nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air aporté.
Sans efforts & sans soins son œil voit la lumiére.
Sur son DIEU, sur sa fin, sur sa cause premiére,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le Monde est visible, & DIEU serait caché !
Quoi ! le plus grand besoin que j'aye en ma misere,
Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire !
Non : le DIEU qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître ;

Il

* Il faut distinguer *Confusée*, Naturelle, & qui a fait tout ce qui s'en est tenu à la Religion qu'on peut faire sans Révélation.

Il m'a donné sa Loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'est à l'Univers;
Il n'a point de l'Egypte habité les déserts.
Delphes, Delos, Ammon, ne sont pas ses aziles.
Il ne se cacha point aux antres des Sibyles.
La Morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des siécles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de *Trajan*, de *Socrate*, & la vôtre.
De ce Culte éternel la Nature est l'Apotre;
Le bon sens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.

Pensez-vous en effet que ce jeune *Alexandre*,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des Augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le Roi.
Sans eux, de la Nature il écouta la Loi;
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira *Zoroastre*, illumina *Solon*.
D'un bout du Monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.
Ainsi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eût de la justice un instinct naturel;
Et le Négre vendu sur un lointain rivage,

Dans les Négres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement, dans le fond de son cœur:
„ Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
„ De déchirer le sein qui nous donna naissance!
„ Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une Loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?
Avons-nous fait nôtre ame? avons-nous fait nos sens?
L'or qui nait au Pérou, l'or qui nait à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine:
L'Artisan les façonne, & ne peut les former.
Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu; l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur,
Il ne peut la changer; son Juge est dans son cœur.



SECON-

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une Morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends avec *Cardan*, *Spinosa* qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la Nature,
Ne sont que l'habitude, & les illusions,
Qu'un besoin mutuel inspire aux Nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Etre Suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un instinct qui nous lie à la société?
Les loix que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont partout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence & les mœurs,
Flatta de cent Beautés la tendresse importune;
Le Pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le pére à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux ainé de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altiére,
Peut arrêter d'un mot sa République entiére.
L'Empereur ne peut rien sans ses chers Electeurs.
L'Anglais a du crédit, le Pape a des honneurs.

Usa-

Uſages, Intérêts, Culte, Loix, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. *
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon Roi par la main d'un bourreau.
Du Pape *Borgia* le bâtard ſanguinaire,
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la *Brinvilliers*, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon pére en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien conclurrez-vous qu'il n'eſt point de vertu?
Quand des vents du Midi les funeſtes haleines,
De ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos déſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la Régle & la Morale.
C'eſt une ſource pure: en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;

En

* Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les Loix civiles, la Diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

En vain ſur la ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuſte & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit:
Contrepoids toujours promt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de deſirs, aſſervi, mais né libre;
Arme que la Nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De *Socrate* en un mot c'eſt-là l'heureux génie;
C'eſt-là ce DIEU ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce DIEU qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet Eſprit Divin n'eſt-il que pour *Socrate*?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle apuyé ſur la Philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa Religion,
Infidéle à la Foi, fidéle à la Raiſon,
Scandale de l'Egliſe, & des Rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la Loi Naturelle.

On inſiſte, on me dit; L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau;

C'eſt

C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de juſtice,
Il agit en machine : & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt Juif ou Payen, fidèle ou Muſulman,
Vétu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un Doliman.
  Oui, de l'exemple en nous je ſai quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les déhors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos Pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçû le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proïe ?
Les inſectes changeants, qui nous filent la ſoïe,
Les eſſains bourdonnants de ces filles du Ciel,
Qui paitriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout meurit par le tems, & s'accroit par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.

De

De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout tems quel cœur eſt ſatisfait?
L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la Nature?
Avez-vous pénétré, Philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr & promt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte Univers un grand voile eſt jetté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immenſité DIEU peupla les déſerts,
Alluma des Soleils & ſouleva des Mers;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les Mondes naiſſants connurent leurs limites.
Il impoſa des Loix à *Saturne*, à *Vénus*,
Aux ſeize orbes divers dans nos Cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux fléches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
* D'ajouter nos Décrets à ces Loix immortelles?
Hélas!

* On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions paſſa-

Hélas ! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du Maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la Terre ?

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la Religion Naturelle qui les unit, doivent ſe ſuporter les uns les autres.

L'Univers eſt un Temple où ſiége l'Eternel.
Là * chaque homme à ſon gré veut bâtir un Autel.
Chacun vante ſa Foi, ſes Saints, & ſes Miracles,
Le ſang de ſes Martyrs, la voix de ſes Oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le Ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne ſaurait lui plaire.
L'autre a du Dieu *Brama* déſarmé la colère,

paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentiments particuliers pour des loix générales.

* (Chaque homme) ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en Légiſlateur, & il n'eſt ici queſtion que des Cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la premiére Partie.

Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le Ciel entr'ouvert; & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidelles.
De Chrêtiens diviſés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux Inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant DIEU danſe autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte yvreſſe,
Plus d'un bon Catholique, au ſortir de la Meſſe,
Courant ſur ſon voiſin pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſuppôts, guettés par la Juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſupplice.
Servet fut en perſonne immolé par *Calvin.*
Si *Servet* dans Genève eût été Souverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires
Fait ſerrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainſi d'*Arminius* les ennemis nouveaux
En Flandre étaient Martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux-cent ans cette pieuſe rage
De nos Ayeux groſſiers fut l'horrible partage?

C'eſt

C'eſt que de la Nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa Loi ſacrée on ajouta des Loix ;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés DIEU même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
Enfin grace en nos jours à la Philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les buchers ſont éteints.
Mais ſi le Fanatiſme était encor le Maître,
Que ces feux étouffés ſeraient promts à renaître !
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes fréres à la mort.
* On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ;
Et même le Muphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux Chrêtiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
† Mais du beau nom de chien ce Muphti nous honore ;
Dans le fond des Enfers il nous envoye encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stockholm, & Genève, & vous-même
Vous êtes, ô grand Roi ! compris dans l'anathême.

En

* On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des buchers.

† Les Turcs appellent indifféremment les Chrêtiens *Infidèles* & *Chiens*.

En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux Arts des palais, aux pauvres des aziles.
Vous peuplez les déserts, & les rendez fertiles.
De fort savants esprits jurent sur leur salut,*
Que vous êtes sur Terre un fils de Belzebut.

Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
Gazettier clandestin, dont la platte acreté
Damne le Genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Paitris des mains de DIEU pour le plaisir des Diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, *Montagne* & *Montesquieu*?
Penses-tu que *Socrate*, & le juste *Aristide*,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penses-tu que *Trajan*, *Marc-Aurèle*, *Titus*,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,

* On respecte cette maxime, *hors de l'Eglise point de salut*: mais tous les hommes sensés trouvent ridicule & abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale & comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs & leurs Maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'Archevêque *Tillotson* aurait-il jamais écrit à l'Archevêque *Fénelon*, *Vous êtes damné*? Et un Roi de Portugal écrirait-il à un Roi d'Angleterre qui lui envoye des secours, *Mon frére*, *vous irez à tous les Diables* ? La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous, est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

Aux fureurs des Démons sont livrés en partage,
Par le DIEU bienfaisant dont ils étaient l'image?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de Chérubins au Ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens; mais l'immortel *Newton*,
Mais le savant *Leibnitz*, & le sage *Addisson*,
[b] Et ce *Locke*, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prens un ton plus modeste;
Ami, ne prévien point le jugement céleste,
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu.
Ils ne t'ont point damné: pourquoi les damnes-tu?
A la Religion discrétement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port:
Qui pardonne a raison, & la colére a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même DIEU, vivons du moins en frères,
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie:

Notre

[b] Voyez les Notes à la fin du Poëme.

Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de déſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la Société les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au Gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la Societé.

OUI, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'ètre juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pû, parmi tant de Docteurs,
Parmi ces différens que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix ſi conſtante?
D'où vient que les enfants de *Calvin*, de *Luther*,
Qu'on croit de-là les Monts bâtards de *Lucifer*,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabaptiſte,
Qui jamais dans leur Loi n'ont pû ſe réunir,

 Sont

Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, & que vous êtes Maître.
Si le dernier *Valois*, hélas! avait sçu l'être,
Jamais un Jacobin, guidé par son Prieur,
De *Judith* & d'*Aod* fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint Cloud sa funeste entreprise:
* Mais *Valois* aiguisa le poignard de l'Eglise,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses Sujets, le plus grand des *Henris*.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles:
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser;
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des Soldats peut gouverner des Prêtres.
Un Roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un Confesseur Normand,
Jansenius à craindre, & *Quesnel* important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jésuites, Cordeliers,
Troublèrent tous l'Etat par leurs doctes scrupules:
† Le Régent plus sensé les rendit ridicules:

Dans

* Il ne faut pas entendre par ce mot l'*Eglise* Catholique, mais le poignard d'un Ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'Eglise de ces temps-là, détestés par l'Eglise de tous les tems.

† Ce ridicule si universellement senti par toutes les Nations, tombe sur les grandes intrigues pour

Dans la pouffiére alors on les vit tous rentrer.
L'œil du Maître fuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préfents de Pomone,
Des filles du Printemps, des tréfors de l'Automne,
Maître de fon terrain, ménage aux arbriffeaux
Les fecours du Soleil, de la Terre & des eaux;
Par de légers appuis foutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans fon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la fève affamés.
Son docile terrain répond à fa culture;
Miniftre induftrieux des loix de la Nature,
Il n'eft pas traverfé dans fes heureux deffeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de fes mains,
Ne prétend pas le droit de fe rendre ftérile:
Et du fol épuifé tirant un fuc utile,
Ne va pas refufer à fon maître affligé
Une part de fes fruits dont il eft trop chargé.
Un Jardinier voifin n'eut jamais la puiffance,
De diriger des Cieux la maligne influence,
De maudire fes fruits pendans aux efpaliers,
Et de fécher d'un mot fa vigne & fes figuiers.
Malheur aux Nations dont les loix oppofées
Embrouillent de l'Etat les rênes divifées!
Le Sénat des Romains, ce Confeil de Vainqueurs,

Préfidait

pour de petites chofes, fur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pû s'entendre fur plus de quatre mille volumes imprimés.

Présidait aux Autels, & gouvernait les mœurs,
Restraignait sagement le nombre des Vestales,
D'un peuple extravagant réglait les Baccanales.
Marc-Aurèle & *Trajan* mêlaient aux chams de *Mars*
Le bonnet de Pontife au bandeau des *Césars* :
L'Univers reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie ;
Ces grands Législateurs d'un saint zéle enyvrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome encor aujourdhui conservant ces maximes,
Joint le Trône à l'Autel par des nœuds légitimes :
Ses citoyens en paix sagement gouvernés
Ne sont plus Conquérants, & sont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans sa Capitale,
Un Roi portant en main la Crosse Episcopale,
Au sortir du Conseil, allant en Mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction :
Toute Eglise a ses loix, tout peuple a son usage ;
Mais je prétends qu'un Roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
A sur tous ses Sujets égale autorité ; *.
Ils sont tous ses enfants : cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre, le Soldat,

Sont

* Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays : mais la Loi générale lie également tout le Monde.

Sont tous également les membres de l'Etat.
De la Religion l'appareil néceſſaire,
Confond aux yeux de DIEU le grand & le vulgaire ;
Et les civiles Loix, par un autre lien,
Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.
La Loi dans tout Etat doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conſeiller les Rois, pour enſeigner les Sages ;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclurre à la fin de tous mes longs propos ?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots ;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la Terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.



PRIERE.

O DIEU qu'on méconnait, ô DIEU que tout annonce,
Enten les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta Loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'allarmer l'Eternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES.

a Soit qu'un Etre inconnu, &c.

a DIEU étant un Etre infini, ſa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a falu raporter les ſentiments des Philoſophes. Tous les Anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matiére; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenaient. La plûpart prétendaient que les Dieux avaient arrangé le Monde; nul ne ſavait que DIEU l'avait tiré du néant. Ils diſaient que l'Intelligence céleſte avait par ſa propre nature le pouvoir de diſpoſer de la matiére, & que la matiére exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les Philoſophes & les Poëtes, les grands Dieux habitaient loin de la Terre. L'ame de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte, ſelon d'autres, une harmonie réſultante de ſes organes; les uns en faiſaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ*; les autres, une matiére épurée, une quinteſſence; les plus ſages, un être immatériel: mais quelque Secte qu'ils ayent embraſſée, tous, hors les Epicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entiérement ſoumis à la Divinité.

b Et

b Et ce Locke, *en un mot, dont la main courageuse*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;

b Le modeste & sage *Locke* est connu pour avoir dévelopé toute la marche de l'Entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de nôtre ame que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumiéres pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout Etre auquel il daignera faire ce présent, à la matiére elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartésianisme aussi faux en tout que le Peripatétisme, ils croyaient que la matiére n'est autre chose que l'étenduë en longueur, largeur & profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres proprietés ; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Etre Tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matiére, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtems agité si l'Entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du Créateur. *Locke* dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que tout autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matiére, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que *Locke* propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pû faire, & non ce que Dieu a fait. Il ne connait point ce que c'est que la matiére ; il avouë qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres : la lumiére, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit, dans les éléments de *Newton*, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matiére, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumiére ne tend point vers un centre, comme la matiére ; elle ne paraît pas impénétrable ; aussi *Newton* dit souvent dans

dans son Optique, *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps, ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, & que DIEU est le Maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être tel qu'il soit a des idées; nous en sommes bien loin: nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à DIEU & sentir son néant. Telle est la Philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple; & c'est cette soumission à DIEU qu'on a osé appeller impieté; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé Matérialistes; & c'est un homme tel que *Locke* à qui un compilateur de quelque Physique a donné le nom d'ennuyeux.

Quand même *Locke* se serait trompé sur ce point, (si on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connait aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particuliéres; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, & ce que c'est que d'être la même personne, le même soi: il est le premier qui ait prouvé la fausseté du systême des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisérent les idées innées quand *Descartes* les établit, & qui anathématisérent ensuite les adversaires des idées innées, quand *Locke* les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas Philosophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut consulter le chapitre sur* Locke *dans les Mélanges de Litterature*, &c. &c.



NOTE

NOTE particuliére sur ce passage de la Préface qui est au devant du Poëme sur le désastre de Lisbonne, &c.

Lorsque l'illustre Pope *dévelopa dans ses vers immortels les systêmes du Lord* Shaftersburi *& du Lord* Bolingbroke, *&c.*

C'est peut-être la premiére fois qu'on a dit que le systême de *Pope* était celui du Lord *Shaftersburi*; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot-à-mot dans la premiére partie du Chapitre intitulé, *Les Moralistes,* Section 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la Nature. Comment est-elle sortie si impuissante & si défectueuse des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle soit défectueuse.... Sa beauté résulte des contrariétés, & la concorde universelle nait d'un combat perpétuel..... il faut que chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... & les loix du pouvoir central & de la végétation, qui donnent aux corps célestes leur poids & leur mouvement, ne seront point dérangés pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui tout protégé qu'il est par ces mêmes loix sera bientôt par elles réduit en poussiére.*

Cela est admirablement dit: & cela n'empêche pas que l'illustre Docteur *Clarcke*, dans son Traité de l'Existence de DIEU, ne dise que le *Genre-humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce Monde est manifestement renversé.* Page 10. Tome II. 2. édition, traduction de Mr. *Ricotier*: cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire; Je dois être aussi cher à mon Maître, moi être pensant & sentant, que les Planètes qui probablement ne sentent point: cela n'empêche pas que les choses de ce Monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous aprend que l'ordre a été perverti, & qu'il sera rétabli: cela n'empêche pas que le mal Physique & le mal Moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain: cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer

quer en doute le *Tout est bien*, en respectant *Shaftersburi* & *Pope*; dont le systême ja d'abord été attaqué comme suspect d'Atheïsme, & est aujourdhui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de *Pope*, est aussi toute entiére dans *Shaftersburi*, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caractéristics*. C'est-là que l'Auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non seulement possible, mais inséparable: *To be well affected towards the publick interest and ones own, is not only consistent, but inseparable.* C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de *Pope sur l'homme*. C'est par là qu'il finit.

That reason passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.

La raison & les passions répondent au grand but de DIEU. Le véritable amour propre & l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux dévelopée encor dans *Pope* que dans *Shaftersburi*, a toujours charmé l'Auteur des Poëmes sur Lisbonne & sur la Loi naturelle: voilà pourquoi il a dit,

Mais Pope aprofondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.

Le Lord *Shaftersburi* prouve encor que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un DIEU. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité *Shaftersburi* d'Athée. S'ils avaient bien lû son livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un Pair d'Angleterre, d'un Philosophe élevé par le sage *Locke*.

C'est ainsi que le Pére *Hardouin* traita d'Athées *Pascal*, *Mallebranche* & *Arnauld*. C'est ainsi que le Docteur *Lange* traita d'Athée le respectable *Wolf*, pour avoir loué la Morale des Chinois: & *Wolf* s'étant apuyé du témoignage des Jésuites Missionnaires à la Chine, le Docteur répondit, *Ne sait-on pas que les Jésuites sont des Athées?* Ceux qui gémirent sur l'avanture des Diables de Loudun, si humiliante pour la raison humaine, ceux qui trouvèrent mauvais qu'un Recollet, en conduisant *Urbain Grandier* au supplice, le frappât au visage avec un Crucifix de fer, furent appellés Athées par les Recollets. Les Convulsionnaires ont imprimé, que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des Athées: & les Molinistes ont cent fois batizé de ce nom les Jansenistes.

Lors-

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a vingt ans sur l'inoculation de la petite vérole, un Auteur inconnu écrivit, *Il n'y a qu'un Athée imbu des folies Anglaises qui puisse proposer à nôtre Nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.*

L'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques, qui écrit tranquillement depuis si longtems contre les Puissances, contre les Loix, & contre la Raison, a employé une feuille à prouver que Mr. de *Montesquieu* était Athée, & une autre feuille à prouver qu'il était Déiste.

St. Sorlin des Marets, connu en son tems par le Poëme de *Clovis*, & par son fanatisme, voyant passer un jour dans la Galerie du Louvre *La Mothe le Vayer* Conseiller d'Etat & Précepteur de Monsieur; *Voila*, dit-il, *un homme qui n'a point de Religion: La Mothe le Vayer* se retourna vers lui, & daigna lui dire, *Mon ami, j'ai tant de Religion, que je ne suis point de ta Religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuser d'Athéisme à tort & à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le Public a aujourd'hui pour les Libelles de Controverse.



TABLE

TABLE
DES PIECES CONTENUES
DANS
CE VOLUME.

ODES,

ODES, STANCES, &c.

PIECES DETACHE'ES.

RECUEIL DE LETTRES EN PROSE ET EN VERS.

A Mon-

Fin de la Table.

